

NIKITA KRIVOCHÉINE

DES MIRADORS À LA LIBERTÉ

Un Français-Russe
toujours en résistance

DES MIRADORS À LA LIBERTÉ

Nikita Krivochéine

DES MIRADORS À LA LIBERTÉ

Un Français-Russe toujours en résistance



*Tous droits de traduction
et de reproduction réservés pour tous pays.*

ISBN : 979-1-09732-125-3

Sommaire

Préface.....	7
La prière en cellule.....	11

Chapitre 1

Les Krivochéine, une famille russe à Paris	15
Une enfance parisienne.....	15
Le destin d'une famille	18
Le rôle de l'émigration russe au sein de la Résistance	22

Chapitre 2

Le Doubravlag.....	27
Mon arrivée en Mordovie	27
Cours de théologie avec le père Stanislav.....	32
Une vie dévouée aux autres.....	44
Le « blocus à la Vichnievsky »	51
Une amitié fidèle.....	53

Chapitre 3

Mon ami poète, Micha Krassilnikov.....	59
L'épisode de la Place du Palais.....	60
Un poète timide.....	66

Chapitre 4

Du devoir de mémoire	71
Un long convoi.....	74
L'après-guerre	79

Joukov.....	85
L'expérience du cachot.....	95

Chapitre 5

La chambre sourde.....	105
Le retour à la vie de traducteur.....	106
L'expérience de la privation des sens.....	115

Chapitre 6

Le « traiteur ».....	127
Nuits d'insomnie.....	129
Des âmes non corrompues.....	133
Une exception : Boris Fokine.....	137

Chapitre 7

Trois temps de Pâques.....	143
Pâques 1953 : les agapes de Moscou.....	143
Pâques 1958 : un carême forcé.....	145
Pâques 1961 : la liberté retrouvée.....	148

Chapitre 8

Le dernier rapatrié.....	151
Postface de l'auteur.....	163
Postface du traducteur.....	165
Annexes.....	169
Annexe 1 – Est-Ouest ou les Quatre tiers d'une vie.....	169
Annexe 2 – Le 3 août 2008, Alexandre Issaïevitch Soljenitsyne est rappelé à Dieu.....	183
« Prière » d'Alexandre Soljenitsyne.....	187

Préface

POURQUOI mon vieil ami Nikita m'a-t-il demandé d'écrire une sorte de préface à son recueil *Des miradors à la liberté. Un Français-Russe toujours en résistance* ? Est-ce parce qu'au début du mois d'octobre 1956, le jour même de mon arrivée en Union des républiques socialistes soviétiques (URSS), un coup résonna à la porte de mon « bloc » sur le mont Lénine (zone G, chambre 636) et que j'entendis deux voix : « Où est-il, le nouveau petit Français ? » C'étaient Nikita Krivochéine et Andreï Volkonsky. Deux « Russes blancs en URSS », deux rapatriés malgré eux (comme le héros de Molière). Pour moi, ce coup frappé à la porte fut un cadeau du destin : deux amis, deux extraterrestres, deux Russies...

Je fis également la connaissance des parents de Nikita, Igor Alexandrovitch et Nina Alexeïevna. Igor était un chevalier altier à lunettes, et Nina, la bienveillante et rieuse gardienne du foyer. Enfin, de quel foyer ? À la lecture de ses mémoires, *Quatre tiers d'une vie*, je compris bien plus tard comment il était possible de s'extraire en vainqueur du labyrinthe complexe de la vie en plaisantant, et d'en chanter le Magnificat alors que celle-ci a généreusement semé les paradoxes, disposé ses embûches et joué de mauvais tours. Igor Alexandrovitch était tout en retenue, je dirais même autocrate. Maître de lui-même, maître d'une puissance entière. Il lâchait dans la conversation des détails sur les trois, quatre parties de sa vie. Combien de vies peut-on vivre dans une vie ? Il me semble que toute la

dynastie des Krivochéine nous pose cette question. Et nous, qui ne disposons humblement que d'une seule vie, nous restons bouche bée.

De l'immense hôtel particulier des Krivochéine au baraquement de Dachau, du « Comptoir » des environs de Moscou du *Premier cercle*¹ à la minuscule véranda sur le mont Saint-Nicolas puis jusqu'à l'appartement de Paris dans le 13^e arrondissement : combien de chambres dans cette enfilade, combien de proscéniums jusqu'à cette pièce de théâtre ? Le héros était seul, immuable, ne pivotait pas au gré du vent. On dit que le camarade Staline a regardé seize fois *Les jours des Tourbine*, adapté du roman de Mikhaïl Boulgakov. Par quoi avait-il été envoûté dans ces ennemis du peuple ? Par l'héroïsme du sombre capitaine Naï-Tours ? Ou simplement par l'honneur qui inspire les habitants de ce logis ? Évidemment, l'honneur ! Bien que ce mot – à l'aide duquel N. Krivochéine explique la rectitude de certains destins en dépit de tous les méandres – ne puisse être qu'aplani par l'Histoire. L'honneur, comme le sel, peut aussi se dissoudre.

Les destins de l'émigration russe, son attirance pour l'« eurasisme », Mirza Kazem-Bek (le Duce russe), Staline, la Patrie... Ses gesticulations contradictoires, son « refuge » dans des appartements misérables de Boulogne ou dans les châlits du camp en Allemagne où meurt mère Marie Skobtsov, les hésitations de l'émigration devant le harangueur de café-concert soviétique, toute cette splendeur en lambeaux, toute cette décence parfois mêlée de paillettes surgissent çà et là dans les pages de Nikita, chroniqueur devenu adulte.

Chez Nikita adulte, il reste une grande part du Nikita enfant. Son ironie, sa finesse d'esprit, son côté farceur et son audace sont légèrement atténués, mais la sincérité de ses jugements et

1. Le « Comptoir » fait ici référence au camp de Marfino, tel qu'il est décrit dans *Le premier cercle* d'Alexandre Soljenitsyne.

même de son étonnement est intacte. Le gamin du Paris occupé, l'habitant de la ville d'Oulianovsk à l'époque de la misère qui y prévalait sous Staline, le jeune étudiant soviétique à l'« éducation bourgeoise » qui frappait à ma porte à l'Université de Moscou était passé par tant d'écoles qu'il pourrait demander sa carte de membre à de nombreuses associations d'anciens.

Pourtant, l'école la plus significative fut tout autre. On l'appelle la Loubianka. Là, un vent différent soufflait, peut-être un nouveau décembrisme¹, le vent des mousquetaires, non pas à trois mais dans la solitude... « Nikita a-t-il dénoncé quelqu'un ? », demanda son père à l'avocat du nouveau décembriste. « Non, absolument pas. » Il lisait Rudyard Kipling et Stéphane Mallarmé recopiés dans la bibliothèque fabuleusement riche de cet « établissement d'enseignement supérieur » d'un type nouveau.

Sur lui, sur ses « universités », sur la Mordovie (pas la Mordovie de saltimbanque de Gérard Depardieu), sur tous les amis du prisonnier, sur Paris, sur le petit Moscou à Paris, le lecteur apprendra ici beaucoup. L'auteur déclame parfois comme un maître de la Sorbonne mais, Dieu merci, il ne s'y attarde pas et se moque de lui-même.

Oui, d'ailleurs, il est aussi beaucoup question de Dieu. Neveu du remarquable archevêque Basile Krivochéine, il ne pouvait passer ce sujet sous silence... Et puis il y a la « voix intérieure » qui parle ici non moins que la valeureuse tradition reçue en héritage. Les *disputatio* religieuses sont toujours porteuses de terrorisme. Ce qui arrive même sur la Montagne Sainte – l'auteur n'est ni un moine du mont Athos, ni un ascète ou un homme pieux – mais ici aussi, quoiqu'il se rapproche parfois du seuil dangereux, il est protégé par la Main du Tout-Puissant.

1. L'insurrection décembriste est une tentative de coup d'État militaire qui eut lieu à Saint-Petersbourg le 14 décembre 1825. Elle visait à obtenir une Constitution de l'empereur Nicolas I^{er}. Ce dernier la réprima durement.

Il est probablement soutenu par sa médaille reliquaire du bienheureux Séraphin. Elle fut remise au grand-père de Nikita de la part de la tsarine Alexandra Feodorovna¹, qui avait assisté avec son époux à la canonisation de saint Séraphin à Diveevo en 1903. Y assistait aussi le jeune Boris Bougaïev (le poète et écrivain Andreï Biély). Avec sa mère, il avait prié le saint et il écrivit à son nouvel ami de Saint-Pétersbourg Alexandre Blok : « Séraphin ! Séraphin ! C'est là et uniquement là que règne la paix où le tigre et le léopard folâtrant, soumis, aux pieds. Le bonheur n'existe que là, Séraphin, où brille la flamme cramoisie de ta lampe. »

La voilà, cette lampe miraculeuse, si miraculeuse, et heureusement qu'elle brille dans les interviews et conférences faites au jeune public par un Nikita qui a pris de l'âge. Au moment où Nikita et sa mère partaient en URSS avec Igor Alexandrovitch (expulsé de France), le Français de Clermont-Ferrand que je suis – dont le père est évoqué dans le film *Le chagrin et la pitié*² – savait peu de chose de la Russie mais il avait lu les affiches collées aux murs de la ville sur les grandes purges de 1937 à Moscou et se lançait dans des débats enflammés avec ses camarades marxistes. C'était l'époque du livre retentissant de Victor Kravtchenko, *J'ai choisi la liberté*.

Choisir la liberté... facile à dire, difficile à faire. Choisir sa patrie... facile à dire, douloureux à faire. Quant à choisir la liberté et la patrie...

Georges NIVAT

Linguiste, spécialiste du monde slave,
professeur à l'Université de Genève.

1. Épouse du tsar Nicolas II de Russie, Alexandra Feodorovna est la dernière tsarine de Russie.

2. Le père de Georges Nivat est l'un des personnages du film *Le chagrin et la pitié* de Marcel Olphus (1971), film sur l'Occupation dans les années 1940-1941, interdit de diffusion en France.

La prière en cellule

COMMENT est né mon christianisme ? Tout d'abord par l'apprentissage par cœur (bien avant l'assimilation de la lecture et de l'écriture) des principales prières, leur répétition à haute voix devant les icônes le matin et le soir, par la station debout pendant les offices tous les dimanches rue Daru avec le célèbre chœur des moines du mont Athos, et par la lecture assidue de l'ouvrage *Mon premier livre de catéchisme* avec les lettres iat' et le signe dur, orthographe d'avant la réforme de 1917. Et de l'âge de 4-5 ans jusqu'à mes 9-10 ans, le début de l'habitude de prier seul. Sans cette enfance, il n'y aurait rien eu, d'où ma reconnaissance infinie à mes parents.

La demande de la revue *Niéskoutchny Sad* (*Le Jardin Niéskoutchny*) était simple : parlez-nous de votre christianisme. Or il m'est plus facile de me souvenir avec qui et combien de fois j'ai bu, avec qui je suis sorti à mes vingt ans, ou à qui je faisais la cour et comment. Le monde intérieur a toujours été à mes yeux un tabou bien plus grand que les sentiments ou les préoccupations intimes. Que ce soit Jean-Jacques Rousseau avec ses *Confessions* ou Nicolas Berdiaev avec sa *Connaissance de soi*, par leur franchise, ils sont à la limite de l'atteinte à la pudeur.

En août 1957, j'ai écrit un petit article anonyme pour le journal *Le Monde* sur les événements de Hongrie. Je me suis vite retrouvé installé dans la prison intérieure du Comité pour la sécurité de l'État (KGB), la Loubianka¹. Là, en plein cœur

1. La Loubianka est le nom donné à un immeuble situé à Moscou sur la place qui en porte le nom. Il est connu pour avoir abrité le quartier général de toutes les

de Moscou, j'ai vécu huit mois, dont plus de six en solitaire, avec seulement des livres pour compagnons de cellule, à raison de trois tous les dix jours. Une fois passé le choc physique et nerveux causé par l'arrivée en ces lieux et les premiers interrogatoires qui duraient presque 24 heures, pleins de menaces sérieuses à mon égard, la faculté de prier, un peu puérile, est revenue. Pas sur insistance d'une manière délibérée, mais toute seule. Pas une prière constante évidemment – la Loubianka n'est pas le mont Athos –, mais intérieure, fréquente, de plus en plus concentrée. Pendant la promenade d'une demi-heure, au réveil, tôt, en me détachant de la lecture. En me plongeant dans la réflexion sur le sens de chaque mot (ma mémoire ne les avait jamais oubliés, ils s'étaient enracinés à chaque office auquel j'assistais, rarement, à Saint-Jean-le-Guerrier, rue Iakimanka).

Je ne cherchais même pas à faire entendre des demandes concrètes, si ce n'est pour mes parents, formulant une aide à me « sortir d'ici ». Il n'y avait pas non plus de pénitence concentrée sur les péchés commis en abondance avant l'arrestation, péchés plutôt liés à l'âge. Il est difficile d'en décrire le processus, mais très vite, je me suis retrouvé dans un état de quasi-intrépidité, de monde intérieur presque complètement paisible, et de certitude étrange et contre-nature que j'étais protégé et hors de danger. Je n'ai pas manifesté de grande bravoure pendant les interrogatoires mais pas une seule personne n'aura souffert de mes propos notés dans les procès-verbaux.

Je n'ai qu'une seule certitude, toujours actuelle : seul le Seigneur, et personne d'autre, n'a pu me faire don de combiner – je n'ai pas crainte de le dire – la douceur et la sagesse qui m'ont permis de me préserver des fausses accusations d'espionnage presque habilement fabriquées à mon encontre. L'issue heureuse (seulement trois années de camp), je l'ai accueillie

polices politiques d'Union soviétique. Y furent enfermés et exécutés des centaines de prisonniers.

non pas comme un miracle (qu'elle était pourtant) mais comme presque naturelle...

Dans le camp en Mordovie, je n'avais déjà plus cette intensité de prière mais de longues discussions avec le chanoine lituanien Stanislas Kiskis, d'une grande érudition théologique et martyr des Soviets. Des confessions et la communion en secret avec le jeune père Viatcheslav Jacobs, qui devint le métropolite Cornelius, évêque de Tallinn et de toute l'Estonie.

Voilà comment le Seigneur m'a aidé, grâce à mes parents, à sentir le christianisme, et la prison intérieure de la Loubianka, à m'y enraciner.

Chapitre 1

Les Krivochéine, une famille russe à Paris

UNE ENFANCE PARISIENNE

Jusqu'au déclenchement de la Seconde guerre mondiale, ma première enfance a été heureuse. Avec mes parents, nous habitons dans un grand trois-pièces à 200 mètres des quais de la Seine, en face de la Tour Eiffel. Nous vivions dans un confort rare à l'époque, d'autant plus chez les familles des émigrés russes. Mon père avait fait d'excellentes études à la Sorbonne, il était devenu l'un des spécialistes des appareils électroménagers. À ma naissance, il était ingénieur en chef de l'entreprise Lemercier Frères. Notre appartement était déjà équipé d'un réfrigérateur, de radiateurs électriques avec thermostats et d'autres appareils modernes. Mon père possédait une Citroën noire, avec ma mère ils ont beaucoup voyagé. J'étais fils unique, né tard de surcroît, pour ainsi dire le sommet d'une pyramide démographique renversée : unique héritier des cinq frères Krivochéine et des deux sœurs Meschersky. Cela signifiait, selon Karl Marx, que j'appartenais à une couche sociale, la noblesse, en voie d'extinction. Ma mère était l'une des deux filles d'Alexis Meschersky, un homme richissime dont on disait qu'il était le « Ford russe ». Il possédait plusieurs grandes usines situées sur les rives de la Volga.

Nina Meschersky, ma mère, a décrit sa famille ainsi que sa fuite de la Russie soviétique par la banquise du golfe de Finlande dans son livre *Quatre tiers d'une vie*. Elle y raconte

son existence avant la révolution ainsi qu'à Paris dans les années 1920-1930 et notre malencontreux retour en Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) après la guerre. Nina avait 39 ans lorsque j'ai atterri dans cette vallée de larmes, et ce grâce à une césarienne. Elle me répétait souvent : « J'ai failli mourir en te mettant au monde. » Ces rappels cadraient-ils avec une bonne pédagogie ? D'autant plus lorsqu'ils résonnaient lors de notre vie en URSS. À l'âge de 14 ans, ayant quitté le paradis qu'était Paris, je me suis retrouvé dans l'enfer du stalinisme, à Oulianovsk, en URSS.

La maternité où j'ai vu le jour se trouvait à Boulogne-Billancourt. J'ai gardé jusqu'à aujourd'hui mon acte de baptême. J'ai été baptisé par un prêtre russe, le père Alexandre Mitrofanov. À l'état-civil, mon père me déclara porteur d'un double prénom « Nikita-Alexandre ». Il disait : « Nikita est un prénom russe, il est né en France, son deuxième prénom est Alexandre. Il pourra donc se sentir en France l'égal de tous. » Ce double prénom était une prémonition de mon destin : devenir un Russe-Français. En 1934, la loi permettait déjà de déclarer les nouveau-nés ressortissants français. Mes parents, comme la majorité des émigrés, étaient restés des réfugiés d'origine russe. Mon père avait décidé que son fils serait Russe. Espérer, à l'époque, que le pouvoir soviétique s'effondrerait et qu'il serait possible de revenir dans le pays était illusoire. Qui pouvait supposer qu'en 1948, je me retrouverais en URSS et que la fonctionnaire qui établirait ma première carte d'identité noterait « *Boulogne* » comme lieu de naissance. Mon double prénom me vouait pour la vie à un dédoublement linguistique et culturel...

Notre famille était l'une des rares familles de la diaspora russe de Paris à ne pas vivre dans la misère. L'argent provenant du patrimoine familial avait été placé à l'étranger avant la révolution. C'est grâce à cette épargne que, en 1922, ma grand-tante Olga avait été rachetée au pouvoir soviétique en échange

d'une somme importante et put venir en France. Je me souviens de sa montre en or avec une chaîne, de son ruban de dentelles blanches autour du cou. Elle était toujours très soignée, d'une allure droite et svelte. Lorsque j'eus atteint mes huit ans, elle dit sévèrement à mon père : « Igor, il n'est pas acceptable que Nikita ne sache pas lire le russe ! »

Je fus installé pour plusieurs semaines chez elle, à Sèvres. C'est là que je compris, à mes dépens, ce qu'était l'éducation des enfants avant la révolution. Mes parents étaient aussi assez sévères, mais là ! Lever très matinal, aspersion d'eau très froide, longues prières à haute voix, lecture et écriture plusieurs heures d'affilée, mutisme lors des repas, prières du soir et coucher tôt. Au bout de quelques semaines, je parlais couramment le russe. Ma mère m'avait appris l'alphabet, mais je n'étais pas en mesure de lire à haute voix et d'expliquer ce que j'avais lu. D'autant plus qu'il ne s'agissait pas de livres pour enfants ou de contes simplistes mais de romans historiques avec des mots difficiles et incompréhensibles. Cela me paraissait du charabia. Rapidement, les pages de ces livres furent marquées d'auréoles laissées par les larmes. Tante Olga me reprenait abruptement : « Interdiction de pleurer ! » Mes demandes d'aller jouer au ballon dans le parc se heurtaient à des refus immédiats. Si je désobéissais, j'allais au coin. Je me mis à ruminer pour trouver une vengeance adéquate.

Lors d'un premier essai, j'ai enfermée à clef tante Olga dans sa chambre et je suis allé jouer au foot. À mon retour, ma tante me gronda longuement et doubla la durée de mes lectures. Le désir de me venger s'empara encore plus follement de moi. Je ne sais pas qui m'a soufflé le scénario de ma vengeance mais une idée lumineuse me vint ! À Paris, notre poste à lampes était toujours réglé soit sur la BBC, soit sur Radio Moscou qui répétait sans cesse *L'Internationale*, hymne soviétique de l'époque : « *Debout les damnés de la terre...* » Je ne me souvenais pas des paroles mais j'avais bien retenu le refrain. Un matin, après le petit-déjeuner,

je m'approchai de la table où étaient rangés les cahiers tant haïs et, l'air de rien, je sifflotai *L'Internationale*. Tante Olga devint blême, elle eut une véritable crise cardiaque, il fallut faire venir un médecin. Le soir même, mon père arriva de Paris. En présence de tante Olga, il m'administra une fessée magistrale et me ramena à Paris.

Le refrain de *L'Internationale* ne fit pas de moi un combattant de la cause de la paix et du progrès mais je pris goût à la lecture en russe. Je me mis à chercher dans la bibliothèque de mes parents, j'y choisis deux livres au hasard. Puis encore et encore, ainsi je parvins à lire des recueils de poésies d'Anna Akhmatova et d'Ossip Mandelstam dans une édition berlinoise. La rigueur de tante Olga s'est avérée très utile lorsque je me suis retrouvé dans une école soviétique à Oulianovsk, en 1948. Je lui suis reconnaissant de m'avoir appris à lire le russe avec plaisir, puis à devenir un vrai bilingue, un authentique Français-Russe.

LE DESTIN D'UNE FAMILLE

Mon grand-père, Alexandre Krivochéine, ministre du gouvernement impérial, avait cinq fils : Basile, Oleg, Igor, Vsevolod et Cyrille. L'aîné, Basile, mourut du typhus pendant la guerre civile de 1918. Il avait le don des mathématiques. Oleg était un passionné de philosophie et d'histoire. Fait prisonnier par les Rouges pendant la guerre civile, il succomba à la torture. Igor, le troisième fils, mon père, devint officier puis ingénieur. En 1946, il fut décoré de la médaille de la Résistance française. Vsevolod devint moine sous le nom de Basile au mont Athos en 1925. Il y séjourna 22 ans. Il fut après la guerre nommé archevêque de Bruxelles et de Belgique (Patriarcat de Moscou). Le cadet, Cyrille, était mon parrain. C'était un célibataire endurci, économiste au Crédit Lyonnais. Il fut également décoré de la médaille de la Résistance. Sa vie est, entre autres, marquée par le livre qu'il consacra à la vie de son père.

Dès l'âge de cinq ans, je fus imprégné de la peur des arrestations, des prisons et des camps, jalons de notre histoire familiale. À la fin de l'automne 1939, j'ai éprouvé pour la première fois ce qu'est la peur. C'était sur les rives du Cher. Un groupe d'une trentaine de Parisiens russes comprenant de nombreux enfants fuyait la canonnade de l'artillerie allemande pour trouver abri dans la forêt. Mon père conduisait notre groupe. Lorsqu'il entendait le vrombissement d'un obus, il s'exclamait : « Couchez-vous ! » Pour un temps nous restions immobiles, puis mon père commandait : « Debout ! Au pas de course ! » Nous pûmes ainsi nous réfugier dans la forêt où nous restâmes deux jours, avec de quoi manger et boire. Cette première expérience de la peur resta longtemps imprégnée en moi. J'avais, pour la première fois, pris conscience de la fragilité de mon corps.

Mon père fut arrêté par les Allemands tôt le matin du 22 juin 1941. J'étais présent. C'était un dimanche. Nous nous étions levés plus tôt que d'habitude pour nous rendre à la cathédrale russe de la rue Daru à Paris. Il faisait grand soleil. Après le petit-déjeuner, mon père brancha la radio. On entendait le discours d'Hitler annonçant la guerre contre l'URSS. Cette voix glapissante retentit encore dans ma mémoire. En écoutant ce discours, mon père changeait d'expression à vue d'œil, puis il s'exclama : « C'est la guerre ! » Il se précipita vers le téléphone et parla longuement avec divers interlocuteurs. Il se changea, mit son pardessus et s'apprêta à sortir. À ce moment-là retentit la sonnerie d'entrée. Très forte et très longue. Ce son est resté dans ma mémoire à jamais. J'ai couru pour ouvrir. Trois hommes, dont l'un en uniforme allemand, pointaient leur pistolet vers moi et parlaient en allemand. Je reconnus mon nom. Mon père apparut, ils le visèrent en criant : « *Hande hoch!* » (« Haut les mains ! »). Le jour même débuta la guerre contre l'URSS, la Gestapo arrêta près de 1 000 Russes, dont mon père. Les émigrés russes les plus actifs furent arrêtés d'après

des listes trouvées par les Allemands à la Préfecture de police de Paris. Il y avait parmi eux des prêtres, des chauffeurs de taxi, des intellectuels. Avec les autres prisonniers, mon père fut incarcéré au camp de Compiègne. Les Juifs furent séparés et placés dans une zone à part. Trois mois plus tard, presque tous les Russes furent libérés alors que les Juifs restèrent dans le camp, ils étaient voués au génocide. La communauté des émigrés russes vécut difficilement ces événements, hésitante quant à son attitude à adopter à l'égard de la guerre. Naïvement, les Allemands supposaient que l'ensemble des Russes approuvaient la campagne antibolchevique. Dès 1940, mon père avait fait son choix, il avait adhéré au groupe dit des « *oborontzy* » (pour la défense de la Russie historique).

Cette arrestation fut pour moi un choc et suscita une grande peur, mais c'était une peur tout autre que celle que j'avais éprouvée sur les rives du Cher. La peur éprouvée le 22 juin allait rester en moi et serait toujours présente dans mes relations avec mon père. Peur l'un pour l'autre, peur de ne plus jamais voir la personne aimée, l'impossibilité de lui venir en aide, un sentiment d'impuissance face au destin...

Le camp de Compiègne était administré par la Wehrmacht. Il était placé sous l'autorité d'un capitaine dont le nom était Hans Nachtigall. Ce nom signifiait « rossignol ». Dès les premiers jours, il autorisa les familles à visiter les détenus et à leur transmettre des colis alimentaires. Il n'élevait jamais la voix. Il permit même d'installer une église « faite main » dans l'un des baraquements. Un prisonnier y peignit des icônes. Des prêtres, parmi les détenus, consacrèrent l'église et se mirent à y célébrer des offices. Après que les Russes furent libérés du camp de Compiègne, mon père adhéra de tout cœur au mouvement de la Résistance. Assez tôt je compris que les Allemands étaient nos ennemis et qu'ils devaient quitter Paris. Une carte du front avait été installée dans ma chambre d'enfant, de petits drapeaux y étaient épinglés, ils indiquaient les différentes positions. Mes

parents essayaient de contourner les brouillages allemands pour écouter Radio Londres et Radio Moscou. Cela me faisait mieux prendre conscience de l'agression ennemie.

Un jour, mes parents me dirent qu'un invité non coutumier viendrait nous rendre visite et qu'il fallait être particulièrement poli avec lui. Il s'agissait de Nachtigall. Comme d'autres familles russes dont des membres avaient été détenus dans le camp de Compiègne, ma famille avait invité le commandant du camp pour une tasse de thé. C'était un geste de reconnaissance. L'officier tenait un stick en cuir, nous nous assîmes. Nachtigall parlait un bon français avec un léger accent. Avec sa permission, je pris son képi gris orné d'un aigle que j'examinais soigneusement.

Cette idylle concentrationnaire régie par un officier bienveillant n'avait pas vocation à durer. Le haut commandement en fut informé et « Rossignol » fut, pour le punir, envoyé sur le front de l'Est. Il y survécut. Après la capitulation du Reich, les Alliés découvrirent dans son dossier qu'il avait été le chef d'un camp et le mirent en prison. Il fut jugé par le Tribunal de Nuremberg et risquait une lourde condamnation. Les Russes de Compiègne, dans un élan commun, envoyèrent à Nuremberg un récit circonstancié de l'attitude que Nachtigall avait eue à leur égard en 1941. Les juges prirent cette lettre très au sérieux et ne trouvèrent pas de délit, sauf celui de la fonction occupée. Ils blanchirent « Rossignol ».

Quinze ans passèrent et vint mon tour d'être arrêté, en 1957. J'ai passé huit mois à la prison de la Loubianka, dont plus de la moitié en cellule individuelle. En 1958, j'ai été déporté dans le camp du Doubravlag, en Mordovie, non loin de la Volga. Deux mois avant mon arrivée, les détenus de l'une des zones du camp (la 7) se mirent en grève, réclamant une révision de leur dossier. On fit venir de Moscou le général qui avait, peu avant, brisé les émeutes des déportés dans les camps de Vorkouta et de Karaganda. L'un des officiers du camp, le lieutenant Koukouchkine (ce qui signifie « coucou »), participait aux négociations.

C'était un homme frêle et silencieux, qui avait récemment été diplômé d'une école du ministère de l'Intérieur. Pendant de longues semaines, il avait assisté aux interrogatoires que l'on faisait subir aux détenus. Les méthodes cruelles appliquées lors de ces interrogatoires l'avaient fortement impressionné. Il éprouva de la sympathie pour nous et se mit à nous aider. Il sortait du camp les lettres écrites par les détenus et les mettait à la boîte. Il facilitait la réception des colis alimentaires, il acceptait de téléphoner aux proches des détenus, recevait à son domicile le courrier des détenus et l'apportait au camp. « Coucou » fut démasqué et honteusement licencié. Mais il n'y avait pas de preuves, aussi il ne fut pas condamné. J'appris plus tard qu'il passa les années suivantes à aller de ville en ville à la rencontre des déportés libérés.

Les deux empires du Mal n'ont pas réussi à atteindre la perfection et à corrompre toutes les âmes, comme le prouvent « Rossignol » et « Coucou ».

LE RÔLE DE L'ÉMIGRATION RUSSE AU SEIN DE LA RÉSISTANCE

Dès 1942, les Russes résidant en France se mirent à réfléchir à la mise en place de leurs propres réseaux de résistance. Pour de nombreuses raisons, les cellules de résistants russes ne pouvaient fonctionner seules, des liens avec les organisations françaises étaient indispensables. Aussi, les Russes s'intégrèrent au mouvement français de la Résistance. Boris Vildé, chercheur d'origine russe et émigré, travaillait au musée de l'Homme. Il fonda en 1940 le journal clandestin *Résistance*. Le premier article qu'il publia dans ce journal commençait par la phrase : « Le général de Gaulle nous appelle à résister. Résister signifie ne pas capituler, ni dans son esprit, ni dans son cœur. L'essentiel est d'agir ! » Sans hésiter mon père rejoignit le mouvement de la Résistance. Dès le début de l'occupation nazie, il se mit à aider

les Juifs et les personnes déplacées. Avec mère Marie Skobtsov¹, il établissait pour les Juifs de faux actes de baptême et les aidait à passer en zone libre.

Anatole Levitzky, Vicky-Véra Obolensky, Tamara Volkonskaïa, Igor Krivochéine, Cyrille Krivochéine, Ariadna Scriabina, Zinaïda Shakhovskaya, Dimitri Amilakvari, Constantin Radichtchev, Georges Rabinovitch, Alexandre Ougrimov, mère Marie Skobtsov, père Dimitri Klépinine, et bien d'autres encore. Voilà la liste non exhaustive des chercheurs, fidèles orthodoxes ou intellectuels qui, étant émigrés, ont su s'intégrer à la société française. Ils appartenaient aux couches sociales les plus diverses, simples ouvriers ou représentants de familles nobles. Mais lorsque la guerre commença, ils décidèrent de défendre la France ainsi que la Russie. Nombreux parmi eux périrent en martyrs, plusieurs furent décorés par le général de Gaulle de la médaille de la Résistance et de la Croix de guerre.

À l'hiver 1943, Radio Moscou, non brouillée à Paris, fit entendre un nouvel hymne soviétique se substituant à *L'Internationale*. Mes parents ne cessaient de m'expliquer ce que cela signifiait. Pendant l'été 1944, mon père fut arrêté une deuxième fois par les nazis. Il subit des interrogatoires terribles, des tortures. J'aimerais raconter ici plus en détail l'aide considérable apportée par Igor Krivochéine au Commandement suprême des forces alliées (SCAP), cela grâce au commandant de la Wehrmacht Wilhelm Blanke, fusillé par un tribunal militaire allemand en 1944 pour haute trahison. Il est aujourd'hui vénéré dans son pays. Travaillant à l'état-major de l'armée allemande en France, il a proposé à mon père de lui transmettre

1. Mère Marie Skobtsov, née Élisabeth Iourievna Pilenko (1891-1945) est une poétesse et membre de la Résistance française devenue religieuse orthodoxe. Déportée à Ravensbrück, elle y meurt le 31 mars 1945. Voir l'ouvrage de Xénia Krivochéine, *La beauté salvatrice. Mère Marie (Skobtsov)*, Paris, Cerf, 2012.

toutes les informations dont il disposait pour approcher la fin du national-socialisme. Il suivait en cela la doctrine de l'Église qui consistait à refuser d'obéir aux ordres manifestement criminels et à s'inspirer des critères évangéliques du Bien et du Mal. Il en paya le prix et fut exécuté. Il put expliquer les motifs qui l'avaient fait agir de la sorte dans sa dernière déclaration au tribunal. W. Blanke et mon père avaient été dénoncés par des indicateurs de l'Abwehr, le service de renseignement de l'état-major allemand.

Mon père subit onze jours de tortures par la Gestapo parisienne dans une baignoire remplie d'eau glaciale, puis il passa plus d'un an à Buchenwald et à Dachau, où il fut également torturé. Il fut finalement libéré par les Alliés, dans un état de dystrophie avancée. Le jour de la Victoire, les cloches sonnaient dans toutes les églises de Paris. C'était un feu d'artifice de joie et de fraternisation avec les Anglais, avec l'armée du général Leclerc et avec les G.I. américains. Mais ma mère et moi étions tristes, nous n'avions aucune nouvelle d'Igor Alexandrovitch.

Par miracle, mon père survécut aux camps de Buchenwald et de Dachau. Le camp avait été libéré par les Américains qui étaient horrifiés par ce qu'ils y avaient découvert. Igor se trouvait parmi les agonisants, dans un amonçement de cadavres. Il fit appel à ses dernières forces, pria, puis réussit à bouger. Les soldats le virent, cela le sauva. Quand il revint à Paris, en juin 1945, ce fut un choc pour moi. L'homme que je vis sortir de la voiture ressemblait à un squelette, tenant à peine sur ses jambes et les yeux éteints.

Ainsi, après la guerre et avec l'assistance de ma mère, Igor poursuivit l'objectif qu'il s'était fixé en 1946, publier à Paris *Le Messager des volontaires russes, partisans et résistants en France*. Ces recueils exceptionnels relatent les exploits accomplis par les Russes sous l'Occupation et pendant la Résistance.

En 1948, mes parents m'emmènent en URSS. À 14 ans, je fus engagé comme apprenti tourneur dans l'usine où travaillait

mon père avant d'être de nouveau arrêté. C'est en 1949 que le MGB (l'ancêtre du KGB) arrêta mon père, procéda à une perquisition totale de notre domicile, étripa mon petit ours en peluche venu de Paris. Ma mère l'a ensuite suturé et il est toujours là, au chevet de mon lit parisien.

En 1951, la Conférence spéciale auprès du ministère de la Sécurité d'État de l'URSS, organe extrajudiciaire, condamna mon père à dix ans de camp de travail pour « collaboration avec la bourgeoisie internationale ». Il avait eu le malheur de travailler pour les services de renseignement britanniques et de ne pas périr dans les camps nazis... Mais à quelque chose malheur est bon : Igor Alexandrovitch fut détenu dans le camp de Marfino, celui du *Premier cercle*, et c'est là que naquit son amitié avec Alexandre Soljenitsyne et Lev Kopelev.

Après sa détention dans le camp de l'Ozerlag à Taïchet, en Sibérie orientale, mon père fut libéré et réussit, à partir du milieu des années 1960 lorsque cela devint possible, à se consacrer à une nouvelle vocation, qui servira de contre-poids à sa naïveté des années d'après-guerre. En collaboration avec Nathalie Kalma, il commença à raconter, pour le magazine *Ogoniok*, la Bibliothèque nationale de littérature étrangère, les destinées de mère Marie Skobtsov, de B. Vildé et A. Levitsky (du réseau de résistance du musée de l'Homme), de C. Radichtchev, de Nicolas Wyruboff, ou encore de V. Obolensky.

Quatre générations successives firent l'objet en ex-URSS d'une antisélection fanatique menée selon des critères, d'une part de caste (paysannerie, noblesse, clergé, marchands), de l'autre en fonction de l'évaluation du potentiel de résistance des individus annihilés. Elle visait tous ceux qui avaient échappé au génocide bolchevique (les statistiques montrent que Lénine et Staline ont fait bien mieux que les nazis). Les Russes ont vécu immergés du matin au soir, du jardin d'enfants à l'Académie des sciences, dans le lavage de cerveau prodigué par le « Ministère de la Vérité » de George Orwell.

Lorsqu'en 1957, à la Loubianka, je fus interrogé par le commandant Medvedev, il me traita de « lamentable criminel aristocrate que nous avons raté. Nous n'avons pas oublié que votre "noble" grand-tante a été parmi nos premières "clientes" ». Déjà, en 1950, l'interrogateur de mon père lui avait exposé avec précision l'arbre généalogique des Krivochéine.

La notion de « devoir de mémoire » est reconnue depuis la fin de la Seconde guerre mondiale dans tous les pays civilisés. Ce devoir fait l'objet de mille soins de la part des victimes du national-socialisme, surtout par les Juifs du monde entier. Le génocide qu'ils ont eu à souffrir se traduit en une séquelle sans fin de revendications et d'exigences à l'égard de la nation allemande. Il y a longtemps que les Allemands ont exprimé leur repentir pour Hitler, leur compatriote dégénéré. Mais le souvenir des atrocités qu'il a commises est toujours présent, il nous immunise contre un retour de ces horreurs.

La Russie attend toujours un récit véridique des crimes commis par les communistes. Seul un repentir public pour les atrocités commises par Lénine et Staline permettra aux Russes de commencer à vivre débarrassés de la peur.

Chapitre 2

Le Doubravlag¹

*« La vie, murmure-t-il, mystique
Parmi les tombes verdissantes,
Est un lien métaphysique
Entre les conditions transcendantes. »*

Andreï Biély

MON ARRIVÉE EN MORDOVIE

Le 28 avril 1958, je fus emmené au 11^e OLP (camp local) du Doubravlag², gare de Iavas, en République socialiste soviétique autonome de Mordovie, avec un groupe de prisonniers relativement nombreux en provenance de la Loubianka et de Krasnaïa Presnia. Il ne fallait pas être bien futé pour vite comprendre que nous nous étions retrouvés dans la prison des peuples.

Le groupe transféré était suffisamment important pour passer par le portail et non par la porte où l'on entrait l'un après l'autre. La première chose qui étonnait était l'allée flanquée de massifs de fleurs et de plates-bandes. Le chemin de gravier était surmonté de deux très grandes banderoles rouges portant les slogans « Le plan de sept ans, c'est notre énergie, notre raison, notre travail ! » (la majorité d'entre nous apprit vite à faire exactement le contraire) et « Le parti l'a dit, ce sera fait ! ». J'espère que les auteurs de cette exhortation et de cette

1. Texte paru pour la première fois dans le journal *Zvezda* [L'étoile], n° 7, 2001.

2. Le Doubravlag était un camp soviétique pour prisonniers politiques, un camp de rééducation et de travail.

affirmation connurent le moment où le caractère erroné de leur composition leur aura paru incontestable et évident !

Non loin de là, à moins de deux cents kilomètres au sud se trouvait Arzamas-16. C'est là que, sous une garde dix fois plus sévère que dans les camps, étaient fabriqués, et le sont toujours aujourd'hui, les charges nucléaires et thermonucléaires destinées aux missiles. Tout près se trouvaient les bâtiments alors en ruine du couvent de Diveïevo où a vécu le grand saint russe Séraphin. Aucun des nouveaux arrivants ne se doutait de l'existence de ces deux sites en contradiction l'un avec l'autre.

Ce centre était le plus peuplé de la Direction des camps et était considéré comme le principal. Il jouxtait l'état-major. Il accueillait au moins 2 000 *zek zek*¹. Pas de lapsus dans cette répétition, elle sert à désigner un nombre élevé : pas un détenu isolé, mais deux ou plus, c'est ce qui était écrit dans les documents et les circulaires de la Direction des camps. Dans ce ramassis cosmopolite de sans-famille, les Litvaniens, les Lettons et les Estoniens étaient au nombre de 200 environ par ethnie. Les Ukrainiens, les Galiciens et les Biélorusses étaient bien plus nombreux. Si on ajoute encore ceux du Nord-Caucase, du Sud-Caucase et le grand nombre de Juifs – « sionistes » et désignés comme « nuisibles économiquement » – voilà ce que donnait une prison des peuples. Les Allemands formaient également un groupe conséquent.

À mettre tous ces détenus de diverses nationalités et confessions ensemble, il en résultait que les Russes étaient les moins nombreux. Car on ne peut tout de même pas leur ajouter le contingent des Russes qui constituaient presque cent pour cent de l'administration des camps. Certes, il y avait là-bas un Ukrainien, l'adjudant-chef Kornel, sadique resté dans les mémoires, ancien officier dégradé pour infractions personnelles à la législation socialiste à l'époque de Staline.

1. Ce terme servait à désigner les prisonniers du Goulag.

Au printemps 1958, à Iavas et dans d'autres centres de la Direction des camps, deux groupes de détenus nouvellement jugés étaient amenés par semaine, voire plus. Après les événements de Budapest, qui avaient mis fin à presque deux ans de moratoire sur les arrestations, le KGB emprisonnait allègrement, généreusement. On arrêtait les gens dans les capitales, en province, dans les villages et dans les périphéries nationales : des groupes universitaires « révisionnistes » ; des raconteurs de blagues, bavards et auteurs de lettres anonymes aux « dirigeants » – un lycéen géorgien fut ainsi arrêté pour avoir accroché une photo de Nikita Khrouchtchev à la queue d'un cochon dans un kolkhoze ; des étudiants et autres anti-soviétiques et anticommunistes faits maison qui s'étaient fait arrêter en passant la frontière ; d'autres pour accusation de relations avec des puissances étrangères ; d'autres encore pour une deuxième condamnation pour crimes de guerre en lien avec des « circonstances récemment élucidées » (un contingent qui n'avait rien à voir avec les soldats de Vlassov¹) ; des caïds de prison, ceux qui avaient délibérément enfreint l'article 58 du Code pénal de la République socialiste fédérative soviétique de Russie (RSFSR) (lequel condamne toute activité contre-révolutionnaire) pour se soustraire à des dettes liées aux jeux de cartes ou aux règles dans leurs centres de détention ; des agents des services spéciaux étrangers – des vrais ou des fabriqués par les enquêteurs ; trois sourds-muets de Moscou condamnés au titre de l'article 58-10 pour bavardage et dénonciation d'un de leurs semblables ; pas mal de communistes, des personnes de sensibilité marxiste, léniniste et même stalinienne ; et, enfin, pour compléter l'équipage de cette arche monstrueuse, une

1. Le général Andreï Vlassov, rallié aux Allemands pendant la Seconde guerre mondiale avec plus d'un million d'anciens soldats de l'Armée rouge et d'émigrés « russes blancs », organisa l'Armée de libération russe. Il est à noter qu'il n'y eut jamais d'amnistie pour les soldats de Vlassov ni en URSS ni en Russie après la fin de l'Union soviétique en 1991.

bonne dizaine de tchékistes, en l'occurrence des hommes de Lavrenti Beria, de Viktor Abakoumov et de Mir Baguirov, pour leurs méthodes « illégales » d'instruction d'enquête.

Les baraques du centre n° 11, encore peu peuplées à la fin des deux ans de la campagne de réhabilitation, furent comme submergées par cette avalanche d'arrestations. Ainsi, au printemps 1958, elles retrouvèrent leur état usuel de promiscuité et d'étouffement, et, surtout la nuit, de puanteur. Sortis de prison, les *zeks* nouveaux venus se plongeaient dans la vie mondaine agitée et complexe du centre, avec toujours les mêmes questions. Pour quel article de loi ? Seul ou pas ? Où sont tes complices ? Qui était l'enquêteur ? Qui t'a dénoncé ? Qui sont les témoins ? Qui a rendu le jugement ? Cassation ou pas ? Qui assurait ta défense ? Quel procureur ? etc. Les nouvelles connaissances, comme chez les chiens qui se reniflent les uns les autres, commençaient par ces questions croisées sans fin, avec des réponses vérifiées ensuite plusieurs fois par cercles concentriques d'interlocuteurs, indépendamment de la sympathie ou de l'antipathie éprouvée de prime abord.

La principale question était surtout : « En quoi crois-tu ? » Les réponses ou l'absence de réponse n'étaient absolument pas un critère sur lequel se « cristallisait » l'amitié. Une amitié souvent à la vie à la mort. C'était même plutôt le contraire. On ne s'étonnera donc pas de voir un marxiste, partisan de l'« opposition ouvrière », en train de discuter avec un témoin de Jehova. Ou un étudiant sioniste de Lvov partageant pendant la pause cigarette son unique paquet avec un type condamné à vingt-cinq ans, chef de village en Ukraine occupée. Mais tous les deux, après avoir tiré trois fois sur leur cigarette, s'exclamaient : « Quand est-ce que ces salauds vont nous libérer ! » C'est ainsi que les *zeks* avaient leur « *nicha* » (du mot français « niche ») dans la population du centre.

Mon « premier cercle » se dessina donc. Grâce à Dieu, cette détention me permit néanmoins de rester vivant de corps et

d'esprit pour de longues années encore. Sans ces amis, il eut été très simple de disparaître. Dans ma baraque (1^{er} détachement, avec pour chef le lieutenant Fomine, qui avait déjà accompli ses offices de tchékiste dans les forêts d'Estonie), on comptait deux étudiants lituaniens, Algimantas et Vitautas. À Kaunas, l'un en avait pris pour deux ans, l'autre pour cinq ans en lien avec l'affaire collective du professeur Pauliaitis¹. Ils se mirent, comme tous les nouveaux venus, à chercher avec qui un contact était le plus facile à établir.

Parmi les jeunes de mon entourage direct se trouvaient presque seulement des « révisionnistes » de la capitale. Pour les pauvres Lituaniens, d'entendre ces altercations frénétiques sur la question de savoir qui était le meilleur de Nikolaï Boukharine ou de Karl Kautsky, d'Eduard Bernstein ou de Gueorgui Plékhanov, et qui était le plus compétent en gestion d'entreprises en Yougoslavie, de Moša Pijade ou de Edvard Kardelj –, cela ne nourrissait pas son homme et était prodigieusement ennuyeux.

Parmi les « révisionnistes », certains étaient plus vaillants, allant même jusqu'à avancer qu'il y avait des aspects positifs dans les réformes d'Alexandre II. Mais cela ne faisait pas vraiment l'affaire des Lituaniens qui, eux, voulaient retrouver la Lituanie telle qu'elle avait été après 1918 : quand on pouvait aller à l'église en toute liberté et sans la présence des Russes-soviétiques (ces catégories n'étaient, hélas, pour eux comme pour l'immense majorité des autres « minorités nationales », absolument pas distinctes).

Comme la plupart des Baltes, ils attendaient un « paquebot blanc ». C'est ainsi qu'on désignait depuis 1948, de Narva à Nida, le débarquement américain attendu. La patience est, semble-t-il, une vertu : au début de ce troisième millénaire,

1. Le professeur Pauliaitis était un universitaire lituanien ayant participé à la résistance contre l'Armée rouge en 1940 et 1945, ainsi que contre les occupants nazis.

l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie s'apprêtent à monter les couleurs bleu clair de l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (OTAN). Il y a quarante-cinq ans, les étudiants baltes emprisonnés avaient alors fait des réserves de billets pour embarquer sur ce « paquebot blanc ».

Rien d'étonnant à ce que je fusse à leurs yeux (moi, le seul à penser à la ville bourgeoise de Paris où j'étais né et où j'avais vécu jusqu'à l'âge de 14 ans) l'interlocuteur avec lequel la conversation (alors qu'ils ne maîtrisaient pas totalement le russe) se déroulait comme sans interprète : leur désir de Lituanie non soviétique était compréhensible pour moi... Ni eux ni moi ne comptons sur les premiers écrits d'un Marx ou les œuvres tardives d'un Lénine, nous rêvions plutôt d'un impérialisme mondial !

Les conversations avec Algimantas et Vitautas s'épuisèrent petit à petit. Ils furent affectés à d'autres équipes, et puis pour eux c'était épuisant de parler longtemps dans une langue qui n'était pas la leur. Quant à moi, je me sentais plus à l'aise avec les « révisionnistes », cela faisait du bien d'aboyer un peu. Nous avions en commun nos souvenirs de Moscou et pouvions discuter des mêmes livres lus par les uns et les autres à la bibliothèque de la prison interne de la Loubianka : *Guerre et paix*, *La montagne magique*, et aussi les *Entretiens avec Goethe*. Cette bibliothèque, composée uniquement de livres confisqués, était l'une des plus intéressantes de Moscou, certes à accès restreint... Algimantas et Vitautas racontaient et rapportaient à leurs camarades leurs rencontres avec les *zeks* non-Lituanien.

COURS DE THÉOLOGIE AVEC LE PÈRE STANISLAV

Au printemps 1959, j'eus la chance de m'arracher au lieutenant Fomine et à la scierie : le chef d'équipe m'envoya dans une section où le chef était un tchékiste à la retraite, surnommé « chapeau-claque » (probablement en raison du chapeau de

feutre style Politburo qu'il portait en tout temps). Ce chef de section ne se montrait qu'à de rares occasions, et si on ne l'aimait pas, du moins on le supportait tout à fait.

Le travail s'effectuait dans la zone de production voisine. Par équipe de dix *zeks*, nous devions charger des moellons, pas très lourds, dans des camions de trois tonnes qui arrivaient tous les quarts d'heure. Le temps, jusqu'au début de l'été étouffant de la Volga, était magnifique. Avec le chef de brigade, les règles étaient simples : « Si tu me laisses tranquille, moi je te laisse tranquille. » En bref, ce furent des sortes de vacances en Mordovie. Des vacances, à la vérité, pas trop longues.

Au début de ma détention, les lopins de terre transformés en vergers dans la zone habitable étaient interdits. Le matin, nous attendions le départ, debout, près de la baraque. Des lopins pareils, il y en avait plusieurs près du mur. L'un d'eux était cultivé par le professeur Pauliaitis, avec sa salade verte, comme en France. Pauliaitis m'en avait donnée deux fois, il avait récupéré quelque part de l'huile de tournesol pour agrémenteur.

Le professeur était de haute taille, presque deux mètres, avec des manières militaires et rasé de près, le visage plutôt germanique (comme on les représentait dans les films de guerre des studios Mosfilm), ce qui est rare chez les Lituaniens. Il avait été ambassadeur de Lituanie au Portugal avant la guerre, et encore avant, militaire. Comment s'était passée pour lui la soviétisation, cela, je ne le sais pas. Après la prise de la Lituanie par la Wehrmacht, il s'était caché et avait édité le journal clandestin *I Laysvi (Vers la liberté)*. Au retour des Soviétiques, il s'était caché dans la forêt et avait continué à publier, tout en menant des activités de partisan. Pourtant, en 1946, il aurait reçu des propositions visant à retrouver la légalité de façon honorable. Il avait été arrêté et condamné à 25 ans. Libéré en 1955, il avait même eu l'autorisation de vivre à Kaunas.

C'est ainsi qu'il avait réussi à trouver un emploi au zoo. Beaucoup de temps libre, et le voilà de nouveau à ses affaires !

Le même journal, version samizdat¹, avec l'aide d'une dizaine d'étudiants qui l'adulaient. Cela n'a pas duré longtemps. Les étudiants ne furent pas condamnés à des peines trop lourdes, mais lui, sa peine fut réactualisée, jusqu'à ce qu'il ait purgé ses 25 années fixées. Les circonstances de l'époque faisaient qu'il n'avait aucune chance d'en sortir vivant, c'est autre chose que de continuer à cultiver ses salades. Mais le professeur Pauliaitis a tenu bon et il est revenu à un âge avancé à Kaunas, désormais libérée, où il avait été accueilli avec faste. C'est ce que j'avais lu dans un journal lituanien.

Revenons en 1959. Quatre « ordures » (flics) dont le principal était Kostine, le chef adjoint du centre, grommelèrent un « non » réglementaire et se mirent à piétiner les petits carrés où poussaient nos compléments de ration. Nulle réaction, ni de la part des protecteurs des plates-bandes ni de la part des autres *zeks*. Cela m'affligea et m'étonna le plus. Nous nous dirigeâmes alors vers le poste de garde en laissant derrière nous la terre toute retournée. Pauliaitis, fort de son expérience, ne dit rien. Il considérait qu'il était plus avisé de se tenir le plus éloigné possible du bloc de régime sévère, étant donné que tout séjour là-bas réduisait considérablement la durée de vie moyenne.

C'est à l'occasion de la perte des salades que j'eus ma première discussion, un peu plus longue, avec Pauliaitis, ainsi qu'avec son interlocuteur du soir et lors des rassemblements, à savoir Stanislav Kiskis. Une discussion surréaliste pour des prisonniers en tenue de *zek*, crânes rasés et en bottes de cuir synthétique, Pauliaitis me dit en français : « Permettez-moi de vous présenter le chanoine Stanislav Kiskis » (prononcez « Kichkis »). C'était un homme de petite taille, bien trapu. Son visage, sa tête tout entière, quelle prestance ! Il aurait pu poser pour des maîtres hollandais du XV^e siècle peignant une

1. Le samizdat était un système clandestin de circulation d'écrits dissidents en URSS et dans les pays du bloc de l'Est, manuscrits ou dactylographiés par les nombreux membres de ce réseau informel.

scène de l'Évangile. On pouvait tout de suite sentir que c'était une personne solide à tous les points de vue.

Une semaine était à peine passée que Kiskis fut transféré chez nous pour charger les camions. Nous formions une équipe d'une dizaine d'hommes, presque tous des hommes de la campagne, des criminels de guerre, pas mal d'Ukrainiens et de Biélorusses, tous des types pas ordinaires. À part eux, il y avait un Lituanien d'une trentaine d'années, pas très équilibré (la direction n'avait pas songé à l'envoyer dans un hôpital psychiatrique spécialisé). Il se contentait de meugler dans une langue incompréhensible, et pourquoi il s'était retrouvé en camp, nul ne le savait. Il y avait aussi un Ukrainien, Mikola, un « gars de l'ouest », anti-Pavlik Morozov (ce jeune soviétique récompensé pour avoir dénoncé son père). Autant que je sache, il était le seul de tout le camp à avoir été condamné en vertu de l'article 58-12, pour « non-dénonciation de crimes particulièrement dangereux pour l'État sciemment commis ou en préparation ». En bref, l'accusation était « il savait mais n'a rien dit ». En l'occurrence, il n'avait pas dénoncé son père, membre de l'armée insurrectionnelle ukrainienne. Cet anti-héros avait suivi au mieux 3 ou 4 années d'école et, au sein de l'équipe, il continuait justement à se taire.

Le chauffeur du camion de trois tonnes était un *zek* condamné de droit commun, évacué d'un convoi de détenus, et le chantier où partaient les pierres était assez loin. Les pauses entre nos chargements – réalisés sans hâte – duraient une bonne demi-heure. Et voici que pendant une pause-cigarette (d'ersatz de cigarette) entre deux chargements, le père Stanislav se mit à lancer sa propagande religieuse, de celles qui lui auraient valu de nombreuses peines cumulées.

C'était une propagande précisément religieuse, déiste, absolument pas marquée confessionnelle ou catholique. Il avait choisi la méthode de la maïeutique de Socrate. Je suppose qu'il avait dû roder son discours dans les camps précédents. Il menait son agit-prop selon un rythme bien maîtrisé, de façon à ne

pas ennuyer et que tout nouveau sujet maintienne l'intérêt de ses auditeurs. La comparaison est peut-être sacrilège mais cela ressemblait aux romans que les prisonniers éditaient dans leur cellule avec des ruptures entre les « chapitres », pour que les lecteurs les supplient de poursuivre.

Au sujet de la « nature de la propriété », par exemple, sans s'adresser à quelqu'un en particulier, le père Stanislav demandait : « Et ce tas de pierres, à qui appartient-il ? Et la terre sur laquelle se trouve le tas ? » Les réponses étaient évidentes : « à personne », ou bien « à ces abrutis de communistes et de tchékistes ! », ou bien « on ne sait pas ». Ce n'était qu'un appât, une ouverture. Ensuite, l'intrigue évoluait très lentement, au rythme auquel remuaient les méninges de ses auditeurs. Ce n'est qu'après les réponses d'un ou plusieurs auditeurs que le père Stanislav passait à la question suggestive suivante. L'idée absurde d'appartenance « à personne » de toute propriété se faisait jour. « L'appartenance à personne » menait directement au kolkhoze. En soi, l'absence de signification est terrible et c'est pour cette raison que le kolkhoze était une préfiguration de l'enfer. Quelle est l'essence de l'enfer – qui cela peut-il intéresser ? – nous y réfléchissons ensemble encore...

La conversation générale revenait petit à petit aux fondements de la propriété, à la Genèse : « Et Il le [Adam] plaça dans le jardin d'Eden pour qu'il le cultive et le garde. » La propriété était donc sacrée. À la fin du sujet, le père Stanislav excluait de la propriété, qui est bénéfique, celle qui devient idole et finit par priver l'homme de sa liberté. Le couronnement de ce « coup de force cérébral », ou de ce séminaire, survenait à la fin du deuxième ou troisième jour : c'était l'idée selon laquelle chacun dispose de sa toute première propriété, à savoir son âme, et que c'est l'essentiel qu'on veut nous confisquer ou collectiviser à tous, et à cela, on ne le cédera pas !

Deux faits doivent être soulignés. Le premier est que, au sein de notre équipe, personne ne dénonça cette propagande au

« compère ». Pourtant, même dans un contingent aussi petit, il se trouvait toujours une(des) balance(s). Les autres détenus comprenaient peut-être qu'il n'y avait là pas de politique. De plus, on ne savait même pas très bien comment faire pour dénoncer. Ensuite, le résumé très comprimé d'un « cours », fait de mémoire, appauvrit obligatoirement et ne traduit pas de façon complète l'accueil que réservaient à ces discussions des hommes peu ou moyennement instruits et aux vies mouvementées voire tragiques. Un récit n'est évidemment pas à même de donner une appréciation de l'efficacité incroyable de ces « psychodrames chirurgicaux ». Il ne vous reste qu'à me croire : presque chacun de ceux qui entouraient le père Stanislav, selon son tempérament et sa personnalité, se laissait entraîner dans ce jeu de réflexion, s'y plongeait, attendait impatiemment la suite.

Le deuxième thème dont je me souviens était : « Faut-il se soumettre au "maître" (pour les camps, cela signifiait au système) ? » Le père Stanislav parlait un russe pur, correct, et il recourait très rarement au langage des camps. Les premières réponses des auditeurs étaient évidentes : « on ne travaille pas, on fait semblant », « l'ours, il n'a qu'à travailler, lui ! », ou bien « les Chinois, ils sont [à l'époque] deux cents millions », ou « le tracteur, il est en fer, il tient le coup, lui », « c'est ça ou le régime sévère ». Le contrepoint de cet échange verbal était évidemment d'amener à comparer le travail réalisé au camp à l'activité que chacun avait dans un kolkhoze ou en liberté, pour soi. Parmi les anciens chez les *zeks* qui participaient aux débats, beaucoup avaient entendu les chefs dire une ritournelle instructive qui avait cours chez eux : « Votre travail, on n'en a pas besoin, ce qu'il nous faut, c'est que vous en baviez... »

Là, le chanoine-psychothérapeute dut s'exprimer de façon plus délicate et plus embrouillée que quand il s'agissait de la propriété mais il réussit à aboutir à ce qui distingue le travail comme châtiment infligé à Adam de celui qui est le signe principal de notre ressemblance à Dieu. Il réussit même à

établir une qualité, une utilité et un côté salvateur à certains aspects du travail forcé en camp qui ne causent pas de dommage (comme le défrichage de la zone interdite, l'installation de fils de fer barbelés, la construction des baraquements, etc.). La reconnaissance purement théorique de ce principe ne nous faisait pourtant pas souhaiter devenir une équipe de choc ou bien réclamer un deuxième camion. Néanmoins, c'est au père Kiskis que revient la « primeur ». Il avait devancé de quatre ans la description du bonheur éprouvé par Ivan Denissovitch¹ à construire un mur de briques par grand froid !

Il y avait aussi des plénums interminables avec à l'ordre du jour la « vie de famille » ou une réflexion sur le commandement « Tu ne te créeras pas d'idole ». Il y avait aussi des récits tout simples. Comme celui-ci, par exemple : à la fin du XIX^e siècle, près du portail de la chapelle d'Ostrobramska à Vilnius où se trouve une icône miraculeuse de la Sainte Vierge vénérée dans toute l'Europe orientale catholique, une colonne de bagnards, venue d'un camp, se rendait à la gare, et tout à coup leurs chaînes tombèrent à terre. Le gouverneur de l'époque perçut le miracle comme il convenait et obtint pour les uns une grâce, pour les autres une réduction de peine. Les *zeks* appréciaient beaucoup ces intermèdes. D'ailleurs, avoir un talent de conteur augmentait, dans les camps, les chances de survie.

Je réponds d'avance à la question qui sera immanquablement posée sur l'hostilité actuelle de nombreux orthodoxes envers Rome : non, les efforts de propagande philosophique du prêtre catholique ne constituaient absolument pas une apologétique anti-orthodoxe. Tout ce qui distingue encore l'Église occidentale de celle de Constantinople était complètement absent des propos du père Stanislav, qu'il s'agît de dogme, d'organisation de l'Église ou de rite.

1. Voir Alexandre Soljénitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, *Novy Mir*, 1962.

Le père Stanislav et moi (puisque je posais la plupart des questions) analysions ensemble les dogmes romains comme l'Immaculée Conception, la preuve rationnelle de l'existence de Dieu et l'infailibilité pontificale. Nous le faisons exclusivement du point de vue analytique et historique et non pas à titre de « priorité », de polémique ou de réfutation. Il aurait pourtant été facile de pinailler sur la ligne du « Métropolitburo » et bien d'autres choses liées à la vie de l'Église orthodoxe de Russie. Par souci d'objectivité, j'ajouterai que le père Stanislav et le clergé orthodoxe n'eurent jamais de relations étroites. Pourquoi ? Je ne me risquerais pas à avancer une réponse. Mais il y avait aussi dans notre camp plusieurs prêtres russes remarquables. L'un d'eux, le père Viatcheslav Jacobs, avait été arrêté à Vologda. Il devint plus tard un hiérarque lumineux et remarquable.

Le régime du camp avait réparti les prisonniers de notre groupe de telle façon qu'il ne se trouvait aucun baptiste, ou comme on disait, aucun « stundiste », pas de témoin de Jehova, de représentant de l'Église Orthodoxe Véritable, de chrétiens Véritablement Orthodoxes, de pentecôtistes ou d'adventistes. Tant mieux : avec eux, les « attroupements » scolastiques n'auraient pas pu avoir lieu. Leur non-participation, leur seul silence aurait été si méprisant et hautain que les « sourdingues » (je ne connais pas d'autre mot, si stupide et conventionnel qu'il soit, pour désigner dans les camps les « personnes ordinaires ») n'auraient pas pu se laisser entraîner dans ce jeu métaphysique en présence des sectaires ! Non pas que ceux-ci nous eussent voulu du mal, pas du tout, mais dans leur poche de poitrine destinée à ranger leur cuiller, ils avaient tous une sorte de billet d'accès pour le Paradis, plus près de Toi, Seigneur.

Le seul fait d'avoir ce billet et la conviction d'être sauvé à coup sûr, à la différence de tous les autres, auraient été un obstacle trop significatif pour les efforts de notre maître et auraient paralysé son humble troupeau. Un Tatar musulman, criminel de guerre, s'était aussi fourré parmi les manutentionnaires. Il

se moquait éperdument de toutes ces conversations. Ce qu'il l'intéressait surtout, c'était qu'on le laissât tirer un ou deux coups sur ces cigarettes bricolées avec de l'ersatz de tabac. Notre séminaire pause-cigarette fonctionna en ma présence pendant plusieurs mois sans être inquiété malgré la rotation significative des auditeurs. Le père Stanislav, qui apportait, comme disent les ecclésiastiques, une nourriture spirituelle aux manutentionnaires de moellons de pierre, faisait alterner toute une série de rythmes, de sujets, de pauses, de convocations au tableau et d'incitations à la réflexion de façon à assurer un « suivi » fiable et quasi permanent. L'auditoire politique constitua finalement pour le prêche un public non moins idéal que ne l'avaient été l'ours pour saint Séraphin de Sarov ou les oiseaux pour saint François d'Assise !

Il y a toujours un premier de la classe odieux. Cette fonction était remplie par un ouvrier d'une grande usine de Gorki (aujourd'hui Nijni-Novgorod). Il posait trois questions sur cinq et répondait tout aussi souvent. Il avait très envie d'analyser ce qui s'était passé sous le pommier du paradis terrestre et de comprendre d'où sortait le Mal dans la création originelle. L'« itinéraire particulier » suivi par ce philosophe en herbe pour parvenir au Doubravlag était amusant. Il avait un jour rêvé que Boulganine se battait avec Malenkov. Perplexe, il s'était empressé de raconter ce rêve au coin cigarette de la chaîne à l'usine. Quelques nuits plus tard, c'était Vorochilov bien imbibé qui s'en prenait aux passants. Son feuilleton nocturne s'était achevé en beauté avec Khrouchtchev qui partait avec la femme de Kaganovitch.

Chaque rêve semblait plonger un peu plus ce spectateur dans la confusion et il demandait à ses collègues bûcheurs, tout aussi perplexes que lui, de l'aider à tirer cela au clair. S'il avait rencontré Kiskis plus tôt, il aurait compris que ces rêves lui avaient été inspirés par le Mauvais, et qu'il existe un remède contre ces diableries, c'est la prière. Mais cet homme

en tentation cherchait obstinément des explications et même des consolations au niveau de son usine. Après le quatrième rêve, la bienveillance et la vigilance émoussées de la direction de l'usine s'épuisèrent et le pauvre homme fut placé à la prison de Gorki. J'ai eu entre les mains une copie de son jugement (avant que ces documents ne soient systématiquement confisqués lors des fouilles). L'objet du crime était le suivant : « S'est servi de la forme du récit de prétendus rêves pour mener systématiquement une propagande antisoviétique parmi le personnel de l'usine. »

Bien entendu, il y avait aussi le dernier de la classe, de surcroît un polémiste maladroit. Étudiant de l'Institut pédagogique d'État des langues étrangères de Kiev, il ne supportait pas les cours d'histoire et de matérialisme dialectique. Il se livrait à des réflexions (imitant vaguement Settembrini de *La montagne magique* de Thomas Mann) sur l'infinité de la matière et sur l'idée selon laquelle l'homme s'était créé une divinité à sa ressemblance. Bref, « Dieu, disait-il, n'existe pas, seule la chair existe. Et donc si Dieu existe vraiment, alors il n'est qu'une forme d'oxygène, tout réside dans l'anarchie du peuple ». L'étudiant de Kiev ne rencontra pas la bienveillance des hommes de l'équipe, l'humeur des années soixante (du XIX^e siècle, bien entendu) n'était pas au rendez-vous !

Je bénéficiais de l'attention du père Kiskis, et j'eus même droit à des entretiens particuliers. Il mettait en pratique le slogan inscrit au portail d'entrée de Buchenwald : « *Jedem das Seine* » (« À chacun le sien »). Quant à moi, plus les discussions étaient denses et instructives, plus j'étais heureux. Cependant, je n'eus pas l'application suffisante pour bien comprendre ce qu'il me disait. Le père Stanislav avait plaisir à voir en ma personne un interlocuteur qui avait séjourné deux années entières chez les frères jésuites uniates du collège Saint-Georges de Paris, puis obtenu un quatre (sur cinq) à l'épreuve de « matérialisme dialectique » en première année de l'Institut d'État des langues

étrangères de Moscou « Maurice Thorez ». Si bien que pour lui je faisais bien plus partie des « siens » que l'Ukrainien Mikola ou Taras et il n'y avait rien de répréhensible dans cette sélection.

Le plus souvent, c'était un monologue tenu par le père Stanislav avec des questions d'une difficulté telle que les réponses étaient proposées immédiatement pour la seule forme. Il s'agissait surtout de questions à retardement, calculées pour provoquer une réponse en retour le lendemain ou plus tard : une sorte de cours de philosophie thomiste¹ avec contrôle continu des connaissances. Ces catégories étaient très nouvelles pour moi et leur suite logique très complexe. Cela commençait par la définition du concept de « *ens* » (l'essence) et de celui de « *ens summum* », c'est-à-dire le Créateur lui-même. Avec aussi la création, le péché originel, et bien d'autres éléments encore. Et ainsi de suite, de jour en jour, et même souvent d'un camion à l'autre. Parfois, notre conteur ne remarquait pas que mon attention partait très loin, voire s'éteignait. Alors les résultats du contrôle de compréhension n'étaient pas bons.

Devançant curieusement de cinq bonnes années l'une des dispositions les plus « œcuménistes » et les plus avancées du Concile Vatican II, le père Stanislav me suggérait ce principe : « Celui qui se soumet à la voix de la conscience écoute la voix de Dieu. » Ce qui reposait sur l'affirmation de Tertullien² « *natura non fallit* », « la nature ne se trompe pas ». Le système de ces constructions débouchait sur le fait que le Mal est un élément rapporté du dehors, et que l'homme lui est en lui-même étranger. À cette époque-là, ces réflexions (je suis bien conscient

1. Le thomisme est une école de pensée philosophico-théologique inspirée des écrits de saint Thomas d'Aquin, consistant principalement en un réalisme philosophique.

2. Tertullien (vers 150-220) est un écrivain de langue latine issu d'une famille berbère romanisée et païenne. Il se convertit au christianisme à la fin du II^e siècle et devient le plus éminent théologien de Carthage. Il est considéré comme le père de l'Église d'Occident.

de mon irrespect) me rappelaient plutôt l'article de Vladimir Pomérantsev qui avait fait alors grand bruit à sa parution dans *Novy mir* et intitulé « De la sincérité en littérature » (sur le fait que, prétendument, Robert Falk était un « réaliste socialiste » qui s'ignorait).

Il était d'autant plus compliqué de se pénétrer des thèses du père Stanislav que, parmi ses « séminaristes », on comptait au moins cinq exécuteurs volontaires et zélés de l'époque de la guerre, et que l'adjudant-chef qui arrivait systématiquement là où nous chargions les camions était tout simplement un salaud fini. Le décret du Vatican, très similaire aux réflexions de Kiskis par sa structure et par son sens, m'avait bien évidemment étonné ! Les exégètes ont pris ce texte pour une « réhabilitation » des autres formes de foi, peut-être même de l'hétérodoxie !

Comment ne pas se souvenir ici des mots de William Shakespeare : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve votre philosophie » ? Lors de notre dernière rencontre, en 1968 cette fois-ci, le père Stanislav ne se retint pas de me rappeler mon « inflexibilité » d'alors en matière de reconnaissance de l'infailibilité de la voix de la conscience. L'une des conclusions thomistes majeures de ce cycle – et mon guide touristique de la scolastique insistait sur ce point – consistait en ce que le monde était exempt de tout Mal créé voire même admis, et qu'il n'y avait qu'une absence plus ou moins grande de Bien. J'essayais alors de lui faire part de mon opinion, et par la même occasion de me souvenir de Dostoïevsky. Mais le chanoine Kiskis n'en démordait pas. Approfondir cette conclusion quand on se trouve dans un établissement tchékiste de régime sévère de correction par le travail, entouré de nombreux anciens « *polizei* » volontaires, de SS et de membres des Sonderkommando, c'était difficile à accepter... Alors que nous étions des *zeks* pendant ces conversations, tout ce qui était *zek* cessait d'exister. Toutes nos discussions, à

quelques exceptions près, se déroulaient dans la zone de travail, au poste de garde, entre les camions, durant les longues attentes de la relève.

Le soir, le père Stanislav déambulait longuement dans la zone d'habitation et arpentait les passerelles situées entre les baraques, on voyait parfois à ses lèvres qu'il était en prière. Il passait le reste du temps avec les Lituaniens de son âge (parmi eux, dans une autre section, le père jésuite Markevičius, qui purgeait sa deuxième peine, et l'officier de cavalerie Gasiunas, lui aussi détenu pour la deuxième fois). Mais pour l'essentiel, il était avec les étudiants lituaniens.

Le dimanche matin, il y avait une bonne quinzaine de catholiques qui s'asseyaient autour du lit du père Stanislav, essentiellement des jeunes, et ils priaient longtemps, les yeux fermés. Une messe suivie de la communion se déroulait en silence pendant une demi-heure. Les Lituaniens regagnaient leur place sans un mot. Tout cela était si discret qu'ils ne se firent jamais attraper par les adjudants. Ces messes figurent parmi mes souvenirs de camp les plus vifs. La concentration et l'état de prière de ces croyants faisaient abstraction de la partie de « bouc » qui se jouait en même temps à l'autre bout de la baraque, avec les hurlements « poisson ! » au milieu de l'argot le plus épais et du boucan provoqué par les perdants qui rampaient sous la table. Ma place jouxtait celle du commandant lituanien Gasiunas. De mon voisin émanait toute une récrimination muette à l'égard de Kiskis et de sa sollicitude envers moi. Pour lui, personnage très sympathique, il ne pouvait y avoir rien de bon dans ce Nazaréen russophone.

UNE VIE DÉVOUÉE AUX AUTRES

Le père Stanislav me parlait volontiers de sa vie, et une journée entière ne lui aurait pas suffi pour tout raconter parce qu'il entrait dans les détails, surtout quand il s'agissait de son

enfance. Il était né à Saint-Pétersbourg, dans la famille d'un infirmier lituanien. Les enfants étaient nombreux dans cette famille mais ils étaient morts tôt et un seul garçon avait survécu. À la grossesse suivante, la mère de Stanislav avait décidé en son for intérieur (ce qu'elle ne raconta que bien plus tard) que le prochain serait appelé à servir Dieu. Le père Stanislav disait : « Il aurait fallu m'appeler Bogdan (qui équivaut en russe à "Dieudonné") ». Après lui, un autre garçon naquit encore. Il suivit des études jusqu'à l'âge de 15 ans à l'Annenschule. Malgré un léger accent, il maîtrisait remarquablement le russe et manifestait – ce qui témoigne d'un certain courage chez les Litvaniens – une russophilie qui lui resta toute sa vie. Lors de la Première guerre mondiale, Saint-Pétersbourg devint Pétrograd, et la famille n'attendit pas que la ville fût une nouvelle fois rebaptisée. Le père mourut très tôt. La mère aux nombreux enfants jugea opportun de s'installer sans retard dans sa Lituanie natale. Son intuition s'avéra judicieuse.

Après le collège, Stanislav entra au séminaire de Kaunas. Je ne me souviens pas des débuts de sa carrière ecclésiastique. Je crois qu'il commença tout de suite à enseigner. Au début des années 1930, il fut envoyé suivre des « cours de persévérance » à Nancy. Il passa là quelques années, s'occupant même d'une paroisse en Lorraine (sans doute afin de nourrir spirituellement la main d'œuvre polonaise). Son séjour explique son français tout à fait honorable même 30 ans plus tard, et son intérêt pour le personnalisme alors à ses débuts, avec la lecture du philosophe français Jacques Maritain. D'où le cours de néothomisme dont je bénéficiai. Son intérêt pour le mouvement des prêtres-ouvriers, ces prêtres en mission au cœur de la classe ouvrière pour conquérir les esprits de qui vous savez. Ses récits sur sa participation aux congrès de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) en pleine constitution, sorte d'anti-komsomol qui, lui, aura survécu à son antithèse, en tout cas ici en France. Les années passées dans ce pays à la gastronomie si réputée n'auront

pas été vaines, le père Stanislav ne le cachait pas. J'en ai pour preuve le dîner qu'il m'offrit dans son presbytère à Kavarskas plus tard en 1965. Il revint alors de France en Lituanie, promu à une charge plus élevée. C'était un ou deux ans avant l'arrivée du camarade Mikhaïl Souslov à Kaunas et l'annexion du pays. Le père Stanislav fut nommé dans une très grande paroisse, à Panevėžys, où il exerça aussi auprès de l'épiscopat. Je ne sais pas s'il enseignait à ce moment-là, mais il est certain qu'il y créa des associations de jeunes sur le modèle de ce qu'il avait vu en France.

Le père Stanislav me raconta en détail sa première arrestation, en 1941. La Wehrmacht avait franchi la frontière soviétique le 22 juin et s'était retrouvée à Panevėžys au troisième jour de la Blitzkrieg. Les soldats de l'Armée rouge en pleine retraite traversaient le centre-ville, et quelques habitants leur tirèrent dessus avec ce qu'ils avaient sous la main. Il en résulta une dizaine de blessés à même la rue, et un certain nombre de morts. Les Lituanais qui avaient tiré commencèrent à sortir de chez eux pour les achever. Que ceux qui ignorent ce qui s'est passé durant l'année d'occupation soviétique qui avait précédé portent un jugement sur cet épisode... Ayant observé cette scène depuis sa fenêtre, le père Stanislav sortit en courant et par sa seule force de persuasion de personne faisant autorité, en soutane, il interdit non seulement d'achever les blessés mais ordonna de bricoler des brancards et de les apporter dans son presbytère. Là, il fit son possible pour organiser un hôpital de campagne avec soins et traitement des blessures. Les premiers éléments de l'armée allemande entraient dans la ville moins de deux heures plus tard. Dix jours après, la Kommandantur s'installa et apprit sans peine l'existence de cet hôpital de fortune. Le commandant se présenta au prêtre et déclara qu'il considérait les blessés comme des prisonniers de guerre et exigea qu'ils lui fussent remis. Il était impossible de désobéir. Les Allemands emmenèrent les soldats de l'Armée rouge. À son retour en Union soviétique, le père Stanislav fut arrêté au

motif de « trahison de citoyens soviétiques ». Le département d'enquête le condamna à dix ans, qu'il passa en camp jusqu'à la déstalinisation.

Afin que le lecteur ne s'étonne pas trop de l'absurdité apparente de ce verdict, voici à titre de comparaison deux autres décisions de la justice de l'époque. La première concerne Vassili Sézéman, un émigré russe, professeur de philosophie à l'Université de Kaunas et spécialiste de Platon, qui, s'étant conformé à la voix de sa conscience orthodoxe, avait eu l'idée pendant les années de guerre de cacher des Juifs lituaniens (comment concrètement, cela je l'ignore). L'intitulé de la peine de dix ans qui lui fut infligée en 1948 était « pour relations avec des organisations sionistes ». La seconde décision concerne Alexandre Alexandrovitch Ougrimov¹, un ami très proche de notre famille, qui avait pendant la guerre caché et contribué à l'évacuation vers l'Espagne de plusieurs pilotes anglais et américains abattus par les Allemands dans le ciel français. Après la guerre, le général Dwight D. Eisenhower, commandant suprême des forces alliées, lui remit un témoignage de reconnaissance pour ces faits. En 1950, le fameux département d'enquête le condamna à dix ans de camp de correction par le travail pour « collaboration avec les services secrets anglo-américains ». Ces trois jugements illustrent la supériorité du matérialisme dialectique sur le néothomisme.

Le père Stanislav parlait peu de sa première détention. Pour lui, le choc le plus notable dans les camps fut la coexistence avec les délinquants. Il devenait gris quand il parlait d'eux. Ce public réussit presque à ébranler l'idée que le père Stanislav avait de la nature humaine. J'ai d'ailleurs entendu de nombreux

1. Alexandre Alexandrovitch Ougrimov (1906-1974) : expulsé en 1922 avec son père sur le « paquebot des philosophes », il vécut en France et revint avec lui en URSS en 1948. Voir, pour plus de détails : Alexandre Soljénitsyne, *Le chène et le veau*, Paris, Seuil, 1975 ; et Nina Krivochéine, *Quatre tiers d'une vie*, Paris, Albin Michel, 1987.

autres *zeks* de l'époque raconter des choses similaires sur les délinquants, des choses terribles et en grand nombre. La commission de 1956¹ réhabilita le père Stanislav et il réussit même à s'installer en Lituanie. Dès sa libération, il commença à prendre l'avion pour se rendre dans le territoire de Krasnoïarsk, y séjournant à chaque fois plus d'un mois. Les voyages étaient validés par la hiérarchie de l'Église, mais évidemment de façon secrète. Après les déportations de 1940 et 1946-1950, on comptait dans les grandes villes et autres localités de Sibérie environ 300 à 400 000 catholiques, essentiellement des Lituanais et des Polonais. Tous ces déplacés spéciaux se trouvèrent privés de toute nourriture spirituelle, ils n'eurent ni confession, ni communion, ni mariage religieux, ni sermons, ni catéchisme, ni extrême-onction, ni office des morts.

Profitant du relâchement consécutif au XX^e Congrès du Parti communiste, le clergé catholique romain mit en place des visites systématiques à ses frères dans la foi exilés en leur apportant des bibles, de la littérature spirituelle, des objets de culte, lui permettant ainsi de célébrer des offices et des messes dans des locaux de fortune. Un catéchisme fut organisé pour les enfants et les adolescents. Dans la mesure où il ne pouvait être question de procéder à un « enregistrement officiel » auprès des « personnes habilitées » sur place, toute cette activité religieuse fut bien entendu exercée illégalement. Les organes du parti convoquèrent le père Stanislav et lui formulèrent un avertissement officiel sur la nécessité de mettre fin à son activité antisoviétique. Celui-ci ne l'écouta pas et acheta un nouveau billet d'avion pour Krasnoïarsk. Au retour de sa dernière visite

1. La commission de 1956 initia la déstalinisation en Union soviétique. Le 24 février 1956, Nikita Khrouchtchev, alors Secrétaire général du Comité central du Parti communiste divulgue son « Rapport secret » à la fin du XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. Pour les dirigeants soviétiques, elle consiste à abandonner le culte de la personnalité et à dénoncer les « excès » de la période du stalinisme.

pastorale, il fut arrêté directement à l'aéroport et placé à la prison centrale de Vilnius.

Le père Stanislav prit de façon tragique sa seconde arrestation. Le retour inévitable dans les camps – peut-être jusqu'à la fin de ses jours – avec leur odeur, leur nourriture et leur population, l'interdiction d'exercer son activité sacerdotale qui venait tout juste de reprendre dans la joie, le sentiment d'échec pour cause de conspiration non aboutie, tout cela s'abattit sur lui. L'« ici et maintenant », la cellule d'isolement, la soupe claire, les longs et multiples interrogatoires où l'on vous demande de tout raconter dans les moindres détails. Le père Stanislav fut saisi par l'ennui et l'abattement. Il parlait de ces jours-là avec une grande émotion. Il sentait croître en lui le sentiment de vanité et d'inutilité de soi et de tout le reste.

En narrant son enfance, le père Stanislav avait évoqué un frère cadet. Il n'avait plus jamais été fait mention de ce personnage. Et voici qu'il apparaît de nouveau dans le récit. Il s'avère que, comme dans le navet soviétique *Deux vies, deux destins*, la seule personne à avoir un lien de parenté proche avec le père Stanislav était un vieux tchékiste. Celui-ci n'était manifestement pas un personnage subalterne puisque ses chefs lui pardonnaient d'avoir un frère prêtre détenu. Lors de sa troisième nuit sans sommeil, le père Stanislav décida que ce qui lui arrivait était finalement un cadeau de la vie. C'était la possibilité donnée par sa détention ici de faire, sans se plaindre, contrepoids à tous les désagréments que son frère avait pu causer aux autres. En signe d'acceptation, il baisa le mur de sa cellule et acquit dès lors la paix. La Cour suprême de Lituanie – pour les affaires de ce type, c'était la cour de première instance – fit preuve de plus de miséricorde que le département d'enquête d'après-guerre et se limita à une peine de quatre ans. C'est donc ainsi que le père Stanislav et moi fîmes connaissance près des plates-bandes piétinées.

Je réussis à obtenir des « chefs » et des « répartiteurs » d'être muté dans une équipe de « déchargement ». Le travail

consistait à décharger des wagons de marchandises ayant pour destination la base de la Direction des camps : entre autres, de la farine (en sacs de 50 kg), du ciment en vrac, du sel au poids, et du sucre en poudre (en sacs de 100 kg). Les normes de travail n'étaient pas fixées, ni en quantité ni en temps, même en cas de train complet ! Parfois, par coup de chance, aucun wagon n'était amené dans le camp pendant deux jours, et nous restions dispensés de rassemblement et nous n'étions pas liés aux horaires de la cantine ! Parfois, nous n'avions pas de chance. Pour la nuit du Nouvel An 1959, nous avons réussi à réunir non sans mal sur la table un peu de saucisson, des boîtes de conserve de poisson et du thé. Au moment de commencer, l'adjudant Kostine entra, accompagné de deux types. Il dit doucement : « Messieurs (vieille formule du Goulag liée à l'article 58), au wagon ». Nous fêtâmes le Nouvel An à décharger, furieux, et quand on nous fit revenir au camp, le saucisson et les conserves avaient bizarrement disparu de notre table...

Certes, le prix faustien à payer en échange de cette liberté, ce n'était pas notre âme mais l'état de certains organes internes et de la carcasse. L'équipe de déchargement leur causa de grands dommages qui continuent à se faire sentir. Sur le moment, nous n'y pensions pas, mais d'un autre côté cela faisait du bien de rester allongé quand le poste de radio de la baraque se mettait à nous claironner à six heures du matin que l'Union soviétique était indestructible, pendant que l'adjudant tapait sur un rail. La composition de l'équipe comprenait des amateurs de liberté confortable, et les discussions sur place n'étaient donc pas ennuyeuses. La pratique philosophique avec l'équipe précédente cessa d'elle-même. Je ne peux pas dire que les entretiens particuliers que j'avais avec le père Stanislav se fussent épuisés mais ils se firent plus rares. Le soir, soit il faisait les cent pas, en prière, le long de la zone interdite, soit il était avec ses jeunes compatriotes.

LE « BLOCUS À LA VICHNIEVSKY »

La reconnaissance éternelle que j'éprouve pour le chanoine Kiskis ne serait pas si forte sans les événements qui survinrent peu après ma mutation à l'équipe de déchargement. Chaque équipe avait droit à un passage aux bains tous les dix jours, dans la zone de travail, généralement après la relève. Dans la baraque des bains, il n'y avait rien de fort attrayant. Les lieux étaient sales, on ne savait pas de quoi était faite l'éponge, mais cela nous faisait du bien d'y aller, nous attendions ce bain. L'équipe de déchargement y était menée séparément des autres.

J'avançais avec mon seau d'eau chaude vers un banc quand mon pied droit se posa sur un reste de savonnette. Mon talon glissa et mon pied, comme pris au piège, se retrouva coincé entre les planches qui recouvraient le sol, une planche s'étant arrachée à l'autre. Un *zek* que je ne connaissais pas venait dans ma direction pour se diriger vers les robinets. Il marcha sur la planche du dessus. Deux clous bien rouillés censés maintenir ces deux planches me rentrèrent dans le pied jusqu'à au moins un centimètre de profondeur. Je poussai un cri. En raison de la mauvaise coordination des efforts de l'équipe pour arracher la planche du dessus qui ne se laissait pas faire puisque tout était glissant, il fallut courir chercher un pied de biche, et ce n'est qu'ainsi qu'on réussit à me libérer. Il y a peut-être peu de terminaisons nerveuses à cet endroit, et la douleur, comme après une piqûre, disparut presque aussitôt. Il resta deux plaies sur mon pied et elles cessèrent immédiatement de saigner. Cependant, il n'était pas nécessaire d'avoir fait des études de médecine pour comprendre la menace que présentaient ces clous : dès mon retour dans la zone de vie, je me dirigeai vers l'infirmerie, encore ouverte à cette heure-là.

Je fus reçu en consultation par la responsable du service, le capitaine Derjavina, du service médical du ministère de l'Intérieur. Les *zeks* la haïssaient et cela était justifié. Elle avait même

un surnom, « Ilse Koch »¹. Après avoir raconté ce qui m'était arrivé, je lui demandai de me désinfecter la plaie. La réponse tint en deux mots : « Simulation. Suivant. » Le lendemain matin, je me réveillai avec 41 ° de fièvre, le pied enflé et rouge jusqu'à mi-mollet. Volodia Vladimir Telnikov (décédé en 1997 à Londres) me transporta dans ses bras dans l'escalier de la baraque et m'aïda à me traîner, en boitant, jusqu'à l'infirmerie. Derjavina était là. Elle ne se rappela pas ma visite de la veille. « Je n'ai pas d'antibiotiques pour le moment. Le prochain transfert au camp médical est pour jeudi. » La réputation du camp n° 3, l'hôpital de la Direction des camps, n'était pas très bonne. Boris Poustintsev avait été opéré là-bas, l'opération avait été à haut risque (appendicite) et on l'avait recousu de façon abominable. On racontait que les chirurgiens y extrayaient sans anesthésie de l'estomac de bandits leurs énièmes cuillers – avalées dans le but de bénéficier de rations supplémentaires – pour leur faire passer l'idée de recommencer...

Saisi d'une grande panique, je voyais déjà l'amputation, voire la gangrène généralisée. La fièvre et la vive sensation d'une brûlure naissante firent leur œuvre. Je tombai dans un état de demi-sommeil et demi-délire. En fin de journée, V. Telnikov conclut : « Allez, vite, on l'emmène à l'hôpital ! » Il y avait une dizaine d'hospitalisés, pas plus, bien malades. L'infirmier était un Lituanien flegmatique déjà plus très jeune. Le père Stanislav, mis au courant, se dirigea vers son réduit, tira de là son « coin » (sa valise) en bois, l'ouvrit dans un lieu retiré et sortit de sa réserve – un double fond – des ampoules de pénicilline bien protégées contre les chocs. Il remit sa réserve de dernier recours à V. Telnikov et ordonna de m'accompagner avec les ampoules jusque chez son compatriote infirmier. Ce dernier n'était pas

1. Ilse Koch (1906-1967) était surnommée la « chienne de Buchenwald » ou la « sorcière de Buchenwald » en référence à sa cruauté vis-à-vis des prisonniers. Elle était l'épouse de Karl Koch, le premier commandant du camp de concentration de Buchenwald.

un planqué de camp, mais un véritable Esculape, le véritable médecin-artisan, il savait mettre en place un « blocus à la Vichnievsky » (cercle de piqûres tout autour du foyer d'infection). Il dut en faire trois ou quatre, de ces blocus. Les premières injections provoquèrent un soulagement, et puis tout finit par passer. Mais pas de disparaître de ma mémoire. Le père Stanislav se réjouit ouvertement du résultat. Il riait et se félicitait de ne pas avoir passé toutes ces longues années derrière les barbelés en vain et d'avoir assimilé l'art de la survie propre aux *zeks*.

UNE AMITIÉ FIDÈLE

J'étais dans ma dernière année de détention et je commençais à apercevoir la fin de ma peine. On annonça à l'avance, sur liste, un grand transfert à Sosnovka, au point de répartition OLP 7-1. Kiskis ne figurait pas sur ces listes. Les circonstances étaient telles qu'il fût plus raisonnable de faire nos adieux et d'échanger nos adresses. Nous réussîmes à faire bouillir un thé indien, assis dans la baraque, près de son lit. Je me mis à lui parler du métier que je pratiquais avant ma détention : la traduction, écrite, et orale aussi. Du fait que ce métier était l'un des très rares à offrir une certaine liberté et de permettre de bien en vivre, de travailler de façon indépendante, à la journée, payé à la transaction, en ayant quelques clients, ce qui réduisait les risques de racontars et de situation de dépendance.

Pas de service, pas de journaux muraux, de personnel et de collègues, de dimanches et de samedis pendant lesquels on est obligés de travailler, de réunions et de contributions au DOSAAF (société de soutien aux armées). Un peu comme l'équipe de déchargement, mais en mieux encore. Les concurrents dans cette profession étaient alors très peu nombreux mais la demande importante, si bien que même un ennemi du peuple pouvait obtenir des commandes. J'étais comme le chat de Rudyard Kipling qui se promène tout seul. Avec un

petit inconvénient à cet épanouissement et ce mode de vie libre : presque tout ce que je traduais – à de rares exceptions près comme des textes littéraires ou scientifiques – était de la propagande et d’horribles mensonges¹. Parce que le traducteur n’y est pour rien, ce n’est pas lui qui compose tout cela. Même le docteur Schmidt, linguiste hors pair, interprète personnel du Führer et de Ribbentrop, n’avait pas eu à se soumettre à la dénazification de la part des Alliés. Ces derniers lui avaient même permis d’ouvrir une école à Munich. À l’époque, je le savais déjà.

Je racontai tout cela au père Stanislav dans l’espoir malin qu’il me donnerait sinon sa bénédiction pour travailler dans les rédactions de la capitale, du moins une indulgence d’avance compatissante... C’était mal le connaître ! Ce fut la seule fois peut-être que je vis Kiskis en colère, presque hors de lui. Il m’expliqua, emporté, que mes expédients étaient vains et mes échafaudages en dépit du bon sens. Même un juron lui échappa au sujet de ces publications. Redigérer des textes pareils dans une autre langue signifiait contribuer à leur diffusion. C’est-à-dire aider leurs auteurs. Le père Stanislav conclut en recourant à la notion latine de « *collaboratio* », la coopération avec le Mal. Je restai déçu de cette conversation, elle avait pris un tour bien différent de ce que j’en avais attendu en la lançant.

Moins d’un an après cette conversation, je franchissais le poste de garde. Je passai deux semaines dans la solitude la plus complète à Soudak, puis je me fis enregistrer à Maloïaroslavets, dans la région de Kalouga, chez la délicieuse famille

1. TASS, APN, *La femme soviétique* (*Sovietskaïa jenchitchina*), *L’écran soviétique* (*Sovietsky ekran*), *La culture soviétique* (*Sovietskaïa kouloura*), *Les temps nouveaux* (*Novoïé vrémia*), *Les nouvelles de Moscou* (*Moskovskii novosti*), *L’Union soviétique* (*Sovietsky soyouz*), *Le combattant soviétique* (*Sovietsky voïine*), *La littérature soviétique* (*Sovietskaïa litératura*). Voilà la liste non exhaustive des rédactions qui m’employaient et auxquelles je faisais allusion. Ces « structures » éditaient des versions inutiles en différentes langues pour subvenir aux besoins du peuple, dans de magnifiques présentations et des tirages astronomiques.

Trechtchaline¹. Ma première tournée dans les rédactions de la capitale en langue étrangère fut plus que réussie : elles manquaient alors de personnes bilingues. Les partis frères n'envoyaient pas encore de cadres à Moscou, ils avaient encore peu de personnel déjà formé. Les rapatriés, les victimes des répressions, même eux étaient acceptés, on en redemandait ! Les patrons constataient plutôt qu'ils ne demandaient : « Revenu ? », « Prêt à commencer ? Aucun enregistrement officiel. Un minimum de contact, tu prends, tu traduis, tu apportes, tu encaisses ». Mais comment mesurer la somme des toxines d'un mélange chimique tout simple qui ont pénétré l'organisme. Plus de la moitié des textes portaient sur les réussites dans le travail, le reste n'était qu'insultes envers l'Occident et exposés rébarbatifs de la doctrine communiste. Mon organisme ne se fatigua pas trop à chercher un contrepoison. Il trouva vite un exutoire dans un liquide salvateur aux dénominations variées : « La tête rouge » ou « Stolichnaya », dans le plus pur style du roman Moscou-sur-Vodka...

Malgré le régime sévère d'alors, je réussis malgré tout à envoyer au père Stanislav par la poste quelques colis limités à un kilo maximum de café, de chocolat et de bonbons. Les matières grasses, le sucre, les conserves et le thé étaient depuis longtemps interdits et si on en trouvait dans un colis, tout était confisqué. Les limitations avaient été réintroduites sur les lettres envoyées depuis les camps, si bien que jusqu'à la libération de Kiskis, sorti d'un camp « agricole » (« *selkhoz* ») pour semi-invalides, je ne reçus de lui que de rares réponses, des accusés de réception cordiaux pour les « réchauffements ».

Une fois arrivé en Lituanie, le père Stanislav me communiqua son adresse, puis déménagea. Ses deux premières affectations

1. Sur Bruni, les Trechtchaline et Maloïaroslavets, voir Igor Guberman, *Traits pour un portrait*, Ekaterinbourg, 1999, p. 250 et suivantes, notamment le passage : « Il y avait aussi à Iaroslavets un certain Krivochéine, né en France à Boulogne, il était arrivé de Mordovie par la gare de Potma. »

furent à la campagne. Il ne procéda pas à son enregistrement officiel mais le curé de l'église la plus proche lui permettait de célébrer la messe de façon discrète, les messes les plus matinales ou les plus tardives. Il ne pouvait plus être question de déplacements à Krasnoïarsk, ni de missions auprès des jeunes. Vers 1966, je me trouvais en Lituanie et, m'étant entendu au préalable avec Kiskis, je passai la nuit chez lui. J'étais arrivé en autocar depuis Kaunas. Bien entendu, nous fûmes très heureux de nous revoir. Pour le père Stanislav, un petit bourg lituanien, quasiment sans autorisation de sortie ; pour moi, Moscou et de fréquents voyages dans le Caucase. Pour lui, une vie d'ermite, de lectures poussées ; pour moi, la belle vie. Pour lui, la vieillesse qui commençait à se faire sentir, non sans maladies ; pour moi, la mer jusqu'aux genoux...

Aucune métaphysique ne trouva place lors de notre rencontre. Nous ne nous laissâmes pas aller non plus aux réminiscences du « front » comme d'« anciens combattants », alors que l'enregistrement officiel, le régime des passeports, le degré de présence perceptible du KGB dans nos vies, tout cela figurait obligatoirement au programme des anciens détenus des camps. Le Concile de Vatican II, la situation de l'Église en Lituanie, la « situation internationale », c'est tout ce que nous eûmes le temps d'aborder rapidement. Le lendemain matin, le père Stanislav m'accompagna à l'autocar et ni lui ni moi n'eûmes le sentiment de notre séparation terrestre. Nous continuâmes à nous écrire de temps en temps.

En 1971, je me retrouvai à Paris avec le statut d'émigré politique, il n'était plus question de voyages dans l'ancienne URSS, et les personnes ayant des papiers d'identité soviétiques valides y regardaient à trois fois avant de se lancer dans un tel voyage. La conviction que j'avais définitivement quitté mes amis de là-bas m'aida à leur écrire plus souvent, à essayer de téléphoner, à profiter de ceux qui faisaient le déplacement pour leur faire parvenir des colis. Dans mes lettres, j'essayais de raconter à

Kiskis ce qui se passait autour de moi et en moi, en détail. Revenu d'un voyage à Jérusalem, je mis dans une enveloppe deux fleurs séchées achetées près du Tombeau du Christ. Elles lui parvinrent. Il reçut aussi les livres, pour l'essentiel en français, tout à fait inoffensifs. Il changea d'adresse, mon ami dut partir dans un lieu encore plus reculé à l'échelle de la Lituanie, dans un village encore plus petit.

Vers 1973, j'achetai dans la librairie YMCA-Press de Paris un facsimilé des *Confessions* de Saint Augustin. C'était la copie conforme de la traduction russe de 1913 éditée par le monastère de Serguiev Possad. Avec les lettres « ier » et « iat » supprimées à la révolution.

J'envoyai ce colis volumineux en recommandé avec accusé de réception. Je savais qu'en cas de non-remise le service postal du pays de destination devait payer des pénalités à l'expéditeur et j'espérais que là-bas ils préféreraient laisser passer les *Confessions* plutôt que d'avoir à faire déboursier à l'État 50 dollars de l'époque. Mais toujours pas d'avis de réception. Au bout de deux mois, je fis une demande de recherche du colis au bureau de poste principal de mon arrondissement. Deux mois plus tard encore, un avis me parvint. La poste de Vilnius avait renvoyé un avis contre signature : « Conformément à l'article [...] de la Convention postale de Berne », le livre avait été confisqué sans paiement de compensation pour menace à la sécurité de l'État du pays de destination.

Très peu de temps après, une enveloppe que j'avais envoyée en Lituanie me revint avec une inscription à l'encre violette : « N'habite pas à l'adresse indiquée ». Voici cette dernière adresse et si quelqu'un là-bas lit ce texte, je lui serais très reconnaissant de me parler des dernières années du père Stanislav.

République socialiste soviétique de Lituanie

District de Prienai

Bureau de poste de Jieznas, 8, rue Pozielos

Quand *L'Archipel du Goulag* parut, je lus cette phrase :
« Passez-moi Saint Augustin, je vais facilement le caser avec
l'article 58... »

Chapitre 3

Mon ami poète, Micha Krassilnikov¹

A PARTIR de l'automne 1956, les détenus versificateurs furent concentrés en nombre dans les camps de l'après-Staline : les deux Vadim, Delaunay et Kozovoï, Léonid Tchertkov (surnommé « Opossum »), Alexandre Iarochenko (dit Baklane, le « Cormoran ») ou Boris Marian. Quelques années plus tard, ce fut le tour d'Alexandre Guinzbourg, Iouri Galanskov, Evguény Kouchev, Iouri Daniel, et encore un peu plus tard de Joseph Brodsky. Cette liste très brève (les premiers à m'être venus à l'esprit), un peu anthologique bien sûr, ne mentionne pas tous ceux à qui les vers « faits maison », en « amateur », pour « journaux muraux », de « clubs littéraires », apportèrent en guise de satisfaction d'auteur une « peine à purger ». Trop souvent, leurs seuls lecteurs étaient des procureurs, des experts judiciaires, voire leurs voisins de cellule ou de wagons, quand on n'a que du temps à tuer et l'ennui en abondance... L'un de mes compagnons de cellule à la Loubianka, un détenu de droit commun, s'y était retrouvé pour avoir hurlé sur une patinoire : « Je hais l'URSS, le pays des Soviets, la cellule du Parti, les Bolcheviks ! » Certes, nous sommes loin des Parnassiens, mais sa peine, il l'eut à purger.

Le motif de condamnation de plus de la moitié de ces poètes était ainsi formulé : « Fabrication de littérature contenant des

1. Texte publié pour la première fois dans *Daugava*, n° 6, 2001.

appels de ce type » (c'est-à-dire des appels à réaliser un coup d'État, à provoquer un affaiblissement du régime en place ou à mener un travail de sape). Si, de plus, les tracts étaient rédigés en vers, alors il s'agissait manifestement de « circonstances aggravantes » ! La nature criminelle des couplets incriminés était établie par trois experts indépendants nommés par les enquêteurs du KGB. Il s'agissait en général de professeurs d'université ou d'instituts pédagogiques, parfois du personnel de l'appareil de l'Union des écrivains soviétiques.

Alors essayez toujours de contester ceux qui disaient : « En Russie, la censure a toujours existé, et l'art littéraire ne peut exister dans le raffinement sans caractère révolutionnaire ! » Autant que je sache, la poésie carcérale de la période de Khrouchtchev et de Brejnev n'a pas encore fait l'objet d'une étude approfondie. Il me semble même qu'il n'y ait pas d'anthologie de la poésie carcérale de Goumiliov à Brodsky, et ensuite jusqu'à... Il faut dire que mon attitude vis-à-vis de la poésie est exclusivement « consommatrice ». Mes parents, nés au XIX^e siècle, ainsi que tous leurs amis, étaient de cette génération, la dernière, où chacun savait facilement improviser un quatrain plein d'ironie, voire un sonnet.

L'ÉPISODE DE LA PLACE DU PALAIS

Si bien que mes souvenirs de Micha Krassilnikov sont totalement dénués de tout rapport avec la poétique ou l'analyse de texte. Il était lui-même quelqu'un de si impressionnant et de si droit en son for intérieur qu'il ne mériterait pas d'être réduit à cinq vers tirés de trois poèmes. Heureusement que sur internet ou dans *Zvezda*, un grand nombre de ses écrits et poèmes est déjà publié. Ce n'est pourtant pas pour ses rapports avec la Muse que notre Micha, avec ses deux mètres de haut et sa carrure imposante, vêtu de son éternelle vareuse de soldat, ne tenant plus debout, endormi quand on le fourra dans une

voiture, était attendu pour un interrogatoire par les plus grands chefs tchékistes de Léninegrad. Il fut amené à la « Grande Maison »¹ vers midi le 7 novembre 1956².

Ils avaient un motif, et lequel ! Celui d'avoir manqué le repas de fête ! Léninegrad, la ville de la Néva, déclarée héros de la Seconde guerre mondiale, n'avait vu un tel événement (comme ils le racontèrent eux-mêmes par la suite) depuis 1928. Cette année-là, le berceau de la révolution avait retenti des slogans contre-révolutionnaires d'une misérable poignée de renégats trotskistes. Depuis lors, ni les idées folles, ni les murmures en cuisine à plus de trois personnes en même temps ne s'étaient fait entendre.

Les colonels durent rentrer assez vite dans leurs pénates : le détenu était dans un tel état d'ébriété que ni l'ammoniaque ni la douche froide ne réussirent à faire leur œuvre face à la quantité de vodka ingurgitée avant l'arrestation. Alors qu'un rapport était exigé en haut lieu à Smolny³ et à Moscou, ils durent transporter Micha jusqu'au lit de la cellule et le coucher en attendant qu'il fût en meilleur état de communiquer. Lui-même estima à au moins douze heures son premier sommeil en prison, suivi d'un réveil en un lieu insolite...

Qu'est-ce qui avait donc traumatisé les gardiens de la Place du Palais ? Ceux qui ont en mémoire la période soviétique savent que durant les festivités de l'anniversaire de la révolution, les organes spéciaux s'attendaient à toutes sortes d'incidents et leur vigilance était démultipliée. De même que le prix de l'œuf augmente à l'approche du jour de la résurrection du Christ, la provocation avait atteint des sommets : Mikhaïl Krassilnikov avait bien bu la veille du grand Octobre et avait continué quand

1. La « Grande Maison » est le surnom du siège du KGB à Léninegrad (Saint-Petersbourg) [NDT].

2. Date anniversaire de la Révolution d'Octobre 1917.

3. Siège des autorités de la ville, ancienne institution pour jeunes filles de la noblesse.

il eut l'inspiration de se « mêler » aux rangs des manifestants se dirigeant vers le Palais d'Hiver pour y défilier devant les tribunes. Quel groupe d'employés ne fut pas assez observateur pour distinguer dans ses rangs ce zigoto habillé en soldat ? Des têtes ont dû tomber par la suite. Plus tard, ce n'est pas qu'il fit le délicat devant ses amis ou qu'il cherchât à protéger quelqu'un, mais Micha expliqua de façon plus que convaincante ne pas savoir et ne pas comprendre comment avait pu se « scénariser » et surgir en lui un tel « happening » suicidaire, mais somme toute bien sympathique (justement, c'est ce mot de « happening » qui passait dans les conversations). Scénario et scénographie sans aucun co-auteur, c'était du Micha dans toute sa splendeur.

Les premières semaines, l'instruction rechercha d'éventuels complices et l'existence d'une structure qui, aux yeux des organes, semblait indispensable et forcément puissante. Mais nous étions dans les brèves années de retour à la légalité socialiste et il fallut inscrire dans les procès-verbaux la « réalité telle qu'elle était ». L'entourage bien analysé et l'examen détaillé du bref passé antirévolutionnaire de Micha montrèrent clairement qu'il avait agi sur la Place du Palais en solitaire, tout seul... On passa donc à la deuxième étape de l'enquête : la collecte des preuves, conformément à la procédure, pour transmission du dossier au tribunal de la ville. L'heure vint des pièces fabriquées et l'aveu de l'accusé cessa d'être pour longtemps la « reine des preuves ». D'autant plus qu'on ne parvint jamais à inscrire au procès-verbal la moindre allusion à un aveu au cours des durs interrogatoires alternant menaces, caresses et promesses. Le prévenu ne se départait pas du schéma de défense choisi par sa conscience, désormais revenue : « J'étais ivre, je ne me souviens de rien... »

Le crime que Micha avait commis ce matin-là présentait tous les signes d'un danger, particulièrement grave, d'une menace pour l'État. Il ne pouvait être question de clore l'affaire faute

de preuves. Le verdict stipula que, mêlé à la colonne des manifestants, au moment de défiler devant les tribunes, le citoyen Krassilnikov s'était mis à hurler, d'une voix plus sonore et plus retentissante que les trompettes du Jugement dernier :

« Vive la Russie libre !

Vive la Lettonie libre !

À bas Khrouchtchov et les communistes !

Ben Gourion dans le Nil ! »

Tous ces mots (hormis les cinq derniers qui n'auraient pas été prononcés) valurent à Micha quatre ans de camp en Mordovie et une réduction d'autant de sa durée de vie. Comme on plaisantait alors après avoir vu le film de l'époque du dégel *La nuit du carnaval* : « Cinq minutes, cinq minutes et voilà la liberté perdue. J'ai parlé cinq minutes et j'en bave pendant trois ans... » Sur la place, les manifestants avaient, quant à eux, pensé que c'était un intermède prévu et ils avaient continué à défiler triomphalement avec Micha. Le service d'ordre était resté longtemps inerte, jusqu'à ce que le chef s'écrie : « Action ! »

Voici un extrait des dépositions du colonel du KGB responsable de la sécurité du défilé et de la manifestation : « Quand j'ai entendu dans la foule des manifestants quelqu'un crier le slogan antisoviétique "Vive la Russie libre!", j'ai immédiatement pris des mesures en vue de son arrestation. » Le procès-verbal fut lu à Micha lors de la présentation des pièces du dossier de l'instruction, conformément à l'article 206 du Code pénal de l'époque.

Pourquoi le colonel est-il resté en liberté, nul ne le sait. Il ne fut pas facile de trouver des travailleurs pour confirmer que les cris avaient été une réalité et non pas une hallucination des services de sécurité : de quel quartier êtes-vous, à quelle heure étiez-vous là, dans quelle entreprise travaillez-vous, qui était présent à la manifestation ? etc. Certains citoyens furent sollicités et ils firent les dépositions attendues. Le moment

vint de procéder aux expérimentations liées à l'instruction : on calcula la disposition dans l'espace concerné et l'heure exacte du mouvement du fauteur de troubles contre-révolutionnaire et des colonnes de citoyens presque séduites par lui. Tous les témoins (non pas oculaires mais auditifs) pouvaient-ils concrètement saisir le sens des cris ? Toute cette circonstance fit l'objet d'une analyse poussée et argumentée de la part des experts ayant au préalable signé une clause de non-divulgateion.

L'enquête fut alors menée. Des hommes furent placés là où étaient les témoins, quelqu'un du gabarit de Micha suivait l'itinéraire et criait à pleine voix. Certes, on ne pouvait pas répéter ses propos blasphématoires devant tout le monde. Des linguistes sélectionnèrent des noms de famille de sonorité similaire mais sans danger pour les oreilles des passants : « Dolgov ! Kouskov ! Koumissov ! » (au lieu de « À bas Khrouchtchov et les communistes ! »). Les autres appels de Micha se prêtaient moins bien à des analogies de sonorité. L'expérience permit de déterminer la « portée » des slogans ennemis.

Il restait le principal : établir de façon incontestable que le crime avait été commis précisément par le citoyen Krassilnikov. Les témoins ayant consenti à raconter ce qu'ils avaient entendu se refusèrent catégoriquement à confirmer qu'ils avaient vu ou qu'ils pouvaient reconnaître le fauteur de troubles en la personne du détenu ! Nombre d'entre eux furent convoqués pour une confrontation. « On ne s'en souvient pas, on ne le reconnaît pas » était la réponse la plus courante. Il était impossible de présenter ainsi l'affaire au tribunal...

Malgré tout, l'instruction eut de la chance. Le secrétaire du comité du parti d'une grande entreprise téléphona pour annoncer qu'un des militants de la première cellule s'engageait à reconnaître le saboteur mais qu'il n'était pas en mesure de sortir de chez lui. Micha fut transféré dans une pièce minable d'un appartement communautaire. Un homme vert d'épuisement, atteint d'un cancer généralisé, était alité. En présence de

l'enquêteur, du procureur et des voisins terrorisés à mort, l'ancien combattant fixa sur lui son regard, leva la main et prononça un seul mot : « Lui. » Quand on s'apprêta à faire sortir Micha, la femme de l'ancien combattant à l'agonie s'inclina devant lui et dit : « Pardon. » Cette confrontation marqua profondément Micha, non pas qu'elle eût été pour lui fatidique, il aurait de toute façon été condamné. Quand il la racontait, son visage se défaisait, il était pris de tremblements.

Micha eut deux procès. Je ne me souviens plus pour quelle raison, soit parce que le procureur avait contesté le premier jugement, soit sur plainte des services chargés du contrôle. Lors des deux procès, le procureur déclara : « Camarades juges, nous n'avons qu'un seul témoin. Mais le tribunal ne peut pas ne pas croire les propos d'un communiste à l'article de la mort. » L'unique « témoin » décéda quelques jours après la confrontation. Le tribunal le crut et infligea une peine de quatre ans à Micha.

Tout ce qui précède nous conduit au fait que George Orwell, avec son visionnaire 1984, n'avait de toute manière pas entrevu la réalité de 1956. Ni dans sa jeunesse, ni une fois plongé dans le milieu des prisonniers politiques, jamais Micha ne s'intéressa particulièrement à la *res publica*. Même après le camp, tout fidèle qu'il restât à ses amitiés de détention, lui-même n'eut aucun rapport avec la « politique », à condition de ne pas considérer la littérature comme « politique » (or elle était considérée comme telle !). Au camp, il collationnait avec L. Tchertkov des recueils de *Troïe et Piatirétchié (Des cinq rivières)*. Après le camp aussi : des recueils de Sacha Kondratov, en 1977, et aussi de Mikhaïl Eriomine, Léonid Vinogradov et Vladimir Ufland (plus Sergueï Koulé), anthologie poétique des années 1940. Ses convictions peuvent être définies comme suit : un amour profond pour la Russie et une perception étonnamment fine de la liberté d'autrui et de la sienne.

Il s'était lui-même placé derrière les barreaux. Personne ne l'avait incité à faire sa sortie impressionnante, voire

« remuante ». Lui-même ne l'avait probablement pas prévue... Nous savions peu de choses sur ses parents. Il les aimait beaucoup et ne disait de son père qu'une seule chose : qu'il avait été un officier ordinaire ayant passé sa vie d'affectation en affectation. Si bien que Micha, par ses origines familiales, n'avait en réalité pas vraiment de raison de détester solidement les Soviétiques.

L'événement de la Place du Palais, qui avait tant alarmé les autorités, prouvait déjà de façon très spectaculaire que l'anniversaire d'Octobre célébré pour le malheur de Micha n'avait aucun sens et que « la base ne pouvait plus continuer à vivre ainsi ».

UN POÈTE TIMIDE

Néanmoins, résumer Micha Krassinikov à sa brillante prestation de novembre serait aussi offensant à son égard que se limiter, en parlant de Napoléon, à l'histoire du pont d'Arcole ! Déjà, du vivant de Staline, Micha, alors âgé de dix-huit ans, avait trouvé le moyen de figurer dans les pages d'un feuilleton, celui du journal *Komsomolskaïa Pravda*. Avec deux amis, il avait eu la malencontreuse idée, le jour anniversaire de l'assassinat de Sergueï Kirov, le 1^{er} décembre 1951 – ce qu'on s'est abstenu de mentionner dans le feuilleton – de parader en chemise traditionnelle russe brodée, boutonnée sur le côté, et de s'abreuver, à l'aide de cuillers ornées, de *kvas*¹ ou même de *chtchi*² en pot dans les premiers rangs d'un amphithéâtre d'université. Et également de hurler des vers de Velimir Khlebnikov. Malgré toute son innocence de potache, ce forfait suscita une ire extrême et entraîna son renvoi de l'université (il fut réintégré après la mort du « guide »), ce qui lui fut par la suite rappelé par le

1. *Kvas* : boisson fermentée à base de blé.

2. *Chtchi* : soupe de légumes.

procureur lors du procès comme une action « annonciatrice et préparatoire du crime ».

Au camp, Micha se rapprocha de L. Vinogradov, M. Eriomine et V. Ufland. S. Kondratov y étudia aussi, semble-t-il. Ces connaissances marqueront Krassilnikov pour toute sa vie. Il m'est ici assez peu aisé, je le répète, de me mettre à évoquer les poèmes composés par Micha dans les camps. Certains d'entre eux furent publiés dans les recueils manuscrits de poésie de camp *Troie* et *Piatirétchié*. Du premier, je me souviens de la strophe de Micha :

*« Je voyais cette neige mouillée,
l'odeur âcre et fondante du vent,
Mais cette rivière n'était pas souillée.
Elle coulait vers l'Occident. »*

Ces recueils sont connus par bribes, des extraits en ont été publiés. Il existe une destinée « physique » de l'unique exemplaire du recueil *Les Cinq rivières*, mis en page en camp par A. Iarochenko. Je me permets de supposer que Micha aimait sa poésie et qu'il y tenait tout particulièrement. Ce qui explique la peine qu'il avait à faire connaître ce qu'il écrivait, que ce fût oralement ou par écrit. En revanche, il ne se faisait pas prier pour réciter les vers des autres, d'une diction parfaite, sans « bel canto » ni artifice de scène, sans soupirs poussifs, mais dans un rythme bien réfléchi. Ce qu'il préférait, et nous aussi, c'était une œuvre de V. Ufland : « *Igor et Anton sont réveillés, ils comptent sur leurs doigts... Lundi...* » Ainsi commence le récit qui raconte comment soudain leur argent s'était évaporé. C'est un long poème surréaliste satirique, marqué de ce caractère propre aux camps. Dans le confinement carcéral, et Varlam Chalamov l'avait déjà remarqué, quand on n'a rien d'imprimé sous la main, l'expression orale devient à la fois bibliothèque, théâtre et cinéma. Ces déclamations réunissaient autour de Micha quantité de *zeks* et, parmi eux, aucun des autres poètes de camp

(non oubliés), que ce fût L. Tchertkov ou bien V. Kozovoï, ne savait et ne pouvait déclamer aussi bien que lui.

Il exista une courte période dans le régime des camps pendant laquelle les *zeks* purent non sans mal recevoir des colis, certes limités en poids et dans leur contenu. Krassilnikov, jusqu'à la suppression de ce grand avantage, recevait tous les mois de Moscou des caisses en contreplaqué au contenu confectionné avec amour et en connaissance de cause. L'emballage portait, écrite au crayon à encre violette, l'adresse de l'expéditeur : Lev Landau. Quelle volonté et quel courage fallait-il à cette époque-là de la part d'un scientifique mondialement réputé pour apporter au bureau de poste des denrées alimentaires destinées à un prisonnier politique !¹ Micha avait quelques amis parmi les physiciens et ils entretenirent une correspondance. En toute discrétion, sans esbroufe, il lisait beaucoup d'auteurs qui nous étonnaient, comme les philosophes allemands par exemple. Il avait rabâché et appris dans la revue *Littérature étrangère* un poème de Cesare Pavese et ne pouvait plus s'en défaire. Celui-ci commençait par ces mots : « *Achète-moi un billet de train, d'un train pour quelque part ailleurs.* »

Il purgea sa peine facilement, sans se retrouver au mitard, sans alourdir son quotidien ou celui des autres – un quotidien déjà pénible –, ni altérer ses relations avec les autres. Durant les longs hivers, quand il gelait ferme dans les baraquements, au

1. Tiré du livre de Lev Lossev, *Soljenitsyne et Brodsky comme voisins*, Saint-Petersbourg, Éditions Ivan Limbach, 2010 : « Ces dernières années, Tatiana Patera, collègue spécialiste en études slaves de Montréal, et fille du célèbre physicien atomiste Chalnikov, m'a un peu parlé du jeune Micha. Si je comprends bien, Micha lui avait fait la cour dans sa jeunesse. Tatiana m'a envoyé des photocopies de plusieurs dizaines de lettres que Micha lui avait envoyées depuis le camp. [...] J'ai envoyé à Tatiana mes souvenirs de "Daugava". Elle m'a répondu que le camarade de camp de Micha se trompait et que le physicien Landau n'envoyait pas de colis à Micha en camp. Mais ils se connaissaient. Landau passait ses vacances chez les Chalnikov sur le littoral près de Riga. Tatiana a conservé une photo : Landau, assis, un seau sur la tête avec Micha qui, au-dessus, crache dans ce seau. »

dépôt « il cliquetait des talons » (variante des claquettes pour les *zeks*) avec Rodion Goudzenko, artiste-peintre de Leningrad, lui aussi déjà disparu. La direction du camp l'ignorait, et c'est ce qu'on pouvait souhaiter de mieux à un *zek* de l'époque. Il ne serait jamais venu à l'idée d'un résident du camp de lui causer du tort, les plus agressifs savaient qu'il n'était pas seul. Les *zeks* se disputaient sa présence aux « beuveries » collectives, c'est-à-dire à plusieurs tasses de thé fort, c'était la garantie d'avoir des discussions profondes.

Je ne sais pas de quelle manière il réussit après le camp à obtenir sa *propiska* (permis de résidence) à Riga. Il séjourna là dans les cercles « approximativement littéraires », comme disaient avec mépris les auteurs des feuilletons soviétiques au sujet de ceux qui écrivaient sans être apparentés à l'Union des écrivains soviétiques. La vie matérielle était fonction des livraisons : d'abord des cargaisons de harengs gelés (transportés à travers tout le pays!), qu'on accompagnait pendant deux semaines dans des wagons de marchandises aménagés et équipés d'un poêle dit *bourjouïka* (« petite bourgeoise »). C'était son « automne de Boldino » à lui, en référence à la période faste d'Alexandre Pouchkine, les wagons étant propices à l'inspiration poétique. Il envoya à ma mère un long poème en rimes sur une carte postale, lequel s'achevait par ce vers : « *Le wagon part en direction de la Tchécoslovaquie mais ce n'est pas ça qui me fera éviter la Sibérie.* » Quand il passait nous voir à Moscou, il consacrait des heures à se laver de l'odeur de poisson dans la baignoire de notre appartement communautaire. Plusieurs années après, il se mit à emmener des voyageurs pour une agence de tourisme de Riga et pour des excursions lointaines. Comme peu d'anciens prisonniers de camp en eurent la chance, il fit un beau mariage avec une certaine Erne, native de Riga, qui était guide touristique.

Il connut une vie aussi heureuse qu'il était possible. Au début des années 1990, il perdit sa femme. Les années suivantes

furent des années de solitude, avec l'ivresse en guise d'anesthésiant. « *Igor et Anton sont réveillés, ils comptent sur leurs doigts... Lundi...* »

« Quand la terre est recouverte d'endormis.

Quand je dors. Quand j'ai occupé le coin.

Quand les tramways dorment.

Une famille de tramways endormis.

Les tramways dorment les yeux ouverts »,

sont les derniers mots de ce poème.

Chapitre 4

Du devoir de mémoire¹

*« Pardonne-nous nos offenses,
comme nous pardonnons aussi
à ceux qui nous ont offensés »²*

LE « DEVOIR de mémoire » (une expression entrée uniquement dans la langue française, autant que je sache) est une notion qui date d'une quinzaine d'années environ. Le « devoir de mémoire » fut inventé par l'intelligentsia de gauche française avant d'être adopté ensuite par le reste de l'Europe et les États-Unis. Le « devoir de mémoire » est l'antinomie du pardon puisque l'un des synonymes de « pardonner », c'est « faire en sorte d'oublier ».

Ceux qui ont inventé le « devoir de mémoire » s'étaient donnés pour but de faire de l'effroyable génocide des Juifs européens conçu par Hitler (l'Holocauste ou la Shoah), quarante ans après, une nouvelle date de référence au même titre que la naissance du Christ ou, pour les bolcheviques, le coup de canon du croiseur « Aurore » qui avait signifié « l'aube d'une

1. Texte publié la première fois dans le mensuel *Zvezda [L'étoile]*, n° 4, 2003.

2. Pardonnez-moi cette épigraphe presque blasphématoire mais qui compte pour moi : la principale parole adressée par l'humanité au Créateur, dictée par Lui, et non pas pour épater la galerie. La vertu du pardon a toujours été extraordinairement ardue pour moi, même aujourd'hui, surtout à la manière chinoise de la confession / autocritique.

nouvelle ère ». Le devoir, dans cet idiome, est comme un devoir d'école ou une leçon, une notion que l'instituteur donne à apprendre par cœur à la maison, ou bien le travail imposé à l'ouvrier par le chef d'équipe. En Europe, le « devoir de mémoire » a donné lieu à une superproduction systématique d'allocations auxiliaires en faveur d'études sur le thème du génocide sous la forme de publications polygraphiques, médiatiques et électroniques, théâtrales et cinématographiques.

Au mois de février 2002, les élections présidentielles françaises furent éclipsées pendant plusieurs jours car les Parisiens étaient sous le choc des affiches du film *Amen*, du réalisateur de gauche Costa-Gavras, étalées partout dans Paris. Il s'agissait de l'adaptation à l'écran de la pièce *Le vicaire* du dramaturge Rolf Hochhuth. Ce film, de qualité moyenne sur le plan cinématographique, raconte le silence coupable attribué au pape Pie XII quant aux camps d'extermination nazis. L'auteur prétend que « l'Église du Nouveau Testament serait complice des nationaux-socialistes ». Cette allégation avait fait l'objet dans les années 1990 de plusieurs monographies affirmant que les racines de l'antisémitisme d'Hitler devaient être recherchées dans le christianisme du Moyen-Âge ! Les archives de ces années devaient être rendues complètement publiques par le Vatican en 2005 afin de permettre une étude sérieuse de la politique du Saint-Siège à cet égard. Ces dossiers ont presque intégralement été rendus publics en 2013.

L'affiche du film *Amen*, dont l'auteur est un artiste très connu qui s'était déjà rendu célèbre par une série d'affiches publicitaires sacrilèges pour la société italienne Benetton, représente la silhouette d'un jeune officier SS se fondant dans le profil d'un jeune prêtre catholique, son double, sur fond de grand crucifix évoluant graphiquement en croix gammée. Plusieurs organisations françaises liées à l'Église et soutenues par l'épiscopat français avaient porté plainte pour atteinte aux sentiments des croyants. Elles avaient perdu leur procès.

Même dans la France complètement laïque où le catholicisme est devenu comme le reste atavique d'un rite, le choc fut rude ! Ni en Irlande, ni en Pologne, ni en Espagne ou en Italie (sans parler de la Russie), les bouffeurs de curé n'auraient brandi leur misérable affiche.

Les nombreuses années de campagne visant à inculquer le « devoir de mémoire » (« l'histoire de la Shoah » est un thème obligatoirement inscrit au programme d'enseignement dans les collèges en France) ont apporté à celui-ci une reconnaissance quasi générale comme axiome de foi : le nazisme, par principe, était l'empire du Mal, le communisme, lui, malgré ses errements nombreux et massifs, était au fond fort bien disposé à l'égard des personnes...

Moi-même, par souci de tranquillité, pendant des années j'ai demandé à ma propre mémoire d'oublier ses devoirs (de mémoire et de griefs accumulés à l'égard des deux empires du Mal). Aussi mauvais débiteur que je fusse, l'affiche figurant sur l'avenue voisine dans le style « péplum dans les camps » m'a touché au cœur. J'ai toujours cherché à éviter les emprunts mais le « devoir de mémoire » s'est manifesté, et les années ont commencé, même petit à petit, à se faire sentir.

À l'âge de dix ans, au début de l'automne 1944, j'avais retrouvé à Paris mon père bien-aimé, libéré une semaine plus tôt du camp de Dachau par les Américains. Au lieu de l'homme plein de prestance, élégant, le port droit à la militaire qu'il avait toujours été, j'avais vu sortir de la voiture une sorte de squelette, tenant à peine sur ses jambes et aux yeux éteints. Ce traumatisme psychologique me conduisit à un long anti-germanisme, et il me fallut du temps pour m'en débarrasser. En 1974, je réussis à emmener mon père, qui venait tout juste de quitter l'URSS – cette fois-ci définitivement – à Berlin, dans ce qui était alors le secteur français et où repose mon grand-père Alexandre Vassiliévitch Krivochéine, au cimetière de Tegel. Le deuxième jour, je lui demandai ce que lui inspirait sa présence dans le pays où son

dernier séjour (à Dachau) avait été si éprouvant. « Nikita, me dit-il, cela me fait tellement plaisir d'être dans une Allemagne libre et riche ! »

UN LONG CONVOI

Comme dans le théâtre de Nikolai Pogodine, comme dans les récits d'Anton Makarenko, le système des camps politiques soviétiques des années 1960 était loin d'interdire à ses pupilles la rééducation, le repentir. Au moyen de pancartes mal rédigées et de banderoles décolorées, il appelait ceux qui s'étaient souillés dans les « marais de l'antisoviétisme » à retrouver la « liberté avec la conscience nette ». Puisque le socialisme est un inventaire, sans doute y a-t-il dans les archives des instituts de recherche scientifique du Goulag des documents précisant la répartition des prisonniers par groupe, par âge, par peine et par article de loi. On pourrait donc retrouver les noms des détenus politiques remis sur la « voie de la véritable rémission », c'est-à-dire tout simplement des tordus.

Je fus intégré au camp dont l'adresse était « Boîte postale 385-11, village de Iavas, République autonome socialiste soviétique de Mordovie », classé parmi les « jeunes ». J'y fus emmené le 1^{er} mai 1958. Parmi nous il y avait le plus petit nombre de plantons, d'imbéciles, de délateurs, de maîtres-chanteurs, de comploteurs, de dessinateurs d'affiches et d'auteurs de périodiques de camp. Parmi les « jeunes », il y avait aussi des collègues de détention à avoir parcouru un bout de chemin sur la voie de la « rémission » au point de faire partie des « services d'ordre interne », dont le sigle SVP (Sektisia vnoutrenniogo poriadka, « service d'ordre intérieur ») était aussi déchiffré comme une « chienne sortie prendre l'air » (« Souka vychla pogouliat' »). Notre équivalent des « détachements d'ordre public », « brassards rouges » ou « soviets collectifs » (appelés « kapos » dans les camps nazis) auprès de la direction du camp !

Je fais ici allusion à certains membres du groupe « Krasnopevtsev » (c'est-à-dire l'affaire retentissante des historiens de l'Université de Moscou de 1957)¹.

Les organes ne renonçaient pas un seul jour à leur habitude d'emprisonner les gens, quel que fût le climat politique dans le pays. Le jour même de la clôture du XX^e Congrès du Parti communiste qui constitua à la fois un coup de tonnerre et un dégel, le tribunal municipal de Kiev (à moins qu'il ne s'agisse du tribunal régional?) infligea de lourdes peines en vertu de l'article (ukrainien) 58-10-11 à quatre jeunes gens au motif de propagande antisoviétique, en l'occurrence socio-démocrate. Ils avaient opéré pendant plusieurs années, ayant commencé du vivant de Staline !

Alik Feldman (dit aussi Ajax) et Anatoli Partachnikov (dit Part) étaient des étudiants de Kiev, mêlant allègrement vénération envers Karl Kautsky et excellente connaissance de l'Évangile selon saint Jean. Ils auront été les premiers à remettre de l'huile dans les rouages du mécanisme de la machine des arrestations, qui avaient commencé à ralentir. Tout de suite après le 4 novembre 1956, jour où fut constitué en Hongrie le gouvernement paysan et ouvrier de János Kádár, partout dans l'ex-URSS, le KGB lança une ample campagne – dévoreuse – de répression.

Le dimanche 25 août 1957 à 22 heures, aux cris de « cet homme est un criminel d'État public, il est recherché par les organes de sécurité (d'État) ! », quatre hommes vêtus de vestes ouatées se jetèrent sur moi et m'attrapèrent par les épaules et les bras. Cela se passa près des murs du monastère Donskoï à Moscou. Onze mois plus tard, condamné par le tribunal militaire du district militaire de Moscou, je fus emmené au Doubravlag en Mordovie.

1. Cette affaire fait référence au groupe des 11 historiens qui furent condamnés en 1958 pour « révisionnisme » de la doctrine marxiste-léniniste.

Le « panier à salade », sur lequel était inscrit « Viande » en rouge sur les côtés (exactement comme dans les dernières phrases du *Premier cercle* d'Alexandre Soljenitsyne), emmena de la prison intérieure confortable – comme nous le comprendrons plus tard – de la Loubianka quatre condamnés : mon camarade de cellule Marat Tchechkov, révisionniste et orientaliste ; Nikolai Obouchenkov, historien et révisionniste ; un retraité moscovite anonyme qui pourrit ensuite dans la mer des camps, il avait dit quelque part quelque chose qu'il n'aurait pas dû dire ; et moi.

Dans tous les souvenirs de camp que j'ai lus, il est question de la ration distribuée pour la route. Comme prévu, je reçus, contre signature, un demi-pain noir et un assez gros morceau de hareng salé emballé dans du papier. Et comme les autres « écrivains de camp », je ne soupçonnais pas la surprise gastronomique qui avait été conçue pour que son consommateur fût torturé par la soif pendant le trajet. Nous fûmes conduits hors du box par un sergent-chef de la prison et un sergent convoyeur. Le sergent-chef lut la « prière » pour la route qu'il fallut ensuite écouter des centaines de fois. « Vous êtes maintenant à la complète disposition du convoi, exécutez toutes les dispositions du convoi. » Ce n'est qu'un résumé de la « prière », sa version complète comprend le vers « tout saut en hauteur est considéré comme une tentative de fuite » et autres invocations...

Quitter la prison habituelle – comment l'appeler autrement ? –, partir pour un lieu sciemment effrayant constituait pour nous un stress considérable, et nous ne pouvions pas le dissimuler les uns aux autres. Seul le retraité moscovite était arrivé à s'en moquer... Des rais de lumière perçaient seulement à travers deux fentes, puis des virages, des attentes aux feux rouges, une marche arrière. Il y eut ensuite un arrêt dans la cour de tri de Krasnopresnenskaïa : un très grand nombre de prisonniers furent placés dans les wagons cellulaires, celui de derrière, le plus spacieux, et les latéraux, individuels et tout petits. Leur

vue constitua pour mes compagnons de voyage moscovites, d'humeur plutôt heureuse dans la vie, un choc suivi d'un état de stupeur prolongée. La plupart n'avaient jamais été plus loin que les champs de récolte de pommes de terre où étaient envoyés les étudiants chaque automne. Je me souvins immédiatement de ma détention d'un mois au camp de filtration de Lüstdorf près d'Odessa en 1948, j'avais alors 14 ans. Or, nos nouveaux compagnons de voyage étaient bien plus terribles que les résidents de Lüstdorf.

Il se trouve que Francisco de Goya et Jérôme Bosch ne sont que des peintres académistes, ils n'avaient pas à s'enfoncer dans les profondeurs de l'inconscient pour trouver leurs personnages. Dans le wagon cellulaire du centre de tri de Krasnopresnenskaïa étaient fourrés ceux qui auraient pu parfaitement servir de modèles à leurs fantasmes ! Celui qui aurait la force de broser le portrait de ces prisonniers deviendrait l'empereur des auteurs de polars, il mériterait le prix Lénine de première classe en littérature et pourrait même rêver de tirages gigantesques en science-fiction...

Puis on nous intima de sortir, en rang par cinq, et de se tenir par les mains. Nous nous retrouvâmes dans la boue jusqu'aux chevilles. Nous avons compris ensuite que nous étions dans la zone de convoi des détenus de la gare de Kazan. Et voici encore deux voitures cellulaires de la prison de la Boutyrka, avec des favorisés à bord pour que le wagon ne parte pas à vide. Ils se mirent en rang à l'écart de nous, les femmes à part. Un à un, nous fûmes conduits dans un wagon cellulaire dit « Stolypine » et notre premier appel eut lieu :

« - Je vais dire votre nom de famille, vous répondez par le prénom et le patronyme complets (contrôle d'authenticité), année de naissance, article, durée de la peine. Tchechkov M. A. !

- Marat Alexandrovitch, 1933, 58-10-11, huit ans.

- Avance ! »

Déjà plus de « vous », comme les vieux sous-officiers polis de la Loubianka qui, dit-on, vouvoyaient même les condamnés à mort qu'ils menaient à l'exécution. Outre nos quatre réponses modestes (article 58-10), tous ceux qui étaient avec nous répondaient de leurs voix de fumeurs de « *makhorka* » souvent des noms ukrainiens, biélorusses, baltes, âge 50 ans et plus, article 58-1-b, 25 ans. Leur aspect effrayant, un article qui nous était inconnu, des durées de peine inimaginables... Et pourtant nous fûmes mêlés à eux ! Notre stupéfaction sur le moment était si forte que notre mémoire est toujours en mesure de la reconstituer, comme elle est capable de se souvenir d'une forte douleur. Ce n'est que petit à petit que ces chiffres et ces lettres acquièrent pour nous une signification, leurs porteurs ne cherchaient pas à se lancer dans des récits sur eux-mêmes. La métaphore des « sardines dans une boîte » et simplement l'expression « à l'étroit » ne conviennent pas pour décrire cet état de compression étouffante. Et le poisson mariné plein de noir, la soif, et l'envie d'aller aux toilettes. « Pisse dans ta botte ! » fut d'ailleurs souvent la seule réponse apportée à nos demandes. Presque tout le trajet se fit sans dire un mot.

Les surveillants du convoi, qui changeaient deux par deux, restaient debout longtemps devant le grillage de notre compartiment-cellule et nous regardaient comme des écoliers en excursion au zoo. Appelés au service tout récemment, ils convoyaient pour la première fois des prisonniers politiques, ils avaient vaguement entendu parler de déstalinisation. Ils exécutaient une demande sur les quatre ou cinq que nous leur formulions de nous apporter à boire ou de nous emmener aux toilettes. À un moment du voyage, les compartiments voisins remplis de favorisés se mirent à hurler très fort et pendant très longtemps : « De l'eau pour les fascistes ! Pisser pour les fascistes ! La faim pour nous ! » Nous apprîmes ainsi pour la première fois par les « favorisés » comment nous devons être appelés. Le chef restaura l'égalité partielle dans le régime du wagon et nous

nous sentîmes plus mal à l'aise. Ensuite, nous nous habituâmes et nous composâmes même des couplets sur le thème de la chanson « D'abord, d'abord les avions, les filles c'est pour après » avec le refrain : « Et pourquoi, parce que nous sommes fascistes, le camp nous est-il si familier » (je m'abstiendrai de citer les autres paroles par décence sociopolitique). C'est amusant mais les criminels avaient raison. Le convoi constitué à Krasnopresnenskaïa était composé aux neuf dixièmes de fascistes autodidactes et pas du tout métaphoriques. Nous étions plus prêts à rencontrer un centaure en chair et en os que cette variété de la race humaine.

L'APRÈS-GUERRE

Au cours de la contre-offensive, après 1942, les soldats de Vlassov pris les armes à la main étaient fusillés sur place ou arrêtés. Dans les villes et les villages de « collabos » et de « complices » qui n'avaient pas réussi à partir et à suivre la Wehrmacht, les jugements étaient rendus pour l'exemple ; les pendaisons étaient faites en public avec présence obligatoire de la population, y compris des écoliers ; et les exécutions étaient filmées pour les chroniques cinématographiques, comme ce fut le cas, par exemple, à Kiev.

Dans l'immédiat après-guerre, les Alliés anglo-américains procédèrent en Allemagne à la remise de « personnes déplacées » aux Soviétiques. Deux livres en anglais très documentés décrivent de façon détaillée ce sujet : ceux de Nicholas Bethell et du comte Nikolai Tolstoi¹. Les prisonniers, des Ostarbeiters²

1. Voir Nicholas Bethell, *Le dernier secret. 1945 : Comment les Alliés livrèrent deux millions de Russes à Staline*, Paris, Seuil, 1975 ; et Nikolai Tolstoi, *Victims of Yalta*, Londres, Hodder & Stoughton, 1977.

2. « Ostarbeiter » ou « travailleur de l'Est » : terme utilisé par le régime nazi pour désigner les travailleurs étrangers envoyés en Allemagne pour le travail forcé. Ils devaient porter un écusson avec les initiales « OST ».

des deux sexes et ceux qui se cachaient pour éviter une peine méritée, arrêtés dans les territoires occupés par les unités soviétiques, étaient envoyés dans des camps de filtration, surtout dans la région de Toula, à deux cents kilomètres au sud de Moscou. À l'issue de ce tri, ceux qui étaient reconnus coupables se voyaient infliger tantôt vingt-cinq ans, tantôt dix ans de peine. À la même période, par la persuasion et une politique d'enlèvements, les commissions soviétiques de rapatriement en Allemagne de l'Ouest, en France et dans d'autres pays cherchaient à « ramasser » et ramener « au pays » les restes de ces contingents.

La période de 1946 à 1950, pendant laquelle la peine de mort fut abolie en URSS, constitua un moment crucial en permettant à nombre de détenus d'avoir la vie sauve. À l'automne 1953, la « population » du Goulag fut estimée par le Congrès des États-Unis à plus de quinze millions de personnes. Dans cette statistique qui n'a jamais été réfutée, la plupart des prisonniers étaient là pour « faits de guerre » ou bien en tant que « récidivistes ». Ces rangs grossirent plus tard avec l'arrivée en masse des personnes arrêtées au gré de la nouvelle vague de terreur de 1949. La fin du monde par la bombe atomique ne semblait plus très éloignée, et dans les camps on se mit à penser : « Mieux vaut une fin horrible qu'une horreur sans fin. »

En ce qui concerne les prisonniers de guerre allemands, leur situation s'aggrava à l'époque radicalement et ne correspondait pas vraiment aux conventions de Genève (que l'Union soviétique avait pourtant ratifiées, contrairement au Reich). Une grande partie du corps des officiers et un certain nombre de sous-officiers et de soldats venant de camps de prisonniers étaient soumis à une enquête hâtive et passaient par des audiences à la chaîne devant des tribunaux militaires qui leur infligeaient des peines extrêmement lourdes pour des crimes de guerre qu'ils n'avaient pas commis.

Dans le terrible camp d'Ozerlag, à Taïchet, un capitaine de la Wehrmacht avait raconté à mon père qu'après l'énoncé d'un jugement expédié en dix minutes, le président, sans quitter la séance pour délibérer, avait sorti une condamnation toute prête d'un dossier et l'avait lue. Épuisé après cette longue journée, l'interprète militaire s'était tourné vers le capitaine et lui avait marmonné : « Fünfundzwanzig. » Le condamné était perplexe : 25 jours, cela n'existait pas ; 25 semaines, c'était bizarre ; 25 mois, cela faisait beaucoup... Remarquant son regard interrogateur, l'interprète expliqua : « Fünfundzwanzig Jahren. » À cette réponse, l'Allemand non initié s'évanouit aussitôt.

Le 5 mars 1953, le Seigneur eut pitié du monde et de la Russie. Dans les zones de vie des camps, furent composés des couplets sur le camarade Staline qui n'avaient rien à voir avec les stylisations ultérieures de l'intelligentsia. En voici un exemple :

*« Djougachvili dans sa tour de fer vivait,
Ses chiens enchaînés le gardaient.
Sans procès ni condamnation
Il en avait tué trois millions
Et les vivants l'aimèrent.
Que vois-je, qu'entends-je, chers frères,
La sage moustache sur son toit
S'est tapie et crie à pleine voix :
"Va te faire..., à toi la vie dure".
Que dire à cette ordure ?
Tout passe, rien ne dure,
Notre Maître et Père est mort.
Deuil et mémoire sur son sort,
Des jours durant, sans fin enterrés,
Dors bien, lutteur invétéré. »*

Un an et demi après que la Grande moustache eut passé l'arme à gauche, le chancelier allemand Konrad Adenauer fut

invité à Moscou. Trois jours avant son arrivée dans la capitale, la reconnaissance diplomatique de l'Allemagne fédérale eut lieu et un accord non publié fut signé au sujet du retour des prisonniers allemands chez eux. Le chancelier à peine reparti, l'amnistie dite « Adenauer » parut. Contrairement à la « Beria »¹ qui s'était faite dans la précipitation en juin 1953, ses dispositions étaient bien réfléchies et formulées très précisément. Indépendamment d'elle, le rapatriement des prisonniers ne relevant pas de la catégorie des criminels de guerre avait déjà commencé. Parmi ceux-ci, nombreux furent ceux à ne pas oublier la langue russe et à garder toute leur vie reconnaissance envers le peuple russe pour le pain donné en chemin, à la dérobée (j'ai moi-même vu faire cette aumône à Oulianovsk en 1950), pour l'humanité dans son attitude. Pour qu'elle ne profitât pas aux seuls étrangers, les soldats de Vlassov, d'autres qui avaient collaboré avec les autorités d'occupation et ceux emmenés de force pour travailler en Allemagne bénéficièrent de cette amnistie. Le dernier point de l'oukase définissait la catégorie des condamnés exclus de son champ d'application : « Les personnes coupables de moqueries, exécutions et trahison à l'égard de personnes soviétiques. » C'est précisément ce contingent qui avait été amené de tout le Goulag en Mordovie et qui partageait nos compartiments dans le wagon cellulaire !

Immédiatement après l'amnistie, les directions du KGB se mirent à vérifier partout dans le pays – elles étaient un peu désœuvrées à cette époque-là – les dossiers des libérés. « Compte tenu des circonstances nouvellement mises au jour », un certain nombre d'amnistiés firent leur retour dans le camp... en vue d'achever leur peine initiale. Tout d'abord pour s'occuper, et plus tard conformément aux dispositions politiques, les organes,

1. L'amnistie promulguée en 1953 par Lavrenti Beria, alors ministre de l'Intérieur, permet la libération de plus d'un million de détenus du Goulag.

à l'intérieur desquels avaient été formées des sections spécialisées, commencèrent, sur la base des archives, à procéder à des interrogatoires de témoins et autres confrontations, à rechercher de façon approfondie et à déférer devant les tribunaux d'anciens chefs de village, des policiers et *Polizei*, des *Feldgendarmes*, des collaborateurs de la Gestapo et des administrations d'occupation, des volontaires des *Einsatzgruppen*, et ceux qui avaient servi comme gardes dans les camps de concentration...

Ainsi, à ceux qui n'avaient pas bénéficié de l'amnistie s'ajoutaient ceux qui étaient condamnés pour la deuxième fois et recherchés. Ce qui constituait une masse non négligeable. À partir de la fin des années 1950, les conditions liées à cette catégorie se firent bien plus dures : les relations entre le gouvernement soviétique et les « revanchards allemands » se dégradèrent fortement, les griefs pour réarmement et les provocations contre la « cause de la paix et envers le premier État des ouvriers et des pays au monde » se multiplièrent en terre allemande. La construction du mur de Berlin se préparait. L'un des prétextes les plus significatifs de la campagne anti-RFA était l'impunité des criminels nazis, voire leur implication au sein des autorités fédérales. La principale cible du groupe de caricaturistes « Koukryniksy » fut le ministre bavarois Hans Globke – il était représenté comme l'avaient été en leur temps Tito ou Franco – avec une hache, un pieu et une potence. Dans plusieurs villes d'Allemagne, et pour la plus grande joie de la *Pravda*, des *Izvestia* et de la « société pacifique », des profanations nocturnes de cimetières juifs eurent lieu. Bien des années plus tard, il s'avéra que les profanateurs avaient agi sur ordre du général Ivan Agayants, de la première direction principale du KGB. Cette idée et sa réalisation figurèrent au rang des « mesures actives » les plus spectaculaires et les mieux réussies de l'espionnage extérieur soviétique¹.

1. Voir John Barron, *Enquête sur le K.G.B.*, Paris, Fayard, 1984.

En Union soviétique, les procès pour l'exemple se déroulaient les uns après les autres. Ils étaient largement suivis par la presse, duraient toute une semaine et visaient les *Polizei* et sbires nazis « de chez nous ». Les procès les plus marquants ont concerné les responsables de l'échec de la Jeune Garde à Krasnodon¹. Les reportages journalistiques sur les procès se terminaient généralement par ces mots : « Peine maximale, exécution. La salle a accueilli le jugement avec des applaudissements. » Les prisonniers étaient fusillés, parfois après une troisième condamnation pour le même motif, alors qu'ils avaient déjà passé beaucoup de temps derrière les barbelés. J'ai moi-même vu des condamnés à vingt-cinq ans, ressemblant à des vieillards, envoyés d'urgence pour un « nouveau procès », rassembler leur barda et faire leurs adieux avec superstition.

Ce rappel historique serait moralement fragile et politiquement bancal sans préciser, ne serait-ce que pour l'équilibre, que nos camps recélaient un certain nombre (deux bonnes douzaines) de bourreaux et tortionnaires communistes, dits amnistiés à la « Beria ». C'étaient des tchékistes qui avaient survécu aux procès de Viktor Abakoumov et Vsevolod Merkoulov, Mikhaïl Rioumine, Bogdan Koboulov et les autres. Les premiers parmi eux – Pavel Soudoplatov et Nahum Eitingon – étaient plus que respectés dans la prison de la ville de Vladimir. Dans les années 1970, ils furent nombreux à devenir des membres éminents de la section de littérature enfantine de l'Union des écrivains soviétiques. Ceux qui furent nos voisins de baraquement ont maintenant des enfants et petits-enfants qui vieillissent, je ne citerai donc pas leurs noms. La seule chose qui distinguait ces *zeks* de leurs « clones » nazis – ce que le commandement des camps avait bien à l'esprit – était que la

1. Pendant la Seconde guerre mondiale, de 1942 à 1943, la ville de Krasnodon (ou Sorokyne), en Ukraine, fut occupée par les nazis. L'organisation Jeune Garde du Komsomol y mena la lutte antifasciste.

roue de l'histoire tournait de plus en plus : aujourd'hui ici, demain là-bas ! Tous les « Beria » (dans leur majorité tout à fait à l'âge de la retraite) obtenaient des postes de responsabilité, des « cabanes » pour vivre dans le camp et plein d'autres avantages et faveurs. Ils ne suscitaient chez nous rien d'autre que du dégoût et le souhait de se tenir le plus loin possible d'eux.

JOUKOV

Outre le contingent des condamnés pour « faits de guerre », toujours majoritaire dans les statistiques, il y avait parmi les détenus des communautés assez nombreuses et tout à fait organisées de nationalités de tous les pays (à l'exception des républiques d'Asie centrale), des membres de sectes aux appellations variées, de condamnés pour « motif religieux » (pas les sectaires) ou simplement pour bavardages, auteurs de lettres anonymes au pouvoir, etc. Il est aujourd'hui relativement urgent de mener des études sociologiques des camps avant qu'il ne reste plus que les archives. Les structures sociales des camps allemands ont fait l'objet de recherches circonstanciées et exhaustives. Un constat en est ressorti, celui que les distinctions par formation, nationalité et propriété de la population carcérale étaient à l'image de ce qui existait dans la « grande zone », c'est-à-dire hors des camps. Et là où il y avait une hypertrophie, on pouvait voir venir une rupture...

Les jeunes qui commencèrent à arriver de tous les coins de l'URSS après les événements de Budapest de 1956 et le VI^e Festival international de la jeunesse et des étudiants de Moscou « Pour la paix et l'amitié » de 1957 se montraient bien unis, en tout cas au début. Aux yeux des condamnés pour « faits de guerre », ils n'étaient pas les hirondelles qui auraient pu annoncer un printemps quelque part et n'étaient pas non plus des contempteurs des Soviets. Au contraire, ces jeunes étaient perçus comme les héritiers de ces fameux enragés qui

avaient dévasté les villages et les terres natales de leurs parents et de ceux à cause desquels ils avaient été frappés dans leur enfance par la famine en Ukraine et en Biélorussie. Les condamnés pour « faits de guerre » traitaient notre horde de « *komsiouks* » (un terme péjoratif pour désigner les membres du Komsomol, l'organisation de la jeunesse communiste). On imagine bien les cris d'orfraie. Avec un mépris réciproque, mais sans rien comprendre, au début, de leurs vies, nous les baptisâmes à notre tour « *gloukhars* » (« tétras », c'est-à-dire sourdingues). Il y eut quelques cas de « tétras » qui poussaient des crises d'hystérie en se référant au présent comme au passé : « Filez-moi une arme, je vais vous... ! » Ou bien : « Si je vous avais eu en face de moi en 42... »

En partie comme conséquence de ce reste d'amour du travail bien paysan, mais aussi grâce au savoir-faire acquis en matière de survie après plusieurs décennies de détention, en raison même de cet attachement paysan à l'ordre, les « tétras » se retrouvaient tantôt chefs d'équipe, distributeurs, cuisiniers, balayeurs de baraquement, brigadiers ou responsables de l'appel. Ils prenaient plaisir à regarder les petits aspirants aux mains toutes blanches, ces fils à papa à la sauce soviétique s'échiner sur la scie, dans les séchoirs ou à l'atelier de couture. La direction du camp s'était habituée aux condamnés pour « faits de guerre », ils avaient finalement beaucoup de choses en commun. De manière générale, les officiers et les adjudants du ministère de l'Intérieur avaient envers nous la même attitude que les « tétras » : « Qu'est-ce qu'ils veulent encore ? Il faut qu'ils apprennent. » Nos parents s'étaient souvent trouvés mieux nantis, ils avaient mieux réussi qu'eux, qui avaient passé l'essentiel de leur vie dans les camps, ou du moins jamais très éloignés d'eux.

L'un des symptômes systématiques qui montrait que nous étions sur la « voie de la rémission », pour ensuite gagner la « liberté avec la conscience tranquille », était de s'intégrer à l'activité artistique dite autonome. Toutes les deux semaines,

la chorale donnait des concerts, pour les fêtes officielles de novembre et de mai également, en présence des officiers de la direction du camp, assis en grande tenue au premier rang. Accompagnés de leur épouse, ou d'autres femmes du département politique, en robes moulantes. Pour nous, le clou de la soirée était elles, ces dames ! Les chanteurs venaient des rangs des *Sonderkommando*, des chefs de village ou des SS. On disait qu'ils « brillaient dans la nuit », cela faisait tellement longtemps qu'ils étaient là qu'ils avaient pourri, qu'ils étaient phosphorisés. Avec pour répertoire *La route chemine, longue, salue, toi, ô ma terre vierge, Le parti, notre guide* et, bien sûr, *Le tocsin de Buchenwald*. Et pour conclure, cerise sur le gâteau : « Nous connaissons le bonheur, le bonheur à jamais, le pouvoir soviétique est fort, il est puissant ! » Le chef de chœur était un prêtre orthodoxe de village qui avait été envoyé en camp pour sermons trop fougueux. Une fois en camp, il trouva la voie et publia dans un périodique à grand tirage de la direction du camp, *Dévoué au labeur* (que nous appelions *Dévoué à la peur*), un article assez long dans lequel il expliquait que Dieu n'existait pas et où il reconnaissait avoir trompé les travailleurs toute sa vie. Cette œuvre lui apporta une planque enviable et qui valait son pesant d'or : la direction de la chorale. Si un réalisateur montrait un concert pareil aujourd'hui dans un film, on dirait qu'il a forcé la note, qu'il a trop versé dans la satire... Ma réaction de répulsion envers ces hommes était peut-être plus forte que celle de ceux de mon âge.

D'ailleurs, les Itinérants¹ avaient raison, du moins toujours sur ce thème pénitentiaire : *La vie est partout* (tableau de Nikolai Iarochenko²). Je dis cela à propos du fait que par curio-

1. Les Itinérants, aussi appelés Ambulants : courant de la peinture russe au XIX^e siècle [NDT].

2. Nikolai Iarochenko, peintre russe (1846-1898), appartenait au courant des Itinérants [NDT].

sité réciproque, et parfois simplement par pure sympathie, nous commencions à nous rapprocher des condamnés pour « faits de guerre » et à discuter avec eux. Mon voisin de châlit, un Estonien très agréable, un « redoublant » (deuxième détention, pour avoir commencé à écrire ses mémoires sur sa première), commença par se vanter. Il avait été mobilisé dans sa classe d'âge dans l'armée allemande, envoyé garder le ghetto de Varsovie. « Les autres étaient des salauds. Les Juifs leur donnaient de l'or pour pouvoir s'enfuir, et eux les laissaient sortir et ensuite leur tiraient dans le dos. Mais moi, quand je prenais leur or, je les laissais vraiment partir. » Un Ukrainien, brigadier au séchoir, racontait souvent ses souvenirs en notre présence, et la première chose qu'il raconta fut sa longue détention pendant des mois à Oujgorod dans la cellule des condamnés à mort. On était allé le chercher la nuit pour lui annoncer sa grâce et il avait perdu connaissance. Il avait travaillé trois ans dans la police allemande.

Parfois, un ancien professeur de mathématiques d'Orel, qui ne quittait pas son feutre à la Politburo, venait écouter nos discussions. Quand il lui semblait qu'une erreur s'était glissée dans la conversation, il donnait poliment une précision, et s'il entrait dans le débat, son argument clef était : « Je vous donne ma parole d'honneur d'enquêteur de la Gestapo. » Pendant les deux dernières années de la guerre, il avait transporté avec lui et caché une petite fille juive. Peut-être s'était-il préparé une circonstance atténuante...

Il y avait aussi des récits sur l'organisation Todt¹ et sur les femmes françaises. Des hommes qui n'avaient passé que trois ans à l'école me disaient avoir appris le français en construisant le mur de l'Atlantique et le confirmaient par cette formule

1. L'Organisation Todt était un groupe de génie civil et militaire du Troisième Reich, du nom de son fondateur et dirigeant jusqu'en 1942, Fritz Todt, un ingénieur et une figure importante du nazisme. L'Organisation a été chargée de la réalisation d'un grand nombre de projets de construction civils et militaires, dont le mur de l'Atlantique.

laconique : « Beaucoup manger, beaucoup boire, beaucoup baiser. » Je me souviens du sentiment de déception ressenti de savoir que c'était la seule chose qui leur fût resté en mémoire de « ma » France. Il y avait des histoires de révolte de soldats de Vlassov à Prague contre les SS. Pour eux, les Allemands ou les Soviétiques, c'était le même diable, le même Mal. Ils racontaient également beaucoup de choses dont nous n'avions absolument jamais entendu parler et souvent très curieuses, comme par exemple la « guerre des *soukas* » (aussi appelée « guerre des salopes » ou des « balances »¹), ou des insurrections (mutineries) survenues dans les camps en 1953 quand les délateurs étaient noyés dans les toilettes.

Nous avons envie de comprendre les motivations qui avaient conduit nos compagnons de camp à commettre des actes pareils pendant la guerre. Ceux d'entre eux qui étaient particulièrement doués du don de la parole, nous avons, avec le temps, fini par les interroger. Petits garçons et adolescents, jeunes gens sous l'étendard de la collectivisation, ils avaient assisté à la déportation de leurs parents, proches, voisins, arrêtés en « échange d'un cheval ». Les croix arrachées aux églises, la transformation de ces dernières en entrepôts et en boîtes de nuit, les arrestations de prêtres. Ces exploits avaient été commis par les « 50 000 » envoyés par le parti « travailler » à la campagne. La part de Juifs parmi ces communistes de ville était très importante et il serait hypocrite de le cacher, ce serait de l'autocensure que rien ne justifie. D'après toutes les réponses qui nous furent données, nous comprîmes que ces souvenirs avaient constitué une incitation à commettre de futurs crimes de guerre, dès que l'occasion se présenterait de faire ce qu'ils considéraient comme une vengeance. Dans son remarquable livre, *À conserver pour l'éternité*, Lev Kopelev, l'une des personnes les plus affables

1. Ce terme désigne la guerre entre clans criminels qui fit rage dans les camps soviétiques de 1945 à 1956 [NDT].

qu'il m'ait été donné de rencontrer – le Roubine du *Premier cercle*, c'est lui –, est le seul, autant que je sache, à éprouver de la honte au souvenir de ce que, parti de Kharkov par les routes de campagne, il mettait en place les coopératives. Et à s'en repentir.

Nos échanges avec les « tétras » (les sourdingues) avaient des limites bien définies et toute velléité de discuter avec eux faisait souvent long feu. C'est ce qui se produisit après un procès interne au camp portant sur une demande de libération anticipée aux deux tiers de la peine pour un des « bougres » (brigadiers) les plus durs. Ce fut même le dernier procès de ce type : bientôt entrèrent en vigueur les « Principes de la législation du travail disciplinaire de l'URSS », les « mises à l'épreuve » disparurent, le régime de détention commença – et pour des années – à se détériorer de plus en plus. Notre présence à ce procès qui eut lieu dans la cantine (qui faisait aussi office de salle de réunion) devint obligatoire car éducative. Les juges étaient la présidente, une jeune femme des environs, et deux femmes, apparemment enseignantes. Le chef de section, le lieutenant Fomine, grand sadique qui avait été blessé après un échange de tirs avec des « frères de la forêt » estoniens, rendit publique une note d'appréciation politique très positive sur un travail et demanda la libération anticipée du brigadier en question. La présidente se plongea dans la lecture du jugement, il figurait dans le dossier qui lui avait été remis. Elle se mit à rougir et ne put se retenir de demander : « Mais comment avez-vous pu exécuter personnellement autant de personnes ? » Sans réfléchir, le brigadier s'exclama en ukrainien, ému et étonné : « Citoyenne juge, ce ne sont pas des personnes, ce sont des Juifs ! » La confusion qui s'ensuivit ne fut pas des moindres. Pourtant, le brigadier fut libéré.

L'attitude à mon égard de ceux qui étaient condamnés pour « faits de guerre » était loin d'être franche. On mentionnait mon grasseyement hérité de ma mère (et à ce propos on parlait aussi de celui de Lénine), mes lectures fréquentes et, surtout,

mon amitié presque exclusive avec ceux de mon âge parmi lesquels des Juifs. Certains payaient pour leur sympathie pour le mouvement sioniste qui venait alors de refaire surface, d'autres pour révisionnisme du marxisme-léninisme, d'autres encore pour avoir dit au mauvais moment ce qu'il ne fallait pas. Ainsi, quelques semaines après mon arrivée, les gars de l'équipe se mirent à me demander l'air de rien : « Tu es de quelle nationalité ? » Ma réponse « Je suis russe » les faisait ricaner. L'un de mes amis entendit par hasard les « tétras » discuter en détail de mon origine ethnique. Le professeur ukrainien concluait : « Nikita, c'est un prénom russe. Son patronyme Igorévitch est faux, mais son nom de famille Krivochéine pourrait bien être vrai, ou pas. » Un Balte qui avait suivi un cours accéléré de phrénologie dans les unités SS ajouta s'être mis exprès derrière moi dans la queue de distribution du brouet afin d'étudier à loisir mon crâne rasé. « Aujourd'hui ça ne se voit pas très bien, mais dans une vingtaine d'années, on verra bien d'où il vient. » Ces doutes ne furent finalement pas dissipés. Une fois, alors qu'on me posait pour la énième fois la question de mes origines, je répondis sèchement : « Considérez-moi comme Juif et allez-vous faire f... » Et là, les questions prirent fin.

Au début de l'année 1960, arriva de Sébastopol un détenu condamné pour la première fois, du nom de Joukov. Il avait été condamné à 25 ans en vertu de l'article 58-1-b (« Trahison de l'État en temps de guerre et passage à l'ennemi »). Assez jeune pour cette catégorie, âgé d'environ 25 ans, trois ans de scolarité, chauffeur de profession, il conduisait des camions sur les chantiers de Crimée. Il venait d'une famille nombreuse. Je ne me risquerais pas à le décrire mais il se distinguait de ses collègues, tant par son aspect et ses manières que par son allure. Il ne jurait pas, était d'une humeur égale avec tous et ne passait pas ses soirées, déjà assez courtes, à jouer aux dominos. Il vivait dans l'attente des lettres des siens, les lisait et les relisait, se tourmentait à répondre en mettant une heure pour écrire une page

à grosses lettres comme un écolier. Il lui arrivait de lire les lettres reçues, en ânonnant, mais sans s'adresser à personne. Certaines d'entre elles contenaient une feuille à part, envoyée de la part de son chien, avec une description de sa vie de chien. Ce qui, je ne le cache pas, suscitait chez moi des sentiments proches de l'attendrissement. Il se retrouva dans la même équipe de déchargement que moi. Il ne fit preuve ni de stakhanovisme, ni de paresse. Nous fumions souvent tous les deux en discutant de la dialectique des camps. Il n'était pas d'usage de poser des questions sur le cas, sur la peine infligée, etc., tant que la personne ne se mettait pas à en parler d'elle-même.

Je ne sais pas pourquoi mais cet homme se distinguait des autres par la qualité de sa présence, non seulement parmi les criminels de guerre mais dans tout le camp. Si j'en étais capable, je ferais son portrait et je le mettrais sur le même plan que Platon Karataïev de *Guerre et paix*, le soldat Blagodariov d'*Août 14*, le balayeur Spiridon (« Le loup a tort, le tueur de loups a raison ») du *Premier cercle*, ou Guérassime chez Tourgueniev. Quelque chose d'indéfinissablement russe. Cette catégorie existe, ou bien a existé, et elle se distingue, et même fortement, des autres catégories nationales. Quelque chose de délicat et d'inoffensif, avec toujours un peu une idée derrière la tête, mais pas mauvais bougre non plus. Toujours propre sur lui, ce qui, en camp, est appréciable. Pardonnez mon manque de clarté mais cet homme n'était pas tout à fait de la catégorie de la « maison des morts »¹, contrairement à la plupart des *zeks* du même genre. Pour son entourage, il était tout à fait insignifiant, il ne faisait pas de vagues, et la direction du camp comme les prisonniers étaient indifférents à son égard.

Assez rapidement, je devins l'écrivain public de tout le baraquement, peuplé d'une centaine de personnes. Encore

1. En référence au roman de Fiodor Dostoïevsky, *Souvenirs de la maison des morts*, Paris, Plon, 1886 [NDT].

jeune, à Oulianovsk puis dans la capitale, j'avais dû rédiger des demandes en faveur de mon père emprisonné et m'occuper de son dossier. Cela m'avait conduit à une lecture assez détaillée de la littérature juridique des années Staline, en commençant par les codes civil et pénal. Ensuite, devenu étudiant, j'avais commencé à gagner de l'argent en faisant des traductions. La maison d'édition Inostrannaïa literatoura (Littérature étrangère) avait découvert en moi une compréhension relative de la terminologie juridique et avait commencé à me commander des traductions de textes dans ce domaine. Au sein du camp, cette compréhension de la chose juridique fut utile et je me mis instinctivement à agir en vertu du principe qui devint par la suite une règle dans le mouvement de défense des droits de l'homme : « Commencez par respecter vos propres lois ! » Mon voisin peu éclairé me demanda de l'aide afin de composer une plainte pour confiscation injustifiée et obtint la restitution d'une partie du bien en question.

Les demandes affluèrent ensuite, la plupart du temps sans rapport avec la condamnation, ou bien à l'encontre de violations flagrantes du régime de camp (refus d'entrevues, privation de correspondances, etc.), parfois pour convocation de témoin. Les recours étaient déposés par les plaignants eux-mêmes après copie dans la « Boîte aux lettres et à déclarations » accrochée au mur de l'unité spéciale. Sur une dizaine de demandes, des réponses étaient apportées à plus de la moitié, et peut-être deux ou trois étaient satisfaites. Ce sont des résultats tout à fait honorables pour l'époque. Les « flics » connaissaient-ils mon passe-temps ? C'est peu probable, et si oui, alors ils n'en avaient rien à faire. Le temps que je passais à rédiger ces textes me procurait un plaisir vicieux.

Un dimanche matin, le Joukov s'approcha de mon châlit et se tint, gêné. Il tenait dans ses mains des feuilles chiffonnées, on pouvait voir que c'était un cinquième exemplaire au papier-carbone. À l'époque, on ne confisquait pas encore les copies des

condamnations lors des fouilles dans les baraquements et beaucoup réussissaient à les conserver. Il me tendit le papier et me dit laconiquement : « Rédige une plainte. » Au fur et à mesure de la lecture, je sentais mon âme se glacer de plus en plus, c'était une horreur indicible. Dans les grandes lignes, la condamnation était la suivante :

« Au nom de la Fédération de Russie [à telles dates] (le procès avait duré trois jours), le tribunal de la région de Smolensk composé de [telles et telles personnes], en présence du procureur [untel], de l'avocat [untel], a examiné le dossier Joukov, accusé de crimes prévus par l'article 58-1-b du Code pénal de la RSFSR [...] Ont été interrogés les témoins (nombreux), ont été lues les pièces d'archives (en grande quantité) [...] Joukov a reconnu partiellement sa culpabilité. Le tribunal établit que Joukov (âgé de moins de 20 ans) s'est engagé volontairement en 1942 à travailler dans la section N. de police de [telle *kommandantur*]. [Tel jour] il a pénétré dans l'isba de [tel habitant], en a sorti de la cave la famille de Solomon Iakovlevitch Weintraub, composée de (suit une liste de sept personnes, y compris des enfants, le dernier étant tout jeune) et en présence de témoins les a tous fusillés à l'arme automatique dans la cour. (Et encore une bonne demi-douzaine d'événements similaires assez rapprochés dans le temps, et pas un mot sur sa participation ultérieure à la guerre. En 1943, il aurait été intégré à l'Armée soviétique où il serait resté jusqu'à la fin de la guerre.) En vertu des articles [tels et tels] du Code de procédure pénale de la RSFSR, une peine de 25 ans de régime pénitentiaire sévère, plus 5 ans d'exil, plus 5 ans de privation de droits. »

Je lus la condamnation deux fois, je repris mes esprits et lui demandai :

« – C'est peut-être le KGB qui t'a concocté tout ça ? (Ils avaient des affaires non élucidées qui pouvaient être incriminées à n'importe qui).

– Non, tout s'est passé comme ça.

– Alors tu peux dire merci d’avoir été retrouvé si tard, parce que si on t’avait retrouvé avant 1949, tu aurais été fusillé sur-le-champ. Et il y aurait eu de quoi. Pourquoi as-tu fait ça ?

– C’était la guerre. »

Je lui rendis le texte du jugement. Devant ma réaction, son visage devint tout gris. Visiblement, Joukov nourrissait beaucoup d’espoirs insensés sur la façon dont je formulerais sa demande. Mais que je refuse, cela ne lui était même pas venu à l’esprit. Il retourna à sa couchette, cessa de me parler, de fumer avec moi, comme si je n’existais plus. La double lecture des pages en papier à cigarette percé de « O », exactement comme bien plus tard le cinquième exemplaire des *Chroniques des événements courants* (Peter Handke, 1971), m’avait terrifié. Une chose est d’entendre et de deviner, une autre de lire. Quelque chose me retint de raconter à mes amis ce que je venais de lire.

L’EXPÉRIENCE DU CACHOT

Là où trois personnes sont réunies, il y a quatre partis politiques. Dans les camps politiques, cet axiome s’appliquait au carré. Et là où il y a quatre partis, querelle politique il y a. C’est ce qui se produisit dans la 11^e zone de Iavas. J’évoquais au début de mon récit le « groupe de Krasnopevtsev » et les échanges qui en naquirent. À cette époque, les organes ne renoncèrent pas un seul jour à leur habitude de mettre les gens en prison quel que fût l’atmosphère politique à ce moment-là. Ainsi, le jour même de la clôture du XX^e Congrès du Parti communiste, le 25 février 1956, qui constitua à la fois un dégel et un coup de tonnerre, le tribunal municipal (ou régional) de Kiev infligea des peines de prison sévères, et ce en vertu de l’article 58-10-11, à quatre jeunes gens pour propagande antisoviétique, dans leur cas, social-démocrate. Ils avaient été actifs pendant plusieurs années et avaient commencé du vivant de Staline.

Dans ce groupe, A. Feldman (dit Ajax) et A. Partachnikov (dit Part) étaient des étudiants de Kiev mêlant de façon fantasmagorique une admiration pour Karl Kautsky à une excellente connaissance de l'Évangile selon Saint Jean. Ils furent les premiers à donner un coup de fouet à la chaîne des arrestations qui avait ralenti. Pour commencer, je citerai un extrait de l'interview de Mark Solomonovitch Goldman, membre du « groupe de Krasnopevtsev », par le journaliste Sergueï Romanov, paru dans la revue *Karta* (n° 17-18) :

« J'ai d'ailleurs une histoire mémorable liée à la scie. [...] Un jour, je vois s'approcher un mécanicien. Il s'appelle Grichka, d'une famille allemande de la Volga. Il crie : "Eh, toi, youpin puant ! Combien de fois je t'ai dit de baisser ta cigarette !" – Je lui réponds : "Qu'est-ce que t'as dit ? Répète un peu !" Il a répété. Je lui ai donné un coup du gauche. Il s'est envolé, il est tombé sur le transbordeur qui, heureusement, tenait. Je le vois agiter les mains. Je me dis, il va attraper une barre de fer et me frapper avec, ça fait longtemps qu'il est en camp. En fait, c'est son bonnet qu'il cherchait. Il l'attrape et repart. Je reste debout à digérer l'incident, et voici Nikita Krivochéine qui s'approche, personnalité remarquable. Petit-fils d'un ministre de l'Agriculture du tsar (et continuateur de l'œuvre de Stolypine), fils d'un capitaine de l'Armée blanche, né en 1933 à Paris, polyglotte, grand connaisseur de la poésie de Baudelaire, esthète. Il s'approche, retire sa pipe de sa bouche et me dit : "Ce n'est pas bien de frapper quelqu'un de plus âgé que soi." – "Tu sais pourquoi je l'ai frappé ? Demande-lui !" Il le lui a demandé. "Pour, je lui dis, m'avoir traité de telle et telle chose". Et Nikita me répond : "Tu as été gentil avec lui !" [...] Ensuite je me sentis obligé de frapper Nikita. Il en résulta une situation telle que des bruits commencèrent à courir sur nous, insinuant que nous nous étions accouinés avec la direction du camp, que nous étions des informateurs, etc. Nous sommes allés avec les gars de Krasnopevtsev pour discuter avec eux et avons décidé que si les

choses se passaient mal, alors on leur donnerait une correction à chacun. Les boute-en-train là-bas étaient Krivochéine et Feldman, de Kiev. On arrive, ils sont assis. “Faut qu’on cause.” – “On n’a rien à vous dire !” Lev et moi on s’est regardés, il en a mis une à Feldman, moi à Nikita, paf ! Mon coup est mal tombé, je lui ai déchiré la peau. J’ai eu pitié de lui [...] Ensuite il a vite été libéré et je n’ai pas eu le temps de me réconcilier avec lui. À Moscou, après le camp, je ne l’ai pas revu non plus. Il a vite émigré en France, et il vit maintenant dans sa patrie, à Paris. »

Nombre de mémoires, de publications scientifiques et d’émissions de télévision ont été publiées sur le « groupe de Krasnopevtsev ». Je ne vais pas en rajouter. Les membres de ce groupe, actifs dans l’appareil du Komsomol, étaient assez hauts placés, malgré leur jeune âge, dans leur nomenklatura et avaient le rythme intérieur perturbé en conséquence de la thérapie de choc de la déstalinisation. Il en résulta qu’ils appliquèrent le romantisme du Komsomol à mauvais escient et se retrouvèrent dans les camps. Inutile de s’étonner de ces mauvaises manières. La cause de leur humeur bagarreuse était notre condamnation de l’appel adressé par Krasnopevtsev et ses amis au Comité central du Parti communiste de l’Union soviétique (PCUS) proposant non pas d’être amis mais au moins de s’écouter. Cette amitié avec le Comité central se noua, mais plusieurs années après ! C’est ainsi qu’ils enrichirent de leurs personnes les conseils collectifs de camp, les sections d’ordre intérieur, les rédactions des journaux muraux, c’est-à-dire la « chienne sortie prendre l’air ».

Le poignet n’est pas un instrument pour donner des gifles. M. Goldman a même bien réussi son coup : l’infirmier lituanien me fit si mal les quelques points de suture à l’arcade sourcilière (et non pas sur la joue) que la production de nouvelles cellules de mon organisme mit vingt ans à faire disparaître la cicatrice. C’est à Paris, où je me retrouvai après la Mordovie – mais pas aussi vite que ne le raconte M. Goldman –, que la cicatrice

disparut tout à fait. Il omet une chose dans son récit : au moment de la bagarre il y avait avec nous Anatoly Roubine, champion de boxe de Biélorussie, qui infligea aux ignobles marxistes une telle raclée qu'ils durent être recousus aussi !

À l'âge de huit ans, en 1943, A. Roubine s'était faulfilé dans les buissons et s'était caché. Il avait ensuite été mis à l'abri par des personnes bienveillantes. Sa famille et lui-même avaient suivi une route au sein d'une colonne juive que les SS emmenaient pour les exécuter et il avait assisté à l'exécution depuis les buissons. Il est plus que probable que l'un des criminels de notre camp ait pu être parmi les exécuteurs de cette colonne. A. Roubine se retrouva en Mordovie en vertu d'une accusation totalement mensongère et assez digne d'un film (article 58-5 via 19) : une supposée préméditation d'assassinat du secrétaire général du Comité central du parti qui était attendu dans la capitale de la Biélorussie pour une visite officielle au moment où A. Roubine fut arrêté. Il assista à notre discussion politique avec Krasnopevtsev et un autre rapatrié de France, l'Arménien Garik Vagan, mais dès qu'il comprit le tour que prenait notre processus de négociations, il cogna.

Vagan connaissait trois mots de russe, son arménien était assez particulier, peu compréhensible pour ses compatriotes, si bien que ce détenu ennuyeux cherchait autant que possible à se trouver là où j'étais pour pouvoir échanger quelques mots. Quand l'occasion se présentait, je lui accordais une dizaine de minutes pour déclamer avec lui en français un poème d'Alfred de Vigny ou de Victor Hugo. Il les connaissait très bien et prenait plaisir à les réciter sur un mode lyrique.

Sachant que j'ai toujours eu du mal à pardonner, je n'ai cessé de garder un mauvais souvenir de M. Goldman. Il ne savait vraiment pas ce qu'il faisait. Quand une sentinelle sur un mirador vit la bagarre, elle commença à tirer des rafales en l'air et à appeler la garde, qui arriva à toute vitesse. Après la halte à l'infirmerie, les quatre participants de la bagarre de notre côté

(Marat Tchechkov, A. Roubine, A. Feldman et moi) prirent 7 jours de trou, sans sortie pour aller travailler.

Dans la cellule, il y avait une grande estrade en planches, comme au théâtre, laissant un passage tout à fait étroit près la porte. Il fallait avancer en crabe pour aller jusqu'à la tinette. Il y avait un tout petit carré de jour. Sur l'estrade, j'eus la surprise de voir le brave Volodia Vladimir Telnikov – Dieu ait son âme. Il était étudiant à Léninegrad, du groupe de Viktor Trofimov. La figure sale et joyeuse, et avec une barbe de huit jours, il avait maigri de moitié. De nature assez colérique, il ne sortait pas de l'« isolateur ». Il avait connu le cachot de la prison de Vladimir¹. Cette fois-ci, il était avec nous pour avoir frappé P., une balance bien connue. V. Telnikov éclata de rire en nous voyant arriver. Cet effort dut lui coûter parce que du sang lui gicla du nez. Il était dans cet état-là parce que la veille il était sorti de la « prison de la prison », le cachot de l'« isolateur » : un placard de ciment avec un tabouret vissé de la taille d'une demi-fesse, où il avait été fourré pour mauvaise réponse à un adjudant. Il avait une fine bande rouge délicatement nouée à son petit orteil gauche. « Hier un "tétras" est sorti d'ici, on l'emmenait au travail et il a rapporté du village un morceau de bandeau rouge du cercueil d'une petite fille de cinq ans qu'on enterrait. »

Nous quittions la « scène » un quart d'heure par jour, dans la cour, pour faire nos besoins. Tôt le matin, nous avions droit à 300 grammes de pain noir (c'était la norme), et un jour sur deux une tasse d'eau sucrée. En comparaison, la Loubianka, ou n'importe quelle prison intérieure du KGB, pouvait s'apparenter à l'hôtel National². Nous nous en tenions instinctivement au

1. La prison de Vladimir, officiellement « prison n° 2 de l'oblast de Vladimir du service pénitentiaire fédéral de Russie », plus connue sous le nom de Vladimírsky Tsentral, est une prison centrale pour criminels dangereux fondée au XVIII^e siècle dans la ville de Vladimir, située à l'est de Moscou.

2. Hôtel de luxe situé en face du Kremlin à Moscou [NDT].

bon vieux principe de la vie de camp : interdiction absolue de parler cuisine. On s'occupait les uns les autres en se racontant les livres lus ou nos rêves, à faire des concours pour savoir qui se souvenait de quoi, ou à jouer à des jeux intelligents, par exemple les concours de sauts à travers tout le proscenium en coassant comme des grenouilles. Par souci de décence, je dus me retenir de raconter mon rêve récurrent survenu à partir de la troisième nuit : importun, comme un arrêt sur image, dans une émission aux couleurs criantes, de la nourriture, en général une table au restaurant « Aragvi » couverte d'entremets géorgiens. Vers la fin des sept jours, je réussis à dérider fortement mes voisins de cellule en commençant la journée par un retentissant « Je veux rentrer à Paris ! ». On rit à mon sujet longtemps et à tout propos.

Par l'embrasement du vasistas, on pouvait apercevoir une partie de la zone interdite mais rien de plus. Un jour, j'observais une couleuvre avancer sur la terre labourée. Près de sa tête s'étaient posés une volée de moineaux. Toutes les trente secondes, le serpent levait la tête et sifflait, les oiseaux s'enfuyaient et revenaient tout de suite autour de lui. À ce moment-là, j'entendis retentir du vasistas voisin la formule éprouvée : « Il les b.... tous. » V. Telnikov m'expliqua que dans la cellule voisine il y avait deux détenus qui avaient récemment tenté une évasion. Il leur restait peu à purger de leur peine. Ils s'étaient installés près du chauffeur d'un camion dans la zone de travail, avaient pointé un couteau vers lui en lui ordonnant de forcer le portail et avaient sauté de l'autre côté. Ils étaient arrivés à pied jusqu'à la rue principale du village, près de la gare. Face à eux s'était avancé un vieux sergent, même pas des pires, qui leur avait jeté : « Qu'est-ce que vous faites là ? Retournez d'où vous venez ! » Ils l'avaient tué de plusieurs coups de couteau et avaient continué vers la gare. Cent mètres plus loin, ils s'étaient fait arrêter. Il y avait eu un procès, ils avaient été condamnés à être fusillés, condamnation qu'ils attendaient dans cet isolateur.

Le registre dans lequel nous devions signer à chaque sortie au travail et au retour avait pour titre : « Sur le régime de sortie des personnes condamnées aux peines renforcées. » Je n'avais jamais été aussi près physiquement de la peine de mort, à part une autre fois en prison. La cellule voisine de droite était occupée par un certain Vandakourov, docteur en agriculture, maintenu isolé durant l'enquête. Sa fuite, qui avait également échoué, avait été bien moins insensée. Il avait réussi, juste avant le retour de l'équipe après le travail, à se cacher dans une armoire devant être envoyée hors de la zone de production (le camp remplissait aussi la fonction de fabrique de meubles). Le personnel du convoi frappa le chargement à l'aide de marteaux de bois pour vérifier qu'il n'y avait pas de creux et la locomotive le fit sortir du Doubravlag vers les vastes étendues de la merveilleuse patrie. Vandakourov avait attendu puis réussi à sortir du chargement de meubles et du wagon plombé. Il avait réussi à atteindre Tachkent en suivant les rails, où vivait l'un de ses très proches parents. Son oncle l'avait accueilli avec joie et lui avait proposé de faire une bonne toilette, en lui disant que pendant ce temps-là il irait faire des courses pour acheter de quoi célébrer cet événement. L'histoire s'arrête avant le festin : un groupe d'intervention venu à la demande de l'oncle arriva avant le repas et raccompagna le neveu affamé en Mordovie. Il purgeait maintenant sa deuxième peine de détention. Les membres du convoi condamnés par sa faute lui avaient enseigné l'art de la fuite, et il était couvert de bleus et tout enflé.

Nos sept jours d'internement pour avoir pris des coups sans raison s'acheva un dimanche matin. On nous fit sortir dans la zone habitée juste après la fin de la distribution du pain. V. Telnikov avait encore ses 30 jours à purger, cette peine représentait le maximum du régime pénitentiaire. Quelques années plus tard, je lus pour la première fois le grand Varlam Chalamov. À ma sortie de l'isolateur, j'étais dans un état assez proche de ces hommes complètement épuisés qu'il décrit.

Pardonnez-moi cette comparaison teintée d'un accès de mégalomanie. Je n'ai pas marché jusqu'au baraquement, je me suis traîné, en cherchant partout à quoi me tenir. Les *zeks* étaient déjà entrés dans le rythme du dimanche matin : rasage, écriture et lecture, sommeil à rattraper et les éternels dominos bruyants. Ma couchette était juste à côté de la porte, je m'y étendis, mon retour n'avait pas été remarqué. J'avais la tête vide, le corps lourd, un bruit résonnait à mes oreilles comme une sonnerie. J'entendis au-dessus de moi : « Regarde, ils ont bien amoché le petit youpin... » C'était Joukov. Je gardai le silence, ce qui ne me coûta aucun effort. Et puis il réapparut, me tendit une demi-ration et une centaine de grammes de lard salé ! D'où tirait-il ce trésor ? Mes doutes n'allèrent pas au-delà de l'idée de lui éviter de rester longtemps le bras tendu. J'acceptai, et pas seulement à cause de la faim qui me tordait l'estomac. Je dis : « Merci. » À cette époque-là, comme toujours le dimanche, le chanoine Stanislav Kiskis avait déjà commencé à célébrer dans un autre coin du baraquement une messe basse pour ses jeunes coreligionnaires catholiques.

Vagan, témoin involontaire de la bagarre qui nous avait menés à l'isolateur, avait été emprisonné à Erevan trois jours après l'arrestation de la personne qui lui était la plus proche, en l'occurrence Jeannot, un rapatrié également originaire de Lyon. Ils étaient tous les deux célibataires. Jeannot, qui purgeait sa peine dans le même baraquement que moi, se distinguait par un aspect extérieur disgracieux : il était tout petit, monstrueux d'allure et de visage. Pour le complimenter un peu, disons qu'il ressemblait à l'un des nains de Diego Vélasquez. Dans le civil, il était artisan, comme Vagan. Ce dernier était habité de la foi, propre au début du *xx^e* siècle, en la science, en l'art, en la verve, en l'instruction, dans tout ce qui est positif. Il avait lu autant que la vie lui avait permis de le faire, mais de façon très anarchique, sans aucune logique. Son ami Jeannot, au contraire, n'était pas intéressé par les livres. De quoi parlaient-ils pendant des heures

en arménien ? Nul ne le sut jamais. Leur connaissance du russe se réduisait à une vingtaine de mots chacun. Jeannot avait aussi dans le camp la fonction de bouffon, il n'était pas nain pour rien. Il suffisait de lui demander une seule fois, il se levait volontiers, prenait la pose et se lançait avec une voix puissante de chèvre à brailler des chansons d'Yves Montand et de Gilbert Bécaud. Or différents clans le lui demandaient, et souvent.

Il avait une faiblesse qui datait de son adolescence, celle de tenir un journal. À l'époque où ils avaient vécu à Erevan, ils avaient travaillé tous deux dans le même atelier et avaient été une fois forcés de participer à une manifestation de novembre en l'honneur de l'anniversaire de la révolution. Jeannot avait la langue bien pendue. Il bavarda ainsi jusqu'à ce que des rapatriés comme lui se mirent à adresser au KGB une note le concernant dans la langue de Molière. Il fut capturé avec sa correspondance et ses cahiers personnels. Les tchékistes procédèrent immédiatement au déchiffrage de ces écrivasseries. Le troisième jour, ils tombèrent sur cette inscription : « Aujourd'hui, j'étais avec Vagan à la manifestation du 7 novembre. En passant devant la tribune, il m'a dit : "Ils fêtent le 41^e anniversaire, mais le 42^e, ils ne le verront pas !" » Les tchékistes mirent de côté le cahier, montèrent dans une Volga et allèrent chercher Vagan. Plus tard, ils furent tous les deux amenés chez nous. Dans sa bonté, Vagan finit par pardonner sa mésaventure à son ami.

Un jour, Vagan entra dans notre baraquement et s'approcha de la couchette de Jeannot, assis en train d'écrire dans un cahier d'écolier. « Qu'est-ce que tu fais ? » – « Je tiens mon journal. » Imaginez un agneau pris de rage : c'était Vagan à ce moment-là. Il devint cramoisi, attrapa le cahier, le mit en pièces en criant quelque chose en arménien et sortit en courant. Il promettait de tuer son ami Jeannot. En ce qui me concerne, pas de Vagan pour me faire un coup pareil..

Je me revois parfois, assis devant une petite table du camp, à noircir moi aussi un cahier. Afin que ce que j'y ai vécu s'inscrive

dans la mémoire. Non pas comme un Pentateuque appris par cœur, non pas comme des questions-réponses obscures de catéchisme dans une école paroissiale, non pas comme un résumé du chapitre quatre du *Bref cours d'histoire du Parti communiste de l'Union soviétique* (Moscou, 1938), à l'élaboration duquel Staline avait participé. Mais que cette expérience vive librement en nous et pour nous...

Chapitre 5

La chambre sourde¹

DANS son zèle à dépasser les États-Unis, l'URSS procéda le 12 avril 1961 au premier vol piloté dans l'espace. Sonnez, fanfares ! Personne n'avait encore lu *Le premier cercle* à l'affirmation prophétique : « Les premiers sur la Lune seront les Américains. » Ce qui se produisit le 20 juillet 1969. Peu avant le vol de Youri Gagarine, je revins des camps du Doubravlag. Je louai à Moscou une chambre rue Khlebny Pereulok, dans un appartement qui ressemblait plus à un studio qu'à un deux-pièces, juste en face de l'ambassade de Belgique. Au mois de janvier, pendant deux semaines, je fus dérangé dans mes traductions par des étudiants et des « travailleurs » : ils se réunissaient volontiers (considérant que cela valait toujours mieux que d'aller au travail) juste sous mes fenêtres pour scander « Ne touchez pas à Patrice Lumumba ! ».

Ce 12 avril, dans le quartier historique de l'Arbat situé tout près et pas encore démoli, la foule était fort différente. Elle n'avait pas été amenée de force mais elle était diverse et sincèrement réjouie. Le poste de radio de l'autre côté de la fine cloison qui me séparait de la maîtresse de maison résonnait à plein tube. Varvara Vassilievna Nétchaïeva était la fille d'un directeur de lycée, autrefois situé dans un bâtiment à un étage

1. Texte publié pour la première fois dans *Zvezda [L'étoile]*, n° 3, 2011.

qui avait été divisé par les Soviets en une dizaine de logements communautaires. Varvara Vassilievna était la preuve vivante de ce que la terreur est puissante par son caractère non systématique et imprévisible. Les Soviets ne l'avaient jamais inquiétée et lui avaient permis de vivre dans ses quinze mètres carrés, généreusement alloués lors du découpage de la maison, avec même sa propre clef et sans voisin. Il ne s'agissait pas d'une récompense pour quelque lâcheté commise, mais un avantage donné sans raison. La vieille dame était bienveillante envers moi. Malgré mes soirées arrosées et pas du tout tranquilles, elle se montrait gentille. Au plus fort des échos de trompettes, elle frappa à ma porte et me dit sans entrer : « Où l'homme n'aura-t-il pas été ! Maintenant il aura droit à un appartement. » Je ne sais pas ce qu'il en fût mais il est bien probable que Y. Gagarine se vît remettre non seulement son étoile en or à cinq branches mais aussi un ordre d'affectation dans un logement « particulier ».

LE RETOUR À LA VIE DE TRADUCTEUR

Après ma libération, je n'eus qu'à passer trois coups de téléphone pour trouver du travail, dans les rédactions de l'agence de presse Novosti et des Izdatelstvo litératoury na inostrannykh iazykakh (Éditions de littérature en langue étrangère). La réponse fut : « Venez. » Sur fond de lutte spatiale pour la paix dans le monde entier et de coexistence pacifique convenue entre les deux systèmes sociopolitiques, les organes de propagande obtinrent un financement illimité et disposèrent, sous la férule de commissaires issus du Comité central, d'une grande autonomie. Radio Moscou émettait dans de nombreuses langues, y compris en swahili et en yiddish. Les mensuels *Voïenny vestnik* (*Le messager militaire*) et *Sovietskaïa jenchchina* (*La femme soviétique*) étaient publiés en six dialectes. Et ainsi de suite. La propagande n'aura pas joué un rôle moindre que celui de la conquête spatiale dans la ruine du pays, mais la seconde tient

toujours. Aucun souvenir de récit de la vie heureuse dans les champs ni chez les auteurs, ni chez les lecteurs, ni chez les traducteurs de cette pâte à mâcher synthétique. Les auteurs faisaient la queue pour présenter leurs bricolages de trente mots, qu'ils avaient tout simplement intervertis de la fois précédente.

Or, pendant ces années-là, même Diogène avec sa lanterne aurait eu du mal à trouver en URSS des traducteurs pour ses œuvres. Voire même en Arménie, où pour la masse des malheureux rapatriés, l'anglais et le français étaient des langues natales. Ils n'arrivaient pas à comprendre ce qui se cachait derrière les mots russes « *mir, troud, maï* », c'est-à-dire « paix, travail, mai ». Si bien que les nombreuses filiales du département de l'« agitation » et de la propagande du Comité central étaient prêtes à employer la main-d'œuvre des traducteurs là où elles les trouvaient, y compris dans les structures à moitié secrètes. Il s'agissait essentiellement de travail contractuel, une forme qui permettait d'éviter de remplir des formulaires de six pages qui auraient suscité la nausée même chez le responsable du personnel le plus bienveillant ou à la vigilance défaillante.

Ma décision de téléphoner à *Novoïé Vremia* et aux autres témoignait, sans aucun doute, de ma prostitution politique. Les circonstances atténuantes prévalent sur les circonstances aggravantes : les traductions sur la médecine gratuite pour tous permettaient soit de ne pas se présenter en personne dans les rédactions, soit d'y passer une journée et demie sur une semaine de cinq jours. Aucun cours, aucun cercle d'« instruction politique », aucune réunion syndicale, aucun « volontariat du samedi », aucune réunion du personnel : seulement de jolies et respectueuses rédactrices. J'aurais presque honte à me souvenir des honoraires : dans des conditions pas très stakhanovistes, leur total représentait un montant supérieur à ceux d'un ministre adjoint et d'un membre de l'Académie des sciences confondus. Mon revenu mensuel avoisinait les 600 roubles. Si bien qu'il en restait suffisamment pour faire la fête et profiter

de la vie. Ou bien partir des semaines entières crapahuter sac au dos dans les montagnes du Nord-Caucase. L'aphorisme qui avait cours en Espagne (un pays qui a connu une guerre civile largement similaire à celle de la Russie), et selon lequel « le véritable aristocratie consiste à ne se vendre que très cher », entrait en ligne de compte dans le calcul du tarif des travailleurs indispensables.

Si j'avais alors renoncé à faire des traductions, j'aurais été immédiatement chassé de Moscou. La milice fermait les yeux sur mon séjour quasi permanent dans la capitale malgré la restriction administrative mentionnée dans mon passeport. Je n'étais pas le seul dans cette situation (on se console comme on peut) parmi ces dits « anciens » (il y en avait encore, à l'époque) qui avaient été arrêtés ou qui avaient réussi à éviter de l'être, réhabilités ou non. La question de la recherche d'un confort de vie empoisonna des dizaines de rapatriés avant et après la guerre en provenance de France et des États-Unis. Il y avait encore quelques anciens collaborateurs de l'appareil du Komintern et des volontaires spéciaux venus participer à la construction du socialisme dans les années 1930 et qui s'étaient retrouvés bloqués en URSS. Ils n'avaient jamais pu repartir et passaient désormais leurs journées à taper sur des machines à écrire bruyantes Olympia ou Westinghouse, à transposer en langues étrangères les discours de Mikhaïl Choukhov à l'Union des écrivains soviétiques par exemple. Un dimanche sur trois, une partie de ces combattants du front idéologique allait à l'office pour tenter de se purifier l'âme. Le soir, ils buvaient en cassant du sucre sur le dos du régime et en s'échangeant du samizdat.

La charité ne m'autorise pas à donner une liste nominative de ces otages de la conscience du Bien et du Mal. Parmi eux figurent la nièce d'un fabuliste soviétique venue de Paris à l'appel de son oncle; une demoiselle de famille noble; le fils croyant d'un rapatrié qui était professeur au séminaire de Saratov; un traducteur et correcteur très talentueux dont les

parents avaient été assassinés avec Sergueï Efron et Marina Tsvetaeva par le NKVD en 1940, presque tout de suite après leur arrivée à Moscou depuis Paris ; un prince géorgien, self-made-man, pas à la Ilf et Pétrov ; et l'auteur de ces lignes, fils et neveu d'officiers de l'armée de Wrangel.

Un peu pour plaisanter, nous nous répétions en notre for intérieur les propos tenus à des époques variées par divers KGBistes : « Vous êtes de misérables survivants, une classe qui reste à achever... » À l'automne 2010, un historien moscovite a fort justement corrigé cette expression en « achevée ». Tous les deux ou trois ans, le groupe de jeunes français membres du Parti communiste français (PCF) envoyés en mission dans les « rédactions étrangères » de Moscou était relevé. Au début, ils se moquaient allègrement de nous, et vers la fin de leur stage, épuisés par la pénurie et le niveau de vie soviétique, ils finissaient par lâcher : « Le problème, c'est l'attardement de la population. C'est en Europe occidentale qu'il fallait commencer à bâtir la société d'avant-garde et non pas dans ce pays barbare. » Cette révélation, s'ils en étaient l'objet, leur était encore plus douloureuse que pour leurs camarades soviétiques. Je ne connais qu'une seule exception à cette règle : les époux Kekhaïan, des Arméniens de Marseille. Tout à la fin des années 1970, revenus à la maison, ils cessèrent de payer leur cotisation au PCF et publièrent un livre rempli de « méchante calomnie » sur l'Union soviétique.

Nous devînmes tous des prostitués politiques : les employeurs de la « Propaganda-Staffel » (en général des fonctionnaires de l'appareil ratés et des agents des Affaires étrangères sanctionnés) ne nous considéraient pas autrement que comme vénaux et nous traitaient avec une urbanité pleine de répulsion. La première fois que je rencontrai un tel cafard, c'était en 1953, tout de suite après être entré dans la maison d'édition. C'était un conseiller de l'ambassade d'URSS en France, dégradé pour ivrognerie invétérée, Boris Nikolaïevitch Godounov, auteur du

livre *De Gaulle, agent de la Gestapo* (éditions Gospolitizdat). Au moment de l'« affaire des médecins »¹, il avait manifesté un « antisémitisme bestial » et avait grossièrement renvoyé tous les traducteurs et rédacteurs juifs (ils étaient nombreux, entre anciens membres du Komintern et communistes français bloqués en URSS).

Nous n'avions pas non plus envie de descendre en-deçà d'une certaine limite, et par deux fois, en pleine période de persécutions khrouchtchéviennes contre l'Église, je refusai de traduire des textes dans lesquels les auteurs recherchaient de nouvelles preuves de la non-existence de Dieu. Curieusement, mon refus ne suscita aucune réaction de la part de la direction, si ce n'est un haussement d'épaules. Le travail fut confié à d'autres. Tout cela pour dire que dans le flux des mornes ruminations, je dus traduire de nombreux textes, en 1961 et dans les années suivantes, sur la sélection et la formation des cosmonautes, et ces documents étaient très intéressants. Dans mes années d'enfance à Paris, je m'étais passionné pour Jules Verne, si bien que les récits portant sur la technique de modélisation de l'apesanteur dans un avion ou un bassin d'eau salée, sur l'imitation de la gravité en centrifugeuse, ou encore l'observation de chiens ayant été envoyés à proximité de la Lune, me passionnèrent. Je traduais tout cela avec zèle et avec bien plus de plaisir que la transposition en français du charabia sur le dépassement des objectifs du plan de livraison de céréales à l'État !

Peu après son vol spatial, Y. Gagarine fut amené dans le bâtiment de l'agence de presse APN, derrière le cinéma Rossia. Le cosmonaute n'avait pas encore été trimbalé à l'étranger ou devant les « collectifs de travailleurs de choc ». Son allure, son bref récit et son air souriant impressionnèrent et réjouirent.

1. Cette affaire fait référence à l'arrestation au début des années 1950 d'un groupe de médecins faussement accusés d'avoir tenté d'empoisonner des membres du Politburo.

J'éprouvai un grand chagrin à son décès quelques années plus tard. La méthode de préparation aux vols comprenait notamment pour les futurs héros de l'Union soviétique (pour ceux qui seraient sélectionnés) un séjour de plusieurs semaines, seul ou à deux, dans une chambre sourde. Le but de l'expérience était de placer le ou les futur(s) candidat(s) à un vol interplanétaire de six semaines environ dans un cube hermétique aux sons, avec une lumière permanente, de le priver de montre, c'est-à-dire de tous les repères temporels, de le nourrir à l'aide d'aliments insipides, puis de voir ce qu'il advenait de son monde intérieur (de leurs relations dans le cas de deux cosmonautes). Je ne sais pas si des expériences similaires ont été menées à Cap Canaveral lors de la préparation des astronautes américains. Il y a dans cette expérience quelque chose d'intrinsèquement soviétique. Autant que je sache, aucun de ceux qui ont séjourné dans cette chambre au confinement artificiel n'a ensuite parlé des résultats de l'expérience. C'était probablement un secret militaire.

Tout à coup, pendant que je traduisais, j'eus une illumination : la chambre sourde, c'était la Loubianka ! L'analogie n'a rien d'exagéré. Il est peu probable que la vie ait été bruyante dans les cellules de la Tour de Londres ou celles de l'Opritchnina. D'ailleurs, le roi Louis XI (comparable en bien des points à Ivan le Terrible) avait inventé l'idée de placer ses ennemis dans des cages appelées « fillettes », dont les dimensions étaient calculées pour qu'on ne puisse ni s'asseoir, ni se tenir debout, ni s'allonger. Si bien que les générations successives de dirigeants de la Loubianka ne peuvent pas prétendre détenir le brevet de la méthode de privation sensorielle employée en vue de modifier le psychisme. En revanche, ils ont appliqué cette méthode de façon constructive tant à la Loubianka que dans les prisons de Lefortovo, et encore plus à Soukhanovo. Le supplice contraire fut aussi employé, comme les fenêtres non garnies d'auvent des cellules de la prison intérieure de Soukhoumi en Géorgie donnant sur la plage voisine. Les détenus se régalaient du matin

au soir de la vue des jeux d'enfants et des baigneuses buvant du vin. Qu'y a-t-il de pire ?

Quel est le lien qui s'établit dans mon esprit entre les conditions de détention dans une cellule de prison et les entraînements suivis à la Cité des étoiles ? Difficile à dire, mais la similitude est bien réelle. Il serait vain de décrire le processus d'admission à la Prison centrale après le récit de l'arrestation d'Innokenty dans *Le premier cercle*. Dans ce chapitre (qui finit par un chat souriant à une tasse), sans connaître la toute nouvelle méthode inventée par les écrivains français du « nouveau roman » et du « chosisme littéraire », Alexandre Soljenitsyne la mit en pratique avec plus de succès que tous les Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute.

Les « hommes-marionnettes » de la Loubianka (comme le narre A. Soljénitsyne) s'adressaient à moi dans ce petit box et se comportaient comme de véritables caricatures d'eux-mêmes. Leurs rapports n'étaient pas prolixes : l'inventaire des objets trouvés sur moi lors de la fouille indique « allumettes cassées : deux (2) ». À ma remarque, « Vous pouvez les jeter », ils avaient réagi fermement : « Vous n'êtes pas dans une église, on ne vole pas ici ! » En presque neuf mois d'échanges avec les gardiens de la Loubianka, je n'ai entendu que deux fois des phrases de plus de deux syllabes, et plus ou moins complètes. Un soir de juin 1957, tard en revenant du tribunal militaire du district militaire de Moscou, sur l'Arbat, un jeune garde-chiourme me demanda : « Tu écopes de combien ? » À ma réponse « trois ans », il conclut : « Un petit moment à passer près du seuil. » Et lors de mon entrevue avec mon père à Lefortovo (il n'y avait pas de parloir à la Loubianka), ceux qui m'escortaient se mirent à rire comme des bossus. Ce comportement était sans précédent, et possible seulement après le début du dégel. À la question de mon père « Quel est le problème ? », le principal répondit : « C'est amusant, tantôt c'est le père qu'on emmène voir son fils, tantôt c'est le contraire ! » (mon père avait été libéré en 1954).

Toujours au sujet du « dégel », le régime de détention des personnes inculpées en 1957 peut être considéré comme un hôtel 3 étoiles en comparaison de ce qui avait cours sous Staline : la possibilité de remise de colis, un kiosque, le droit à trois livres tous les dix jours. L'hôtel, si l'on veut, je n'avais pas besoin d'y réserver une chambre. Pour avoir fait passer en février 1957 un article (sans le signer) sur les événements de Hongrie afin de le faire publier dans *Le Monde*, c'était comme si j'avais appelé le KGB pour leur demander s'ils avaient une chambre de libre...

J'avais été devancé de six mois par le Moscovite Léonid Tchertkov, du même âge que moi, qui avait reçu un « appel » similaire. On lui avait fourni une chambre. Nous étions amis depuis 1952. Il lisait à haute voix ses vers, au début marqués par le style de Nikolaï Goumilev, dans le fumoir de la plus grande bibliothèque russe, rue Mokhovaïa (je n'ai aucune envie de l'appeler par le nom qu'elle portait à l'époque, celui de Lénine). Nous étions à l'époque d'avant le samizdat, il n'était pas encore question des machines à écrire « *Erika qui accepte quatre copies* » comme le chantait Alexandre Galitch. L. Tchertkov avait su s'inspirer non seulement de l'intonation de N. Goumilev mais aussi de son rejet du bolchevisme. Il en parlait abondamment dans ses poésies. Son arrestation en janvier 1957 m'avait traumatisé (la période des grands retours des camps finissait à peine !) et avait libéré en moi ce qui assurait pourtant jusque-là ma sécurité. Une telle « provocation », au sens clinique du terme, avait incité le romancier d'avant-garde Vercors à publier les « Colloques moscovites » dans *Le Monde*. Quelques mois après l'intervention en Hongrie, il chantait l'avènement de la liberté et d'un socialisme à visage humain.

L'internement de L. Tchertkov à la Loubianka, joint au cynisme mêlé de naïveté de Vercors, m'incitèrent à commettre ce « crime présentant un danger particulier pour la sécurité nationale ». Je rédigeai un bref article de presse sur les

événements de Budapest, lesquels avaient étouffé l'euphorie suscitée par la déstalinisation et le retour massif des déportés du Goulag. Et sur le fait que le régime était redevenu lui-même et avait repris les arrestations. L'article parut dans le journal « bourgeois » *Le Monde*, les « organes » ne mirent pas longtemps à identifier son auteur.

La population, qu'elle fût instruite ou non, tenait tellement à la fin des Soviets que, la première fois en 1945, elle voulut prendre son rêve pour une réalité : Staline disant « frères et sœurs », l'ouverture des églises, la dissolution du Komintern, la célébration du grand peuple russe, etc. Et puis la guerre avait apporté son lot de sacrifices et de souffrances en connaissance de cause et en conscience. Seuls les émigrés blancs qui avaient rêvé d'une douce tromperie (mes parents par exemple qui, à Paris, s'étaient précipités pour demander des passeports soviétiques) avaient cru Staline transformé en tsar bienveillant, bien que sévère. Ils s'étaient laissé abuser (avec en plus le souvenir de la Russie « une et indivisible »). Même des personnes honorables et ayant depuis longtemps perdu leur innocence, tels que Boris Pasternak et Alexandre Tvardovsky, avaient cru ces boniments, et avec eux nombre d'intellectuels. Dans l'ombre de Staline, un ou deux ans plus tard, Andreï Jdanov et Viktor Abakoumov avaient tout remis en place, à la manière dialectique.

La deuxième fois survint au début du mois de mars 1953, quand la « Moustache » passa l'arme à gauche. La fin de l'« affaire des médecins », le Vendredi saint 1953, l'avalanche de libérations, le rapport Khrouchtchev, etc. Oui, cela allait continuer... Le « dégel », je le marquerai de façon précise sur un calendrier assez court : de mars 1956 – date du XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique – au 23 octobre de la même année. Peu se souviennent que, déjà pendant l'été, à l'ambassade de la République populaire de Chine (RPC), Nikita Khrouchtchev avait rassuré les Chinois, évoquant avec

tendresse le camarade Staline. Ce court intermède avait été un moment de bonheur.

L'intervention à Budapest, la rapide pendaison d'Imre Nagy et la couverture biaisée que la propagande avait fait de ces événements honteux m'avaient fait comprendre, comme à beaucoup d'autres, que l'entracte était terminé. Il est difficile de citer tous ceux qui sont alors passés à l'action. Le défunt Vladimir Telnikov, étudiant à l'Institut des langues étrangères de Léninegrad, fut emprisonné dans le cadre de l'affaire Viktor Trofimov, organisateur en 1957 à Léninegrad d'un groupe d'étudiants antisoviétiques « révisionnistes ». Dans la « Grande Maison » du KGB, avenue Liteïny, il avait rappelé à ses interlocuteurs la participation de leurs collègues tchékistes à l'intervention en Hongrie. Trente-cinq ans plus tard, installé à Londres, il aidera Alexandre Soljenitsyne pour ses recherches dans les archives. Si bien qu'il faut toujours se montrer prudent vis-à-vis des prophètes...

Après la Hongrie, le mouvement dit « chestidéssiatnitchestvo » (« les années soixante »), qui connut un succès mitigé, ne fut qu'une « illusion qui nous avait inspirés ». Le régime s'était fait à la fronde, avait mis en prison comme par le passé, à la rude, mais modérément du point de vue des statistiques. À la fin des années 1980, arrivé à épuisement, il commença alors à s'effriter et à s'effondrer. Les graines hongroises avaient germé. La fête nationale de la Fédération de Russie devrait évidemment être le 21 août, jour de l'échec du putsch communiste de 1991 !

L'EXPÉRIENCE DE LA PRIVATION DES SENS

Après l'arrestation et durant les premières semaines et premiers mois, on ne peut pas se plaindre du manque d'émotions. Au contraire, la répression des sentiments est plus nette que chez Stephan Zweig. L'introspection et la contemplation

intérieure mobilisent toutes les forces, c'est tout l'instinct de survie qui s'enclenche, en contrepoids de l'appréhension de la réalité que cet instinct est impossible à préserver.

Pour commencer, les répercussions de l'enfermement se font ressentir au niveau de la vue comme de l'ouïe. Les murs gris-vert olive fades de la cellule usent la vue. On est aussi usé par le vain désir de déchiffrer l'expression des visages et l'humeur des surveillants qui sont tout simplement inexistantes. On est tarauté par une pensée : que cachent le verre dépoli de la fenêtre et les auvents qui couvrent le vasistas ? Rien, en fait. Que signifient les cris stridents des gardes-chiourme : « Tu donnes ? » – « Oui ! » ? Le tintement des clefs contre la boucle métallique de ceinturon et le claquement bruyant ? La même chose que ce feu rouge et vert au tournant du couloir : ce sont les éléments d'un système bien rodé qui assure que les « hôtes » de ces lieux ne se croiseront pas. À cet effet sont aménagés des placards-vestiaires tous les vingt mètres : on y est fourré dès que se font entendre des cliquètements ou claquements à l'approche. On s'y tient en attendant que soient passés les pas d'un autre, on est alors sorti et on poursuit le trajet dans le couloir. La « prière » sonore, qui résonne dans toute la cour, de la sentinelle à la relève de la garde – « si j'entends du bruit ou des craquements... » –, c'est la seule phrase dont je me souviens.

Le nouvel arrivé est en permanence préoccupé par la volonté de comprendre le monde carcéral. « *Mais la vie, comme le silence de l'automne, est précise [...] Dieu puissant dans les détails...* » C'est du Boris Pasternak. Les manifestations du monde « extérieur », bien longtemps après, n'étaient que l'emballage de ce qui se produit en soi, à « l'intérieur ». Jamais une ligne de démarcation ne s'était tracée de façon aussi nette entre mon « extérieur » et mon « intérieur ». Toute la perception sensuelle du *zek* est une somme de détails et de bricoles, ce qui a été décrit à de nombreuses reprises : combien de récits

circonsciés sur la souris apprivoisée dans la cellule ou la comptabilité inutile des pas parcourus.

La disposition de ma cellule permettait de calculer, moyennant un certain entraînement, l'heure qu'il était d'après les coups sonnés à l'horloge de la Tour Spasskaïa du Kremlin. Après l'extinction des feux (trois clignotements courts à l'ampoule qui ne s'éteignait jamais, derrière son grillage au-dessus de la porte), quand tout autour se faisait silencieux, on entendait parfois, bien que rarement, la circulation des voitures dans les rues de Moscou. La nuit du premier janvier, le décompte des coups de l'horloge s'enrichissait aussi d'une nostalgie qui poussait à la langueur.

Il y avait aussi des sons « imprévus » : la troisième ou quatrième nuit de mon « installation », j'entendis des cris, des hurlements et des gémissements très forts d'un homme visiblement jeune. Ces cris étaient interrompus d'exclamations : « Chef, non ! Pas ça, chef, non ! Je ne le ferai plus... » Cela dura pendant très longtemps. Ce n'est que bien plus tard que je compris qu'il ne pouvait être question de coups donnés en cellule, et que si quelqu'un s'était mis à hurler ainsi on lui aurait vite conseillé de se taire de façon convaincante. Des détenus des derniers jours d'août 1957 rencontrés en Mordovie me firent de nouveau des récits sur ces cris, qui n'étaient pas une hallucination de ma part. Nous ne trouvâmes qu'une seule explication : les dix jours précédents, presque immédiatement après la fin du VI^e Festival international de la jeunesse et des étudiants, il y avait eu dans le pays, principalement dans les capitales, une vague d'arrestations parmi ces mêmes jeunes et étudiants (10 000 personnes au total en un an et demi). La Loubianka en était pleine à craquer. Il est probable que la mise en scène avait pour but de faire comprendre avec ingéniosité aux jeunes gens amenés dans les geôles toute la spécificité des lieux. Des enregistrements de cris pareils, ultérieurement qualifiés de torture, étaient également utilisés dans les prisons israéliennes.

Autre son « non systémique » : le roucoulement des pigeons, le choc des becs des corbeaux. La cour de la Loubianka attirait les oiseaux en quantité, les restes de la cuisine de la prison leur plaisaient manifestement. Ce n'est pas pour rien qu'existe l'expression « oiseau de malheur ». Les Anciens élaboraient des divinations à partir de leur façon de voler et de l'état de leurs entrailles. Les oiseaux savaient où se réunir. Depuis, ce n'est pas forcément de l'attendrissement qu'ils suscitent chez moi, contrairement à ce qui semble exprimé sur l'affreux tableau du peintre Itinérant Nikolai Iarochenko cité précédemment, *La vie est partout*.

Le seul moment où je sollicitai mon organe vocal était les interrogatoires : ils furent longtemps quotidiens et duraient des heures. Selon une méthode bien rodée, ils commençaient par des propos apparemment bienveillants (« Comment vous sentez-vous ? »), mais le plus souvent brutaux (« Si vous écopez de 25 ans, estimez-vous heureux ! »). Le colonel Pankratov pouvait facilement se le permettre : mon dossier avait été fabriqué de toutes pièces sur la base de l'article 58-1 du Code pénal de la RSFSR : « Trahison nationale, espionnage commis par un civil en période de paix. » On m'incrimina non pas une bonne et honnête « divulgation d'inventions calomnieuses à l'encontre du régime soviétique de l'État et de la société », mais bien d'espionnage... nucléaire. Rien que ça...

Les discussions circonstanciées dans les bureaux des enquêteurs étaient épuisantes, et au retour en cellule, il fallait beaucoup de temps pour s'en remettre. Il devint impossible de calculer le temps, une notion qui devint flexible et dont les seuls repères un peu flous se situaient entre l'extinction des feux et le nombre de pages lues. Dresser une liste de la conjonction des facteurs qui permettent d'aboutir à un résultat heureux, voire miraculeux – ces trois années que le jeune adjudant m'avais promis de passer près du seuil – n'est possible qu'à condition de fouiller dans les détails de la Direction des archives du KGB et

d'y lire les trois lourds volumes composés sur mon compte en plus de six mois. Et encore, une bouteille serait bien utile. Il ne resta finalement rien de cette fabrication à la 1949 (comme dans le cas de mon père). Et pourtant, on alla même jusqu'à tenter de me reprocher d'avoir percé les secrets d'une mystérieuse « boîte postale » située au-delà de l'Oural ! Ces scénarios délirants s'évanouirent car « la cire fond devant la face du feu ».

Je me permets de préciser ici que personne n'a eu à souffrir de mes dépositions. « Nikita a-t-il dénoncé quelqu'un ? » fut la première question que mon père posa à mon avocat, Vassili Alexandrovitch Samsonov, lequel avait réussi à me rencontrer, avant même de s'intéresser à mon état. Mon affaire fut entendue les 19 et 20 mars 1958 lors de l'audience à huis clos du tribunal militaire du district militaire de Moscou, puis en cassation deux mois plus tard par le Collège militaire. Le 19 août 1958, au deuxième jour des audiences au tribunal militaire, maître Samsonov, s'adressant au colonel Petrov, substitut du Procureur militaire principal de l'URSS, eut l'audace de s'exclamer : « Les conclusions de la partie adverse sont stupides, parfois même absurdes ! » L'inimitié réciproque entre l'armée et le KGB, qui avait éclaté dans les années de la déstalinisation, me fut donc utile. Mon affaire avait été montée de toutes pièces par les hommes du KGB mais c'était un tribunal militaire qui me jugeait.

La fin du « culte de la personnalité » (le fameux culte qui sert d'élixir de jeunesse aux vétérans d'aujourd'hui) aida les militaires à se souvenir que, contrairement aux civils, ils étaient armés. Le thème tabou de l'holocauste militaire d'avant la guerre était désormais mentionné en une : Vassili Blücher, Iona Yakir et d'autres. Le général assassin Vassili Oulrikh, président du Collège militaire, suscitait chez la plupart des officiers des sentiments bien différents que les exploits du pilote Nikolai Gastello ou des défenseurs de la forteresse de Brest-Litovsk. Oulrikh, comme beaucoup de ces messieurs, vécut longtemps et

toucha sa retraite presque jusqu'à la perestroïka. Il repose dans le cimetière du monastère Novodévitchi. Non loin d'Andreï Vychinsky¹.

C'est précisément la justice militaire qui se trouva à la pointe de la réhabilitation, au même titre que la commission homologue du Comité central. Il faut rendre hommage au général Dimitri Terekhov, président-adjoint du Collège militaire durant les années Khrouchtchev, qui contribua à une accélération de la révision des affaires et permit plus tard l'accès aux archives et les premières publications. C'est lui, comme je l'appris plus tard, qui fit en sorte que le Collège militaire rejetât la plainte du procureur sur mon affaire (« On lui a donné trop peu ! »). En quelques heures, le tribunal municipal de Moscou m'aurait volontiers condamné à dix ans.

Et pour que le lecteur ait un peu de compassion pour moi, alors âgé de 23 ans, je citerai mot pour mot la phrase de conclusion de l'accusation formulée par Petrov : « Je tiens à retirer le pain de la bouche de la défense et à demander aux juges d'appliquer à l'égard de l'accusé l'article portant sur les circonstances atténuantes. Elles sont évidentes : Krivochéine a eu une éducation bourgeoise, en raison de quoi il n'a pas pu comprendre correctement notre réalité. Je demande donc de limiter la peine au minimum, compte tenu des faits qui lui sont reprochés, en l'occurrence seulement dix ans de détention. » La conjonction d'une grande quantité de facteurs ayant conduit à une peine ridicule, combinée à la fierté de soi, était simple et se fit claire dans mon esprit au fur et à mesure de l'avancement de l'affaire : j'avais été aidé par le Ciel. Il m'a aidé en dépit de mon inexpérience liée à ma jeunesse de savoir ce qu'il faut dire et comment, et quand il faut se taire.

1. Juriste et diplomate soviétique (1883-1954), il est connu pour avoir été le procureur général des procès de Moscou organisés par Staline entre 1936 et 1938.

Or, dans la cellule, où il fallait se taire en permanence, la seule personne avec laquelle on pouvait parler était soi-même. La voix intérieure est même le héros de nombreuses plaisanteries. La voix du bon sens était sous muselière, théâtre ahuri de l'absurde dans lequel elle était traînée. La voix de la conscience, elle, au contraire, était loquace et éloquente, et bien entendu douloureuse. Aucun dictaphone n'aurait évidemment pu supporter ce que ma voix intérieure avait à dire, mais en compensant le silence imposé de la prison, il lui aurait donné « le temps et le lieu de s'exprimer ». Si ma personnalité s'est forgée d'une manière ou d'une autre, c'est grâce aux discours d'alors de ma voix intérieure.

Nous étions en manque d'interlocuteurs vivants. Il est bien difficile de qualifier d'« échange » les interrogatoires. Pourtant, je trouvai un moyen d'émettre des sons, bien qu'étouffés, et en toute impunité : j'eus un jour l'idée de siffler dans la petite cour de promenade sur le toit de la prison où nous étions amenés à raison de trente minutes par jour au moyen d'un ascenseur équipé d'une mini cellule. Le gardien était dans le passage vitré au-dessus et n'entendait pas mon sifflement. Je choisis deux refrains pour mon intermède musical : un passage de *La Marseillaise* (j'avais vraiment très envie de revenir à Paris) et *Le Chant des partisans* qui est désormais connu en Russie, composé à Londres par l'immigrée russe Anna Marly au début de la guerre¹. Ce répertoire plein de bravoure et tout simple m'aidait à retrouver courage et remplissait honnêtement sa fonction. Un

1. Anna Iouevna Smirnova-Marly, née Betoulinskaïa (1917-2006), est une chanteuse française et auteur de chansons. Après l'exécution de son père par les bolcheviques en 1918, sa famille quitta Petrograd et rejoignit la France en passant par la Finlande. Pendant la Seconde guerre mondiale, en Angleterre, elle écrivit en russe *Le Chant des partisans*, qui devint l'hymne officieux de la Résistance française et fut traduit en français par Maurice Druon et Joseph Kessel. *Le Chant des partisans* connut une telle popularité que, à la fin de la guerre, il fut proposé d'en faire l'hymne national de la France.

jour, derrière la cloison de tôle surmontée de barbelés, j'entendis en réponse que quelqu'un sifflait l'hymne national français. Ce fut un jour de fête.

Le régime de lecture frappait alors par sa libéralité : nous avions droit à trois livres tous les dix jours, à choisir sur catalogue. Je recommande aux historiens de la période soviétique de demander (la bibliothèque de la Loubianka fut déplacée à Lefortovo) la liste tapée à la machine des livres disponibles ces années-là, les dernières pages étant en caractères latins. La page de garde de chaque livre portait un tampon : « Les corrections et les notes sont interdites et sont punies de cachot. » Dans les livres datant pour la plupart d'avant-guerre, les noms des rédacteurs, illustreurs, traducteurs et auteurs de la préface étaient souvent recouverts d'encre violette et du tampon « Prison interne de la Direction générale de la sécurité d'État du NKVD de l'URSS », c'est-à-dire des services de Nikolai Iejov.

Le catalogue ne comprenait pas de classiques du marxisme-léninisme : par leur simple lecture, les ennemis du peuple auraient risqué de jeter un mauvais sort à ces œuvres. Pour la plupart – hormis les œuvres récompensées du prix Staline –, il s'agissait de livres qui avaient été confisqués, probablement aux malheureux dont les noms avaient été dissimulés. Il y avait beaucoup d'éditions Academia, dans leur couverture rouge. Rudyard Kipling et Stéphane Mallarmé en langue originale (éditions de Londres et de Paris d'avant-guerre), *L'Épopée de Gilgamesh*, la *Saga des Völsung* et *À la recherche du temps perdu*. Empruntées dès mon installation dans la prison, les *Lettres à son frère Théo* de Vincent Van Gogh furent une nourriture revigorante. *Guerre et paix*, lu à peu près au milieu de ma détention, fut le seul livre à constituer une véritable évasion : en m'arrachant à ses pages, je m'étonnais de me trouver dans une cellule.

Quelques mots sur la similitude des sentiments inhérents à la prison. La plupart de mes codétenus ont, chacun, sans recevoir de conseils, emprunté *La montagne magique* de Thomas

Mann. Et presque tous, au cours de leur lecture, y ont trouvé une analogie entre le sanatorium des Alpes du jésuite Nafta et la prison du KGB : un espace clos et des pensées orientées vers l'abstrait. Par ailleurs, mais ceci relève plutôt des archétypes à la Jung, presque tous les détenus ont fait un jour ou l'autre le même rêve, avec quelques variations mineures : on est en ville, dans la rue semble-t-il, on ne comprend pas très bien si on a été libéré ou si on s'est évadé, est-ce agréable ou pas, on ne le sait pas très bien non plus. Mais à un moment donné il faut revenir dans la cellule et la peur d'être en retard transforme le rêve en un cauchemar effroyable.

Nina Konstantinovna Bruni, bien longtemps avant ma détention, m'avait appris cet aphorisme : « La solitude est agréable quand on a quelqu'un à qui en parler. » Une semaine avant la fin de l'enquête, quand il fut devenu inutile de me garder isolé, on amena dans ma cellule un compagnon et il en résulta une chambre sourde pour deux. Vitaly Kariakine, 18 ans, trois ans de scolarité, déjà condamné à plusieurs peines de prison pour mineurs pour des faits de brigandage. Il fut amené au poste depuis la patinoire où il faisait le pitre. En effet, sur l'insistance de sa mère, « Tu ferais mieux de te marier », il s'était trouvé une amie, et pour l'épater, il avait fait le malin sur la patinoire. Les miliciens se mirent à le frapper. Et il ne trouva rien de mieux que de se souvenir de ce qu'il avait entendu lors d'un transfert : « Fascistes, Gestapo, le père Truman va se ramener et nous allons tous vous pendre ! » On le condamna à quinze jours, et ensuite on le plaça dans une Volga noire qui l'attendait devant le poste, pour arriver directement dans ma cellule. La Loubianka fut pour Vitaly comme la découverte d'une autre planète. Quant à moi, il me fit l'effet d'un martien, avec ses récits des prisons de droit commun. J'appris par la suite que, en raison de ses condamnations multiples, on lui avait infligé une peine de six ans. Au fond, Vitaly était un brave jeune homme.

Ce fut une autre expérience avec le second criminel avec qui on m'offrit de partager ma cellule. Après le procès, mon codétenu fut Marat Tchechkov, spécialiste des civilisations orientales, qui était lié à l'affaire de la faculté d'histoire de l'Université de Moscou. Arriva un homme tuberculeux, tout voûté, le front bas, qui avait avalé une cuiller afin de se faire fournir une meilleure alimentation. Il avait omis de payer ses dettes dues aux jeux de cartes en camp, il avait confectionné un drapeau américain avec des draps et l'avait hissé sur l'état-major du camp. Il avait tout de suite été mis à l'écart de ceux à qui il devait de l'argent. Il prenait régulièrement plaisir à me narrer les caves, et avec force détails piquants les quatre meurtres qu'il avait commis.

Le fait d'avoir des interlocuteurs supprimait la composante acoustique de l'auditive neurosensorielle, qui est pour beaucoup personnelle. Pour les yeux, il restait l'abstinence qui était totale : tout le champ de vision était gris-vert olive, comme dans un refrain de chanson de prison, un carré de ciel bleu pendant les promenades. Les visages des enquêteurs et des surveillants ne comptent pas comme tels. Ma vue supporta mal ce rationnement. L'odorat et le goût subissaient aussi des privations : tout le bâtiment, depuis les bureaux de la direction avec le portrait de Félix Dzerjinsky¹ accroché au mur jusqu'aux toilettes d'étage, baignait dans une faible odeur de chlore. La ration unique servie tous les jours ne dégageait absolument aucune odeur, et tant mieux. Les rares colis reçus, fort limités en poids et en contenu, étaient fêtés comme un Nouvel An ou Pâques. Pour Pâques, d'ailleurs, mon père me fit passer, et ce fut accepté, plusieurs œufs rouges. Ils suscitérent la troisième phrase complète que me fit le personnel de service de la prison. Le barbier-bibliothécaire-préposé aux colis, Maxime, en

1. Félix Dzerjinsky (1877-1926), surnommé « Félix de fer », fonda et dirigea la Tcheka, la police politique de l'État bolchevique.

m'arrachant douloureusement la peau des joues, me demanda : « Tu as mangé les œufs, alors pourquoi Dieu ne t'a pas libéré ? »

Il est impossible d'achever le récit de cette captivité sans considération physiologique. À la fin de mon cinquième mois de détention en prison, les interrogatoires se réduisirent à plusieurs par semaine. Compte tenu de mon âge, j'avais rarement besoin d'aller aux toilettes, et cinq heures d'attente étaient tout à fait supportables. Deux ou trois fois, ayant trop bu (d'eau), je demandai aux enquêteurs l'autorisation d'aller aux toilettes. Ils n'aimaient pas ces demandes parce qu'il fallait faire venir les surveillants, attendre, etc. Les toilettes dans le couloir de la Direction des enquêtes étaient du même gris-vert olive et tout à fait de type carcéral. Lors d'un des tout derniers interrogatoires, vers le milieu du septième mois d'enquête (j'étais encore seul), j'eus très envie, pas tant d'aller aux toilettes, que d'interrompre la discussion qui prenait un tour dangereux avec le commandant Ivan Orlov et le lieutenant Vladlen Alexanotchkine. « Aux toilettes, s'il vous plaît. » – « Ça ne peut pas attendre ? » Ils appelèrent pourtant.

Deux adjudants m'intimèrent : « Les mains derrière le dos, en avant, marche ! » Toute personne qui a été détenue en ces lieux se souvient à quel point la mémoire mécanique enregistre tous les trajets, la longueur des couloirs, les tournants et les intersections. Cette fois-ci, on me fit suivre un autre chemin, plus long que d'habitude – peut-être à cause de travaux ou bien dans le souci d'éviter de rencontrer un autre détenu – et on me mena à des toilettes inconnues. Elles étaient dotées d'une grande fenêtre sans grillage, de beaucoup de lumière et de murs blancs. M'étant acquitté de la raison qui m'avait fait venir ici, je voulus me laver les mains. Je m'approchai du lavabo, ouvris le robinet, puis le fermai et levai la tête. Un inconnu me fixait du regard. Je restai stupéfait. L'inconnu me sembla à première vue sympathique et me plut. Je ne saurais dire combien de temps passa avant que je prisse conscience que c'était moi et que je

ne m'étais pas regardé dans une glace depuis presque un an. Étonnement, fascination, hypnose.

« Tu as fini de te regarder ? Les mains derrière le dos, en avant, marche ! » À mon retour en cellule, je n'avais plus l'esprit à lire ou à analyser l'interrogatoire qui venait d'avoir lieu. J'avais très envie de restaurer dans ma mémoire le visage qui m'avait regardé. Si la méthode de l'analyse psychologique se fixe pour objectif d'aider le patient à se retrouver, la chambre sourde de la Loubianka, elle, s'était montrée efficace en la matière. La rencontre avec moi-même avait eu lieu, et elle était si réussie que ce qu'on a l'habitude d'appeler « personnalité » se fixa en moi dans cette période et s'avéra viable. L'apparence physique qui m'avait stupéfait dans les toilettes – j'avais toujours eu l'impression qu'elle était justement « moi » – était distincte et avait son existence propre.

Une conclusion métaphysique s'impose : ce n'est pas pour rien que l'Église se refuse à expliquer comment se produira à la fin des temps la « résurrection des morts » promise dans le Credo. En revanche, le pressentiment me vint que les choses ne se passeraient pas du tout comme ce que nous voyons en errant dans les rues le matin...

Il reste une question sans réponse : les cosmonautes avaient-ils des miroirs pour se raser dans leurs chambres sourdes ? Et si oui, que leur répondaient ces objets ?

Chapitre 6

Le « traiteur »¹

EN 1969, M. V.², un proche, très proche parmi mes anciens codétenus de Mordovie, fut de nouveau arrêté. Nous avions été compagnons de beuverie pendant des années, nous nous étions promenés, nous avions passé des semaines sac au dos au Daghestan et en Tchétchénie. Nous avions porté un coup, certes de faible ampleur, mais au moins par la parole, au pouvoir des Soviets.

Comme la plupart des *zeks* de cette génération-là de l'époque de Khrouchtchev, M. V. avait été arrêté la première fois à l'automne 1957 à Moscou, peu après la fin du VI^e Festival international de la jeunesse et des étudiants. Lors de ce festival, il avait composé avec son ami Anatoly, aujourd'hui défunt, un petit message tout simple, plein de calomnies méchantes à l'égard de tout ce qu'était le progrès, adressé à la jeunesse européenne en général et par la même occasion à l'Union centrale des émigrés de l'après-guerre, une organisation non gouvernementale (ONG) située à Francfort et considérée par la presse soviétique comme pis que Wall Street. La lettre contenait une demande amicale : « Qu'ils débarquent tous dans la capitale soviétique et la libèrent du joug communiste. » Faute de matériel de bureau,

1. Texte publié pour la première fois dans le mensuel *Zvezda*, n° 1, 2012.

2. Je ne souhaite pas donner le nom de cet ami.

l'invitation avait été rédigée en cinq exemplaires au stylo à encre.

L'un des exemplaires avait été remis sur la « plechka » (c'est ainsi qu'était désigné à Moscou l'espace entre le théâtre Bolchoï et la Place de la Révolution) à deux étrangers qui s'étaient présentés comme Allemands mais qui étaient en réalité des agents du KGB en civil. Les étrangers venus pour le festival étaient repartis et les faux Allemands avaient réagi comme il se doit... Je ne sais plus comment M. V. fut arrêté, mais son complice Anatoly fut réveillé à six heures du matin (au début de la « partie éclairée de la journée » conformément au Code de procédure pénale de la RSFSR) par un homme assis à son chevet. Celui-ci le secoua par l'épaule en lui disant : « Tolia, réveille-toi, tu es arrêté ! » M. V. et Anatoly n'avaient pas encore 18 ans au moment où ils avaient commis leur « crime » et les enquêteurs les retinrent jusqu'à leur majorité pour pouvoir les juger ensuite comme majeurs. Le président du tribunal municipal de Moscou de l'époque, Léonid Gromov, les condamna sans sourciller à cinq ans. C'est lui qui avait jugé Lavrenti Beria.

Après leur sortie de camp, tous les deux s'arrangèrent pour trouver du travail. Anatoly dans une clinique dentaire de vieux bolcheviques dans le quartier Maïakovsky, mais d'où il fut rapidement chassé : une dame, vénérable ancienne du Parti social-démocrate des travailleurs de Russie (RSDRP – bolchevique) avait tenté de le mordre au doigt puisqu'Anatoly lui avait fait mal. Il avait riposté en la giflant. Quant à lui, M. V. commença par travailler comme manutentionnaire dans une usine de textile. Un salaire de misère couplé au désir de vengeance pour les affres subis dans les camps l'amènèrent à participer à des « vols en groupe » (avec deux compères peu instruits, pères de famille) de biens socialistes à une échelle particulièrement minimale. « Tu es ici le patron, pas un invité : à ton travail récupère chaque clou. »

Nous essayâmes de dissuader M. V. d'écouler ces tissus. En vain. Nous lui disions : « Ce qui est permis à Jupiter ne l'est pas au bœuf » (aphorisme pour ceux qui connaissent le sobriquet de M. V., « *bytchok* », « petit taureau »). En effet, les ouvriers avaient des circonstances atténuantes, l'ancien détenu politique n'en avait de toute évidence aucune. Tout motif de lui infliger une nouvelle sentence était une joie pour les services. Les amis du « récidiviste » trouvèrent pour lui, ce qui n'était pas évident à l'époque, un courageux avocat, Taïssia Lempert. En une vingtaine de minutes, M. V. se vit gratifié de quatre ans. Ses collègues manutentionnaires s'en tirèrent avec une condamnation symbolique. Il purgea sa peine dans les terribles camps de régime sévère d'Yertsevo, dans le sud de la région d'Arkhangelsk.

NUITS D'INSOMNIE

Au cours de l'enquête et des préparatifs du procès, je fus en contact permanent avec les parents de la victime. Son père, V. V., était natif de Roslavl, dans la province de Smolensk. La collectivisation qui s'était déroulée sous ses yeux, avec les expulsions et le dynamitage de l'église de son village natal, avait laissé en lui une trace pour toute la vie.

Il fallut pourtant bien vivre. Avant la guerre, il avait obtenu un diplôme dans un établissement d'enseignement supérieur technique, et presque simultanément sa carte du parti. Vers la fin de l'année 1945, il avait à l'époque un poste « blindé » dans une usine d'armement, le chef de parti du quartier l'envoya dans les « services ». Après une brève formation professionnelle, il devint membre de la section opérationnelle de la direction du ministère de la Sécurité intérieure (MGB, futur KGB) pour Smolensk et sa région. Ce travail lui convenait si peu qu'il obtint sa démobilisation et revint dans l'industrie comme simple ingénieur, ce qui, à l'époque, constituait un exploit de taille.

Après la première arrestation de son fils en 1957, V. V. adressa au Comité du Parti communiste de la ville de Moscou une lettre dans laquelle il expliquait que comme ancien agent des services il savait bien « quelles peuvent être les provocations et comment les services inventent des dossiers ». À la suite de quoi il fut, relativement sans bruit, privé de sa carte du parti.

La deuxième arrestation de son fils unique, de plus pour crime « économique », fut un choc terrible ! Au point que quand il se rendit au service de comptabilité de l'antenne de quartier du ministère de la Sécurité d'État récupérer le montant qui avait été confisqué à son fils (c'était avant le procès), après avoir fait la queue au guichet, il interpella à voix haute devant tout le monde la caissière portant des galons, ce dont il fut ensuite très fier : « Je vous souhaite de vivre jusqu'à cent cinquante ans. » – « Pourquoi donc ? » s'étonna la préposée. – « Jusqu'à quatre-vingts ans normalement, et le reste du temps à quatre pattes en aboyant ! » C'était l'époque de la fin du dégel boueux de Nikita Khrouchtchev et la plaisanterie ne lui attira aucun ennui.

V. V. n'arrivait pas à soulager sa mémoire des années passées à travailler dans les services secrets. Il lui arrivait souvent de se mettre à raconter pendant le dîner à sa femme et à ses enfants des histoires de ces années-là. Surtout quand, au sein de la section opérationnelle de Smolensk, ils « traitaient » (le terme est toujours usité dans le jargon professionnel des tchékistes) telle ou telle personne, et, après l'avoir « traitée », la mettaient en prison. Ce mot apparaissait fréquemment dans ses récits passionnants, si bien que ses proches, puis les amis de camp de son fils, le surnommèrent le « traiteur ».

Il passait alors une partie de ses journées de travail dans une bicoque du bazar de la ville. On ne pouvait entrer chez lui qu'en frappant à la porte selon un code bien établi. Le mot de bicoque est utilisé ici parce que les seuls à se présenter chez lui étaient des indicateurs recrutés. Ils lui rapportaient qui pensait quoi et qui disait quoi au bazar. En principe, chaque informateur

avait son surnom. Au sujet de l'un d'eux – une femme si maigre que le tchékiste qui l'avait recrutée l'avait baptisée « Iгла » (l'« aiguille ») –, V. V. racontait si souvent tant de choses et de façon si détaillée que ses proches commençaient à se demander si leurs relations étaient seulement professionnelles.

V. V. aimait à philosopher : « Bon, on dit que les gens des campagnes sont stupides. Ce n'est pas vrai. Quand après la guerre, dans les pays occidentaux, on a commencé à s'agiter à propos des Polonais de Katyn, nous avons été envoyés en mission, tout un groupe, dans les villages de la région. Nous convoquions tous les villageois les uns après les autres et nous leur demandions : "Te souviens-tu des Polonais et comment ils ont disparu ?" Au début, ils répondaient : "Le NKVD les a tous fusillés". Pour toute réponse de ce genre, le lendemain matin ils étaient déportés, la famille au complet, au Kazakhstan. Cela a marché, ils ont très vite compris ! Le quatrième jour, quoiqu'on leur dise, ils répondaient tous comme un seul homme : "Les Polonais étaient restés, les Allemands sont arrivés et les ont tous liquidés". Ceux-là, on ne les importunait pas, le kolkhoze a même commencé à leur distribuer de l'argent. Du coup, le peuple, chez nous, on peut dire qu'il est doué... »

Une semaine avant la date prévue pour le procès de son fils, V. Vassiliévitch ne tenait plus en place, il ne pouvait plus fermer l'œil. J'habitais alors rue Parkovaïa, dans le quartier Izmailovo, dans l'est de Moscou et je résidais seul dans mon appartement. Il vivait à cinq pâtés de maisons de chez moi et venait me voir sans prévenir, sans me demander « Je ne vous dérange pas ? », et s'asseyait directement dans le fauteuil de ma chambre. Il était très corpulent, la tête complètement chauve, les sourcils épais, le visage taillé à la hache, aux nombreuses verrues. En le regardant, je pensais aux bustes des empereurs romains, il avait d'ailleurs une allure assez majestueuse.

J'avais acheté ce fauteuil à la veuve d'un général soviétique rencontrée par hasard. Aucune idée de ce que ce fauteuil est

devenu, je ne tiens d'ailleurs pas à le savoir. Il était en bouleau de Carélie, le bois était merveilleusement veiné, avec des sphinx en bronze sur les accoudoirs, la tapisserie était intacte. J'éprouve toujours de la honte à m'être laissé aller à acheter un objet pareil, lequel, dans le Moscou de l'époque, avait sûrement dû être confisqué à quelqu'un des nôtres. Honte d'avoir placé cette beauté inopportune dans la pièce d'une coopérative dont l'entrée était envahie par une odeur indestructible de chou. J'espérais que le fauteuil figerait l'horreur du monde extérieur. Et maintenant j'ai honte. Pourtant, à l'époque, la vue de l'ancien tchékiste installé dans le mobilier style Paul I^{er} à boire dans la tasse le thé que je lui avais préparé était choquante. Je n'avais même pas besoin de lui servir d'interlocuteur : son discours se déversait en un flux ininterrompu. J'avais déjà entendu nombre de ces histoires dans les récits de son fils, mais des éléments nouveaux se dévoilaient.

« Alors, en 1949, nous avons reçu la directive d'arrêter tous ceux qui revenaient des camps (c'était la vague d'arrestations massives des "deuxièmes sentences", c'est-à-dire de tous ceux qui avaient réussi à survivre après leur arrestation en 1937). Ils étaient une dizaine dans la ville. Deux des nôtres avaient été envoyés arrêter une vieille femme et comme il y avait pénurie de voitures, ils avaient dû l'emmener en prison à pied. Sa valise, qu'elle tenait toujours prête, était dans l'entrée. Comme il faisait très chaud, j'ai eu pitié de la pauvre femme et je lui ai porté sa valise jusqu'à la prison. Il fallut aller chercher un autre rescapé. Une personne cultivée, un Juif, semble-t-il, qui avait purgé sa première peine sous Nikolai Iejov pour appartenance à une "organisation trotskyste". On me l'amène dans mon bureau, je procède à l'établissement de son identité, je commence à l'interroger, etc. Puis je lui dis : "Parlez-moi de vos activités criminelles." Et il se met à pleurer. "Pourquoi pleures-tu ?" lui demandai-je. – "Je pleure parce que vous ne me frappez pas..." »

Ses récits terminés, le « traiteur » rentrait chez lui. Après chacune de ses visites, je buvais pour les oublier. Dans d'autres circonstances, à Oulianovsk, ma mère avait failli subir des affres similaires aux miennes. C'était en 1951, nous n'avions alors rien à manger. Elle commença à recevoir les visites de sa voisine, qui faisait des pains bénis pour la seule église de la ville, et lui serinait toujours la même chose. Elle lui disait : « Ta vie est pénible (ma mère, elle, la vouvoyait), et mon voisin qui habite à trois maisons d'ici est vraiment âgé. Il ne dort pas la nuit et se tourmente. Il a une pension de retraite importante, il te paiera bien si tu restes avec lui la nuit dans sa chambre. N'imagine pas... Rien de tel... » Nina Alexeïevna s'intéressa : « Qu'a-t-il ? » – « Tu comprends, il a travaillé vingt ans dans les services, et maintenant il est pris de visions, d'insomnies, il ne veut pas être seul dans ces moments-là. » Mais même contre un peu de nourriture tant souhaitée, Nina Alexeïevna ne se décida pas à passer ses nuits à écouter les cauchemars du vieux « traiteur » à la retraite.

Je me souviens aujourd'hui du « traiteur » sans éprouver de sentiments pesants. Je suis aidé en cela par le grand principe de Pierre Kropotkine, « les personnes sont meilleures que les institutions », qui s'applique on ne peut mieux à la Russie... Ivan Tourgueniev, qui tuait le temps à Baden-Baden et à Bougival malgré ses *Pères et fils*, n'aurait jamais imaginé un tel « traiteur » et son fils grand écolier apparaître dans la Russie d'après la guerre civile. Les monologues, semblables à des confessions, du père de mon ami M. Vassiliévitch, traduisaient un repentir qui ne portait pas son nom.

DES ÂMES NON CORROMPUES

Je me souviens de quelques autres histoires qui témoignent du fait que l'empire du Mal n'avait pas atteint la perfection à laquelle il aspirait. Le 30 avril 1958, je fus transféré au

Doubravlag. Environ deux mois auparavant, dans la septième section du camp de Sosnovka, une grève avait éclaté et avait duré toute une semaine. Un général du KGB, celui qui avait réprimé les insurrections de Vorkouta et de Karaganda, était venu régler la situation et avait imposé des punitions. Le chef de section, le lieutenant Koukouchkine, surnommé le « Coucou », frais émoulu de l'Institut du ministère de l'Intérieur, avait participé à la première étape des négociations avec les grévistes. Je me souviens vaguement de son apparence physique : il était fluet et paisible. Avait-il été impressionné par les interrogatoires des *zeks* ou par les méthodes d'enquête ? Ou bien le service l'avait-il brisé ? Toujours est-il que Koukouchkine comprit et commença à nous aider¹.

Voici aussi l'histoire du défunt Vladimir Telnikov, fils d'un colonel très haut placé dans la direction principale de l'artillerie. Il fut placé en détention dans la « Grande Maison », siège du KGB à Léninegrad en lien avec l'affaire Viktor Trofimov. Et ce d'ailleurs « sans aucun motif », tout à fait par hasard, pour faire du chiffre. Son père se fit recevoir par le chef du KGB de Léninegrad et sa région, le colonel Nikolai Mironov. Par la suite, ce Mironov accéda même au poste de chef des services administratifs du Comité central du Parti, et il périt dans un accident d'avion en se rendant à Belgrade. Ayant reconnu que Vladimir n'était pas lié au groupe et mû de compassion à l'égard de son ancien collègue, Mironov accepta de clore le dossier et de mettre fin à la garde à vue de son fils. Un cas rarissime.

Vladimir fut donc mené de la prison intérieure dans le bureau de Mironov où l'on commença à le morigéner : il fallait apprendre à bien discerner ses connaissances et savoir quelles personnes dangereuses pouvaient apparaître dans son entourage, etc. « Bon, on va te laisser sortir, mais sois vigilant ! » Le jeune homme eut vraiment honte, non pas de n'y être pour rien,

1. Voir également le chapitre 2 du présent ouvrage.

mais de laisser ses amis derrière les barreaux. Alors il décida de leur lancer une boutade : « Et moi, je peux vous poser une devinette ? Qui a la tête en bas au-dessus de nous ? Les mouches, croyez-vous ? Eh bien, non ! Ce sont les tchékistes pendus aux lampadaires dans Budapest ! » Ce qui se passa ensuite, vous l'aurez deviné. Je ne pourrai oublier la vision de Vladimir dans le camp de Iavas, quelques années plus tard, errant d'un mirador à l'autre, le visage défait. Son père ne lui écrivait presque pas, il ne lui rendait pas visite non plus. Et soudain une carte postale : le *zek* Telnikov reçut de son géniteur des vœux à l'occasion du quarantième anniversaire du Komsomol... Peu avant la mort de son père, il réussit à lui pardonner et à se réconcilier avec lui.

Laissez-moi vous conter un autre épisode digne de Tourgueniev. Dans notre équipe dite de « déchargement » conduite hors du camp pour décharger les wagons, il y avait un spécialiste des civilisations orientales qui venait de Moscou, Marat Tchechkov. C'était un doctorant passionné par l'explication marxiste de la méthode de production asiatique à l'exemple de l'Indochine. On nous emmena alors au portail du camp. Tout y était comme à l'image des scènes de cinéma : des chiens bergers hargneux, des gardes portant leur arme en bandoulière, l'appel par rangées de cinq, et cet ordre « Équipe, en avant, marche ! ». Près du poste de garde se tenait un homme, en imperméable gris, chapeau mou, sans visage humain. « Probablement un nouveau type du KGB qui vient d'arriver », releva l'un d'entre nous. Un long silence se fit, puis on entendit la voix du spécialiste de l'Orient : « C'est mon père qui vient me rendre visite... » Son père avait été bruyamment renvoyé d'un très haut poste dans le parti pour ne pas avoir su éduquer son fils comme il convient. Mais l'arrestation de ce dernier ne l'avait pas du tout rééduqué, lui, et jusqu'à sa mort il considéra avec hostilité les amis de camp de son fils orientaliste.

Avec V. Telnikov se trouvait un détenu, également membre du groupe de Viktor Trofimov. Son père était un ingénieur de

l'industrie navale de guerre, très apprécié dans le parti et auprès du gouvernement. Si apprécié qu'il devait se présenter tous les mois au Kremlin et rendre compte de l'avancement des travaux au Secrétaire général Nikita Khrouchtchev. L'ingénieur et sa femme imaginèrent un stratagème : il se montra renfrogné et inerte lors des rapports. La troisième fois, N. Khrouchtchev s'inquiéta : « Que vous arrive-t-il ? Vous avez du mal à travailler ? » L'ingénieur répondit : « Mon fils purge une peine de dix ans pour motif politique. Il est coupable, évidemment, mais pour ma femme et moi, c'est difficile... » Ces experts étaient si importants pour le parti et le gouvernement que la peine du fils fut immédiatement réduite de moitié, et l'ingénieur en chef put de nouveau se consacrer entièrement à ses études d'ingénierie.

Une dernière histoire. Lors d'une visite à Bakou, le père de V. Trofimov, simple ouvrier, put approcher N. Khrouchtchev et lui remettre une lettre. Le service de sécurité le laissa approcher le secrétaire général qui prit la lettre et, aux mots du vieil homme, « J'ai mon fils planté en vertu de l'article 58 ! », répondit immédiatement (le fait est avéré) : « Il n'y a pas que le maïs que nous savons planter. » Et c'est ainsi que Viktor purgea sa peine jusqu'au bout.

Pour conclure, je raconterai une histoire liée à mon propre père, Igor Alexandrovitch. La prison, il m'en a fait hériter de façon génétique, à la Trofim Lyssenko. Il fut emprisonné trois fois, mon oncle une fois, mon grand-père réussit à s'échapper au moment de son arrestation, sans compter d'autres parents plus éloignés. Ma détention « corrigée » mon père : il oublia ses rêves de grande puissance qui avaient mené à ce que le « rempart sûr du bonheur des peuples »¹ devint pour lui après la guerre la « Patrie unie et indivisible »². Ses six années à la Loubianka, les baraquements de Marfino et le camp d'Ozerlag (Taïchet) ne le

1. Ce sont les premiers mots de l'hymne soviétique adopté en 1943.

2. Il s'agit de la devise de l'Empire russe.

menèrent pas à une réévaluation critique du rapatriement dans les années aveugles de l'époque de Staline.

Voici donc que mon père vint me rendre sa première visite en Mordovie. Le temps du parloir ne dispensait pas du travail, j'étais alors à la scierie, la vareuse couverte de sciure. J'eus assez de cruauté pour lancer : « Voilà, papa, les boudeaux vous manquaient, moi je les vois de près, de très près... » Igor Alexandrovitch se fit très sombre : « Je voulais rentrer en Russie mais je me suis retrouvé en Union soviétique... » Il n'y eut jamais de conflit de générations entre nous.

UNE EXCEPTION : BORIS FOKINE

Toute règle a ses exceptions. Il en va de même pour la maxime quasi évangélique énoncée par le prince Kropotkine et selon laquelle les personnes seraient meilleures que les institutions. L'une de ces exceptions est incarnée par cette femme médecin de la prison intérieure, une blonde impressionnante, elle aussi surnommée par ses patients « Ilse Koch »¹. Une autre exception est incarnée par Boris Fokine, (je n'hésite pas à indiquer son nom et son prénom puisqu'il est mort depuis longtemps et que, autant que je sache, il n'a pas de descendance). Secrétaire du Komsomol de l'Institut des langues étrangères de Moscou, il était plus mauvais que le Komsomol. Quand je logeais au foyer de l'université, pour presque chaque retard (et ils étaient rares) après le couvre-feu, il ne se lassait pas de me convoquer dans son bureau et me promettait qu'il ferait tout pour me faire renvoyer du foyer. Après le xx^e Congrès du Parti communiste, durant les cours sur les bases du marxisme-léninisme, je commençai à m'amuser à poser de « mauvaises » questions aux professeurs. B. Fokine convoqua une réunion du service qu'il dirigeait en

1. Voir également le chapitre 2 du présent ouvrage.

promettant de m'exclure de l'institut, un semestre avant la soutenance des diplômés !

Quand le comité d'enquête du KGB, structure dont la rectitude scientifique et l'attachement au droit n'étaient pas le fort, demanda à l'institut de lui fournir ma fiche (c'était la règle) et l'obtint. Il tomba des nues. « Nikita Igorévitch, nous voyons que vous avez un diplôme d'excellence. Dites-nous cependant quelles étaient vos relations avec la direction de la faculté ? » Je balbutiai quelque chose d'inintelligible. « Voici la fiche que nous avons reçue vous concernant, nous ne l'avons pas acceptée et nous l'avons renvoyée. Nous n'avions encore jamais vu pareil délire ! » Il est à peu près certain que B. Fokine avait écrit quelque chose du style « partisan du mouvement Müsavat¹, agent du renseignement anglais et de bien d'autres services étrangers, etc. ».

Un jeune homme ayant assassiné ses parents avait été protégé de la colère des jurés auxquels l'avocat avait dit : « Ayez pitié de lui, il est orphelin. » Si j'avais été moins rancunier, j'aurais pu trouver à B. Fokine des circonstances atténuantes dans la technique de préparation des fiches de dénonciation. Bébé abandonné, il avait été envoyé dans un orphelinat jusqu'à la guerre, puis à l'école militaire Souvorov et à l'Institut des langues étrangères. Interprète simultané et linguiste plus que médiocre, il fut dans les années 1970-1980 responsable de la cabine d'interprétation russe au siège de l'Organisation des Nations unies (ONU) à Manhattan. Ni la plume ni les mots ne sauraient décrire le poids de cette fonction en termes de pouvoir et d'importance. Son portrait physique serait succinct : bas sur pattes, trapu, le front bas, coupe de cheveux à la boxeur, les yeux délavés, les souliers toujours éculés. N'importe quel cinéaste l'aurait engagé pour jouer un rôle de méchant insignifiant, comme ils savent si bien les imaginer au cinéma.

1. Mouvement politique d'Azerbaïdjan.

Le cinquième jour après mon retour de Mordovie, je me rendis place Pouchkine en prenant le trolleybus 15. Je me tenais tout près de la sortie, amaigri, la tête rasée une semaine avant ma libération. Entre l'agence TASS et la place Pouchkine, j'entendis une voix juste au-dessus de mon oreille m'interpeller : « Nikita, te voilà de retour ? » Tout contre moi, Boris Fokine. « Tu sais, quand j'ai appris que tu avais été arrêté, j'ai été si content ! Je me suis dit : cet homme s'égare par bêtise, mais maintenant on s'occupe de lui, il va se corriger et va enfin mener une vie correcte. » Sa voix était effectivement joviale et le ton, pour la première fois, affable. Il se produisit un phénomène rare chez moi : j'eus un accès de colère. Physique. Un peu comme celui que connaît Bézoukhov, tel que le décrit Léon Tolstoï. Cependant, ma rééducation avait en partie réussi et l'instinct de survie me força à recourir à un monologue intérieur qui tenait en deux phrases : « Là, je vais te... tu vas t'envoler » et « à cause de toi, je vais me coller une deuxième peine... ». Les portes du trolleybus s'ouvrirent à point et je sautai à l'extérieur.

Bien des années après le début de la perestroïka, j'appris par des collègues interprètes de Moscou que B. Fokine avait critiqué Mikhaïl Gorbatchev en pleine réunion du parti, qu'il avait maudit les changements et la fin des Soviets. Il fut exclu du parti, quitta les rangs de l'avant-garde, pris congé du ministère des Affaires étrangères, connut la misère et ne survécut qu'en exerçant illégalement le métier de chauffeur de taxi avec sa voiture d'importation. La cohérence, même dans l'abjection, peut-elle constituer une circonstance atténuante ?

Un an après le transfert de M. Vassiliévitch à Yertsevo, mon ami de camp Boris Poustintsev et moi décidâmes d'aller là-bas et d'essayer de lui rendre visite pendant sa deuxième peine. Nous nous habillâmes du mieux possible, cela fonctionna aux yeux des chefs : on nous accorda à contrecœur une demi-heure d'entretien. Il nous fut interdit de transmettre de la nourriture,

seulement ce que le *zek* aurait le temps de manger sur place. Si bien qu'il y eut plus de mastication que de conversation.

Pendant que nous attendions dans la cour de la section spéciale de la direction du camp que quelqu'un apparaisse (nous étions arrivés trop tôt), je reçus un violent coup dans le dos : un enfant de huit ou dix ans, en vareuse et culotte de cheval retaillées pour lui, avec sur la tête une casquette bleue des troupes du ministère de l'Intérieur. Dans les mains, pointé vers moi, un pistolet-mitrailleur en bois, ressemblant à ceux des gardes-chiourme. Ce jeu infantile de l'arrestation et du convoi ne me fit aucun plaisir. Ayant pris le soin de regarder autour de moi pour ne pas être vu, je retournai le jeune chevalier de Dzerjinsky et lui donnai un tel coup de pied au derrière qu'il s'envola bien loin et atterrit le visage dans une grande flaque. Il se retourna et, sans pleurer, s'enfuit. Je dirais que j'ai été « fort avec les faibles et faible avec les forts ». Mais je ne regrette pas le moins du monde ma réaction d'alors !

Nous quittâmes Yertsevo le cœur lourd. Nous avions envie de nous soulager d'une façon ou d'une autre mais nous n'allâmes pas au bistrot de la gare. Nous pensions trouver du réconfort au monastère saint Cyrille Belozersky, Kirillov n'était pas très loin, ou dans celui encore plus proche de Ferapontovo. Cela nous aiderait peut-être. À Kirillov, nous passâmes la nuit chez une vieille femme en fichu blanc, qui avait son armoire à icônes, comme le veut la tradition. Elle nous nourrit de façon très peu appétissante et nous raconta que, quand elle était jeune, elle avait entendu, tout près de sa maison et pendant deux nuits de suite, tous les moines du monastère de Kirillov-Belozersky se faire fusiller.

Le lendemain matin, nous partîmes visiter le musée local à la très riche collection d'icônes du Grand Nord. Dans la salle voisine, il y avait une visite guidée pour des écoliers de la région, tous avec leur foulard rouge, et la voix de la guide était semblable à celle de l'émission de radio « L'aube des pionniers ». Boris et

moi parcourûmes les salles de façon à éviter ces écoliers mais le musée n'était pas très grand. Nous retrouvâmes la visite guidée devant l'icône de *La descente aux enfers*. Comme c'est souvent le cas dans le style du Grand Nord, on voit sur les côtés et en bas une cascade de cadenas et de clefs, très noirs sur fond blanchi. La voix sonore de la guide racontait : « Ces cadenas ouverts et clefs en pleine chute montrent que pendant les trois jours où le Christ était aux enfers, Il libéra tous les patriarches, prophètes et pécheurs qui avaient vécu avant lui. C'est ce que dit l'hymne chrétienne "Le Christ est ressuscité d'entre les morts". » Et elle récita le texte en entier ! Une fois les écoliers partis, nous nous précipitâmes vers elle : « Vous n'avez pas peur ? » – « Oh, nous sommes loin de tout ici. Qui le saura ? Je fais ce que je peux. » Pour mémoire, nous étions en 1970.

De Ferapontovo nous marchâmes huit kilomètres environ, et je me mis à jouer au jeu un peu stupide de la machine à remonter le temps : « Bob, tu irais où avec la machine à remonter le temps ? » La réponse de Boris fusa plus rapidement que le meilleur interprète simultané : « En septembre 1917, à Razliv, dans la cabane de Lénine, avec un pistolet, et je lui dirais : "Donne-moi tes écrits !" »¹

1. C'est à Razliv que Lénine se cacha en 1917 alors qu'il était recherché par la police du gouvernement provisoire après avoir fait paraître ses *Thèses d'avril*.

Chapitre 7

Trois temps de Pâques¹

QUAND je quittai le camp de Sosnovka en février 1961, Pâques était proche et j'attendais avec impatience cette fête pour pouvoir aller à l'église Saint-Jean-le-Guerrier, située rue Iakimanka, en face de l'ambassade de France. Cette proximité permit que l'église ne fut pas fermée sous les Soviets. Les détenus politiques appelaient « Grande prison » l'ensemble du territoire de l'URSS. En effet, outre l'espace réservé aux promenades, à l'exception des villes sous régime spécial (articles 39-40 « Dispositions sur les passeports »), le choix de manger ou de boire, la différence n'était alors pas si grande entre le Doubravlag et ce qui représentait à l'époque un sixième de la surface du globe. Quant au choix des livres que l'on pouvait lire (jusqu'à l'apparition du samizdat), que ce soit en prison ou en liberté, il était quasiment le même partout.

PÂQUES 1953 : LES AGAPES DE MOSCOU

En avril 1953, le Vendredi saint, Ivan Bruni, qui avait appris le matin même la fin de l'« affaire des médecins », m'étreignit en s'exclamant : « Nos proches vont bientôt revenir ! » Plusieurs des siens étaient détenus et moi je n'avais que mon

1. Texte publié pour la première fois en 2013. Voir le lien internet suivant : <https://prichod.ru/on-the-pages-of-the-history/5074/>.

père derrière les barreaux. Je ne le crus pas vraiment, mais les choses se passèrent pourtant ainsi. Du vivant du camarade Staline, et même tout de suite après sa disparition, l'église n'était jamais pleine et les hommes d'âge moyen, sans parler des jeunes, étaient très peu nombreux. L'église de Saint-Jean-le-Guerrier ainsi que l'appartement moscovite de Vladimir Nikolaïevitch Beklemichev et de Nina Konstantinovna Bruni constituaient pour moi des oasis de normalité. Ces lieux m'apportaient, chacun à leur manière, une certaine consolation.

Les parents de V. Beklemichev avaient été les propriétaires d'un domaine voisin de celui des Krivochéine à Chklov, près de Moguilev. Vladimir avait grandi avec mon père et mes oncles Oleg et Vassili, le futur évêque de Bruxelles et de Belgique. Seul un miracle, et Dieu en fit en abondance sous les Soviets, sauva V. Beklemichev de la mort à laquelle le promettait ne fût-ce que son nom de famille : il ne fut jamais arrêté. Durant toutes les « vagues d'extermination », les tchékistes tinrent peut-être compte du fait qu'il avait triomphé dans la lutte contre la malaria et qu'il était plus raisonnable de le maintenir en liberté. V. Beklemichev demeura orthodoxe, sans toutefois l'afficher. Il était passionné de philosophie de la nature, connaisseur de poésie, et pas seulement russe, lui-même auteur de poèmes magnifiques. Dans son appartement de la rue Pestchanaïa, il avait su conserver de vieux livres et des gravures de Giovanni Piranesi. Il garda des rencontres avec moi, puis avec mon père après sa libération et avec monseigneur Basile, le souvenir d'un moment exceptionnel, voire quasi surnaturel. Sans son aide et son affection profonde, son attention de chaque instant, je n'aurais probablement jamais pu finir mes études et obtenir mon diplôme.

Le recteur de la paroisse de Saint-Jean-le-Guerrier était le père Igor. Il nous transportait avec ses sermons, souvent audacieux pour l'époque. D'autre part, la chorale chantait bien, un peu comme celle que j'avais connue à Paris. Ma présence

dans cette église, bien qu'insuffisante, par paresse, ne suscita absolument aucune réaction à l'Institut des langues étrangères, quand bien même il m'était difficile de passer incognito là-bas. À l'office des matines de Pâques 1953, comme par le passé, avant le départ de la procession, le père Igor avait demandé aux hommes de se tenir par la main et de former une chaîne humaine pour constituer une sorte de couloir. Même pour Pâques, le décompte des hommes était vite fait...

Les agapes de fin de carême rue Bolchaïa Polianka chez Nina Konstantinovna étaient très originales, avec des œufs présentés comme des oiseaux et un magnifique gâteau de « printemps » (c'est sous cette dénomination que les magasins d'alimentation vendaient les traditionnels « *koulitchs* »¹). Malgré tout, c'était le début d'une espérance, pas seulement celle de Pâques, mais pas non plus la « fête des malheurs passés », à la manière de l'écrivain Mikhaïl Saltykov.

PÂQUES 1958 : UN CARÊME FORCÉ

Cinq ans plus tard, en 1958, je me retrouvai à la Loubianka. On ne pouvait suivre le calendrier qu'en se repérant aux dates inscrites sur les procès-verbaux d'interrogatoire ou les reçus des remises de colis. Rien de pascal ni dans les unes ni dans les autres. À cette époque, en raison des événements de Hongrie et du VI^e Festival international de la jeunesse et des étudiants, la prison était archipleine. Il y avait là aussi quelques avantages : l'absence d'interrogatoires de nuit, une bibliothèque accessible et loin d'être pauvre et, surtout, une fois tous les dix jours, des remises de colis presque abondants de la part des proches. Tout cela était cependant insuffisant, j'absorbais donc en guise de repas la bouillie du soir aux grains d'orge durs comme des shrapnels et la soupe infâme et puante au déjeuner. J'avais pourtant

1. Gâteau de Pâques traditionnel chez les orthodoxes russes.

assez de sucre, de bonbons et le poids minimal autorisé de saucisson pour soulager mon estomac. Les colis des parents étaient aussi reconnaissables que leur écriture. C'était l'époque dite du « dégel ».

Maxime, le seul des « hommes-marionnettes » de la Loubianka connu par son prénom de tous les pensionnaires, assurait la distribution des livres et des colis ainsi que la tonte des détenus, douloureuse à cause de l'usure de la tondeuse. Même mon père, lors de sa deuxième détention pour révision de son dossier en 1954, recevait ses livres de lui. La Loubianka fut fermée au milieu des années 1960 et Maxime, avec ses livres et sa tondeuse, fut muté avec les autres à la prison de Lefortovo, où bien des années plus tard l'écrivain Vladimir Boukovsky eut aussi affaire à lui. Maxime était le seul des gardiens (il ne portait pas d'uniforme mais une blouse grise) à énoncer parfois des phrases complètes, composées d'un sujet, d'un verbe et d'un complément. Il allait même parfois jusqu'à plaisanter. À la question de mon compagnon de cellule Vitaly Kariakine « Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui à la télé ? », il avait répondu : « Culbutto, deuxième épisode. » À noter qu'un tel échange était absolument inconcevable avec ses collègues.

Il m'est presque impossible de broser son portrait, même un ordinateur moderne échouerait à en faire un portrait-robot. Je suis convaincu que les autres « clients » de son salon de coiffure n'y arriveraient pas mieux : cheveux noirs, taille moyenne, Maxime était le summum du terne et de l'impersonnel. Et ce malgré sa capacité, unique parmi les gardiens, à prononcer des phrases complètes. L'un des dix jours qui suivit Pâques, Maxime apparut dans ma cellule avec un paquet emballé dans du papier : « Signez ! » Un colis ! Je ne m'aventurerai pas à relater la totalité de sa teneur, mais il portait en lui l'émotion que mes parents avaient dû éprouvée en le préparant et en faisant la queue au guichet de la rue Kouznetsky Most pour le remettre à la permanence de la prison. Parmi les comestibles, trois œufs durs

peints en rouge ! Joie, gratitude, le sentiment d'être transporté à Saint-Jean-le-Guerrier, vers les prières. Il ne restait déjà plus grand-chose du colis quand, après la mauvaise soupe, le gardien aboya : « À la tondeuse ! »

La grande cellule d'angle était meublée non pas d'un tabouret mais d'une chaise, un torchon et des touffes de cheveux jonchaient le sol. Pour seul éclairage, une ampoule à la lumière sinistre, protégée par un grillage, et la petite fenêtre en verre dépoli. La tonte se fit en silence. Une fois que la tondeuse fut écartée de mon crâne labouré, Maxime me demanda : « Bien reçu tes œufs ? Tout mangé ? Pourquoi ton Dieu (faut-il l'écrire avec une majuscule venant de sa bouche ?) ne t'a-t-il pas libéré et te voilà toujours chez nous ? » En dehors de toute modestie, je dirai qu'au cours de ma vie j'ai accumulé quelques répliques improvisées propres à plonger l'interlocuteur si ce n'est dans la stupeur, du moins dans un silence prolongé. La métaphysique et la théodicée pendant l'opération de raclage des joues et de la tête estourbissaient tellement que je me sentis pris de court et que ma réponse fut malvenue et sans intérêt. Il me reste de cette tonte un souvenir désagréable...

Curieusement, je ne me souviens pas vraiment des Pâques vécues en camp. D'habitude, les fêtes de Pâques correspondaient à des moments de séparation : le père Viatcheslav Jacobs et moi étions dans des camps différents. Nous sommes toujours en contact, vingt ans après. Il était alors un jeune prêtre issu de l'émigration russe en Estonie, arrêté à Vologda pour propagande religieuse, et il s'était vu infliger dix ans de détention. Comme bien d'autres, le père Viatcheslav m'administrait en secret confession et communion, il m'assurait qu'il fallait surmonter ses hésitations et prier, ce que je m'efforçais de faire en me préparant à la fête. Je me souviendrai toujours du très beau chant pascal, polyphonique, des Galiciens, Ukrainiens de l'ouest, bien sûr à l'écart de toute surveillance. La vie en camp efface forcément les jours de fête du calendrier. Et Pâques aussi,

tout regrettable qu'il soit de le dire. Là, on est privé de tout, soumis, si on peut dire, à un carême à tous les niveaux.

PÂQUES 1961 : LA LIBERTÉ RETROUVÉE

La liberté m'accueillit début février à Maloïaroslavets, chez les Trechtchaline, parents de Nina Konstantinovna, où j'obtins mon enregistrement de résidence officiel. Nombre d'anciens détenus politiques avaient trouvé asile dans cette demeure, et je pus bientôt m'isoler dans la petite maison de Nina à Soudak, sur la côte est de la Crimée. C'est là, pour braver les Soviets, que je traduisis dans un gros cahier *Lettres à un ami allemand* d'Albert Camus mais le cahier me fut volé par un informateur du KGB. Ce texte de A. Camus est la meilleure définition que je connaisse du patriotisme.

Pendant cette première fête de Pâques en liberté, les persécutions religieuses de Nikita Khrouchtchev en étaient encore à leurs balbutiements mais elles avaient déjà commencé. Le Samedi saint, j'observai que le regard des gens était moins empli de peur. Des hommes et des jeunes gens avaient commencé à se rendre à l'église. Pourtant, dans la ruelle menant au portail de l'église Saint-Jean-le-Guerrier, lieu de beuveries des milices populaires au son de la guitare, se tenaient à l'écart des hommes à brassard rouge et la milice à profusion. Après les Pâques sous le camarade Staline, j'étais impressionné par ce que je voyais et entendais. Tout cela fut par la suite remarquablement narré par A. Soljenitsyne dans sa magnifique *Procession pascalle*.

Nina, Vania, Mariana Bruni et moi pûmes passer sans encombre. Nous étions très serrés à l'intérieur de l'église. En apparence, le père Igor n'avait pas changé. Il se dégageait de lui la même présence et la même force. Il m'est impossible de raconter ce que je ressentis alors ! Ceux qui ont fêté leur première Pâques après leur sortie de camp comprendront.

La procession s'apprêta à sortir. Comme auparavant, depuis les portes royales, le père Igor demanda aux hommes de se prendre par la main et de former une chaîne pour maintenir l'ordre et assurer le passage. Et moi, comme auparavant, je me faufilai et je passai les bras sous les coudes des jeunes hommes présents. Avant le retour de la procession, je me dis : « Heureusement que les jeunes ont cessé d'avoir peur. »

Quand, aux portes de l'église, j'entendis le chant pascal, je lançai, sans grande harmonie musicale mais de toute mon âme : « Le Christ est ressuscité ! » Un silence se fit. Je regardai autour de moi. Mes voisins de droite et de gauche me regardaient littéralement bouche bée de stupéfaction. C'étaient des miliciens infiltrés dans l'église.

Chapitre 8

Le dernier rapatrié

LA II^E CONFÉRENCE internationale « Lectures Nansen », qui a eu lieu à Saint-Pétersbourg des 27 au 29 octobre 2008, a réuni des chercheurs ainsi que l'« objet » de leurs recherches, c'est-à-dire les personnes liées par leur famille ou leur propre vie au rapatriement, au retour volontaire et conscient en URSS. Autrement dit, des émigrés politiques. Parmi eux se trouvaient Mikhaïl Nikititch Tolstoï, petit-fils d'Alexeï Tolstoï et l'un des organisateurs de la rencontre de Saint-Pétersbourg, quelques émigrés et moi-même. Au cours des séances, l'un des intervenants « classa » soudain Léon Trotsky parmi les émigrés, ce qui me sembla paradoxal. Pourquoi alors ne pas dire que le premier rapatrié, qui eut d'ailleurs plus de chance, avait été Vladimir Ilitch Lénine ? Son retour depuis Zurich fut si réussi que ce « rapatrié » continue de figurer en plein cœur de Moscou et d'y émettre des ondes malfaisantes. Saint-Pétersbourg, qui n'est malheureusement pas la seule ville dans ce cas, est imprégnée de toponymes évoquant Lénine.

Alors, qui se rapatrie ? Un émigré. Et qu'est-ce qu'un émigré ? Visiblement, la définition la plus précise en a été donnée par Alexandre Soljenitsyne : « Un émigré, c'est celui qui construit sa vie de façon à pouvoir revenir dans son pays d'origine ou, en cas d'impossibilité, à accélérer le moment de ce retour. » Initié dans les années 1990, le flux croissant de jeunes spécialistes et de

main d'œuvre quittant l'espace post-soviétique ne peut aucunement être placé dans la catégorie de l'« émigration » : c'est un phénomène de migration similaire à l'arrivée des mineurs de Pologne ou des Espagnols dans la France d'avant-guerre. Les Molokanes¹ ou les Doukhobors², exilés de l'Empire russe et qui se retrouvèrent au Canada, ainsi que les Allemands ethniques et les Juifs ayant quitté la Russie au début du xx^e siècle puis plus tard l'URSS, ne peuvent pas non plus être considérés comme des émigrés. Ils quittaient la Russie « en secouant la poussière de leurs pieds », s'interdisant de songer à leur retour quels que fussent les changements dans leur pays d'origine. Il est psychologiquement naturel qu'aujourd'hui ils soient enclins à nier la réalité de la chute des Soviets, ils ont maintenant la tâche de s'assimiler.

Voici encore une citation de A. Soljenitsyne : « La première émigration fuyait les balles, la seconde la corde. » Dès le début, les Soviets menèrent une politique consistant à faire revenir ceux que la défaite dans la guerre civile avait forcés à quitter la Russie, pour ensuite les éliminer ou les rendre inoffensifs. Les appels au retour jouaient sur la nostalgie « des buissons de sorbier couverts de baies le long du chemin » (de la poétesse Marina Tsvetaïeva), s'accompagnaient de promesses de « pardon » pour avoir participé à la guerre civile, et faisaient miroiter généreux salaires et honneurs. Les émigrés rentraient, ils se faisaient aussitôt emprisonnés. Le mouvement de rapatriement, initié dès la fin des années 1920, concerna un grand nombre de personnes. Il peut être considéré comme une « vague » de retours, et il est possible de dresser une liste de ces vagues de retours comme celle des émigrations. Tragique aussi fut le destin de ces soldats et officiers de Wrangel qui, pour une raison ou une autre, ne purent pas embarquer sur les croiseurs

1. Communauté religieuse russe datant du milieu du xv^e siècle.

2. Communauté religieuse russe datant de la seconde moitié du xviii^e siècle.

anglais qui partaient. Ils avaient obéi aux promesses écrites des bolcheviques données en Crimée en 1920. Béla Kun et Rosalia Zemliatchka leur avaient assuré : « Faites-vous enregistrer, tout vous sera pardonné. » Ils furent 5 000 ou 6 000 à y croire. À Féodossia et Simféropol, ils furent tous fusillés. Le résultat de leur effroyable « rapatriement » s'était édifié sur la confiance en le pouvoir des Soviets. C'est ainsi que mourut le fils unique de l'écrivain Ivan Chmeliov.

Au milieu des années 1930, les Soviets établirent définitivement un « mur de Berlin » sur tout le périmètre de la frontière nationale : ils cessèrent de délivrer des passeports pour les voyages privés à l'étranger. Le « non-retour » et le rapatriement étaient devenus des phénomènes irréversibles. Il existait d'autres modes de rapatriement moins risqués, masqués, psychologiques : demeurer dans sa communauté d'origine, comme mes parents, garder sa « propre langue », sa religion et sa culture, sans se mêler au pays d'accueil. Le refus de s'assimiler aura aidé ces émigrés à maintenir leur foi et leur perception « russe » du monde, qui perdure jusqu'à nos jours.

Jusqu'aux premières années d'après-guerre, il existait à Paris un lycée dont le diplôme équivalait au baccalauréat français et un Corps des cadets avait été créé à Versailles sous la protection du grand-duc Gavriil Konstantinovitch. Ses anciens élèves devaient, le moment venu, libérer la Patrie du joug soviétique. Une excellente formation des jeunes Russes était apportée par le lycée Saint-Georges créé par des jésuites uniates belges. Les organisations de jeunesse des « *vitiaz* » (« preux », organisation militarisée), des « *sokols* » (« faucons »), des scouts russes et de l'Action chrétienne des étudiants russes étaient actives. Elles comprenaient des cercles, des camps d'été, des chorales, etc. Et aujourd'hui, les anciens élèves du lycée, les anciens « *vitiaz* », maintiennent ce lien. Ils ont près de 70 ans mais ils sont toujours bilingues, beaucoup d'entre eux se rendent encore souvent en Russie. Voilà ceux pour qui le « rapatriement » aura été à la fois

confortable et, souvent, utile pour la Russie. Je reste pourtant convaincu que la vague tragique des « revenants » d'après-guerre, des « réémigrés », dispersée dans les provinces, dans les villes de Sibérie et d'Asie centrale, par sa simple présence, sa façon de vivre, ses récits, son témoignage, sa capacité à travailler, aura accéléré, ne serait-ce que d'une semaine, la libération de la Russie et contribué à déterminer le caractère du 21 août 1991. Cette réflexion est destinée à souligner l'utilité de la patience.

Cela étant, le rapatriement intérieur a aussi mené à des paradoxes. Il y eut des Français-Russes qui avant même le début de la Seconde guerre mondiale, avant la marche victorieuse de l'Armée rouge, étaient devenus des marxistes-léninistes, des communistes. Ils se sentaient ainsi impliqués dans la vie de leur pays d'origine, libérés de l'abjection, et un certain nombre de représentants de la deuxième génération de la première émigration s'inscrivirent au Parti communiste français (PCF). Marina Vlady et ses sœurs furent membres du PCF et, visiblement, étouffèrent de la sorte leur malaise moral. Alors attaché culturel à l'ambassade de France à Moscou, le défunt comte Stepan Tatichtchev, que A. Soljenitsyne décrit avec amour dans *Les Invisibles*, apporta une aide fort précieuse à la « résistance » soviétique mais avait également été, certes peu de temps, un membre convaincu du PCF.

Peu connu en France malgré son livre *L'abolition*, Serge Samarine appartient à l'une des dernières promotions du Corps des cadets de Versailles, d'éducation et de culture « archirusses ». Il renonça à tout cela et, en partie pour décevoir sa mère, passa de l'orthodoxie au marxisme-léninisme, intégra le PCF, prit la citoyenneté soviétique et devint un staliniste convaincu. En 1956, il put se rendre pour la première fois à Moscou, en tant qu'interprète. Il rencontra là-bas Piotr Troubetskoï et Alexandre Lermontov¹, alors tous deux récemment revenus des

1. Tous deux rapatriés en 1947, tous deux emprisonnés, et finalement parmi les premiers réhabilités.

camps de Vorkouta. Pendant le trajet de retour, dans l'avion, S. Samarine pleura. Revenu à Paris, il renonça à la citoyenneté soviétique et revint à l'Église.

Un autre exemple non moins typique de la « génération transitoire » peut être observé en la personne de Vadim Andreïev (l'un des fils de l'écrivain Léonid Andreïev), marié à la fille d'un des fondateurs du Parti socialiste révolutionnaire (SR) et résistant, Viktor Tchernov. Vadim prit la citoyenneté soviétique et devint un stalinien zélé. Il travaillait à l'Organisation des Nations unies (ONU). En poste à New York, il édita à Moscou ses souvenirs sur un ton – à la mode à l'époque – lyrique et patriotique. Sa première visite en Russie eut lieu en 1956 et il revit alors son frère aîné, Daniil, qui venait d'être réhabilité¹. Vivant dans l'aisance à New York, Vadim n'avait pas le moins du monde soupçonné ni l'arrestation de son frère ni ce qu'il avait pu vivre dans les camps. Puis il rencontra A. Soljénitsyne, et avec l'aide de son fils Alexandre, il put faire sortir le manuscrit de *L'Archipel du Goulag*. Je le rencontrai pour la dernière fois à Genève, peu après l'expulsion de A. Soljenitsyne : « Nikita, vous savez toutes ces choses. Comment me débarrasser de ma citoyenneté soviétique ? Je n'ai pas envie de mourir avec... »

Je me permettrai de recommander aux historiens de l'émigration russe de s'intéresser à la période du « patriotisme soviétique » dans la France d'après-guerre à travers les journaux *Sovietsky Patriot*, *Poslednie Novosti* (*Les dernières nouvelles*), la revue soviétique *Rodina* (*La patrie*), etc. C'est une lecture passionnante, presque surréaliste... Certains modèles de « confort intérieur » étaient conservés presque religieusement. On peut citer deux rapatriés célèbres : Ariadna Efron, qui fut longtemps emprisonnée, fille de M. Tsvetaïeva et de

1. Fils aîné de l'écrivain russe Léonid Andreïev, Daniil, poète et philosophe, fut arrêté en 1947, accusé d'avoir organisé un groupe antisoviétique et condamné à 25 ans de camp.

Sergueï Efron, fusillé en 1941 ; ainsi qu'Alexeï Eisner, dont les mémoires furent publiées dans *Novy Mir* (*Le nouveau monde*). Émigré, A. Eisner était diacre. Il renia les ordres sacrés, devint communiste, partit combattre dans les rangs des brigades internationales en Espagne et, dès son rapatriement, il se vit condamné à dix ans de Goulag. Ni A. Efron qui était alors à Vorkouta, ni A. Eisner qui purgea sa peine dans la Kolyma, ne furent « rééduqués » par les camps. Ils furent libérés après 1954 et revinrent à Moscou. A. Efron mourut communiste. Ce n'est qu'en 1968, après le Printemps de Prague, que A. Eisner reconnut devant ses amis : « Qu'est-ce que j'ai été idiot... »

Le célèbre réalisateur et acteur russe Mikhaïl Kozakov a tourné le magnifique film, *La séduction du mal* (2006), qui montre des émigrés russes pris d'ennui venir dans les représentations soviétiques et dire : « Nous avons envie de revenir, de retourner chez nous, nous n'en pouvons plus d'être ici. » Leurs interlocuteurs leur répondaient : « Nous avons du mal à vous croire sur parole, prouvez-nous votre patriotisme par des faits. » C'est ainsi que l'on voit, par exemple, S. Efron « prouver » son patriotisme en devenant agent du NKVD et en participant à l'assassinat du transfuge du Komintern Ignace Reiss (Poretsky). Après cette opération, S. Efron fut rapatrié et fusillé une fois revenu en URSS. C'est aussi de cette façon que le général Nicolas Skobline contribua à l'enlèvement du général Evguény Karlovitch Miller, trahit l'Union générale des combattants russes (ROVS), sa foi et son serment. La promesse qui lui fut donnée par les agents de l'« INO » (renseignement extérieur du Guépéou) de pouvoir rentrer dans sa patrie fut presque tenue : il fut envoyé dans un avion « ami » qui l'emmena à Barcelone (l'Espagne était alors sous le contrôle des Brigades internationales et d'un nombre pléthorique d'agents de la Tcheka). On raconte que Skobline aurait été jeté de l'avion pendant le trajet. Une autre version affirme qu'il trouva la mort dans un accident ou fut tué à Barcelone. Quoi qu'il

en soit, il disparut dans la pénombre de l'histoire soviétique. Quant au général E. Miller, remis aux Soviets, il se retrouva à la Loubianka, inscrit sous le nom de famille Ivanov. On peut supposer qu'il éprouva une certaine sensation de « retour au pays ». Son dossier contenait quelques déclarations adressées au commissaire du peuple Nikolai Iejov, affirmant, contre sa parole d'officier, qu'il « ne [chercherait] pas à fuir ou à se manifester d'une quelconque manière ». Il n'avait qu'une seule demande, « être mené secrètement à l'office pour pouvoir prier dans une église russe ». Au lieu de quoi il fut conduit au crématorium du monastère Donskoï.

Avant la guerre, il y eut quelques rapatriés « symboliques » qui ne furent pas inquiétés lors de leur retour en URSS : Ilya Ehrenbourg, A. Tolstoï, le général Alexeï Ignatiev, Sergueï Prokofiev, Alexandre Kouprine, Ivan Bilibine ou Mirza Kazem-Bek¹. Ils servirent en quelque sorte d'appât pour les émigrés blancs restés à l'étranger mais chacun de ces « rapatriés modèles » dut en payer le prix.

La décision de se rapatrier est une équation complexe avec de nombreuses inconnues. C'est souvent le résultat d'échecs absolus, le romantisme de cinéma de conduire des taxis sur les Champs-Élysées n'ayant rien d'agréable. On en venait à considérer qu'il serait de toute façon plus sain de vivre plus près de son domaine ou de sa ville natale dans la Russie profonde, et que de plus il n'y aurait pas la barrière de la langue. Il s'avérait pourtant que la novlangue chiffrée de la *Pravda* était tout à fait incompréhensible. La décision de revenir, prise par certains émigrés, résultait pour nombre d'entre eux d'une profonde inadaptation sociale, et de l'absence de maîtrise de la langue et d'une profession utile. Pour les officiers et la noblesse, la possibilité de servir de nouveau la Russie et de se rendre utile

1. Mirza Kazem-Bek, ou Alexandre Kassimovitch Kazembek (1802-1870), est un célèbre orientaliste, historien et philologue d'origine azérie.

constitua un motif essentiel dans la décision de revenir. C'est ainsi que mon père pensa, en 1946, que le retour lui permettait d'être utile à son pays. Son souhait demeura insatisfait. Il fut arrêté presque immédiatement. Il eut son utilité pour la Russie, mais pas celle à laquelle il pensait. Pas son utilité d'ingénieur, mais de nouveau au titre de sa « résistance ». Au sujet des Russes de Paris qui se préparaient à rentrer en URSS (que les fonctionnaires soviétiques accompagnaient d'un « Ne prenez rien de superflu avec vous, vous trouverez tout ce qu'il vous faudra dès votre arrivée »), je recommande de regarder le film *Est-Ouest*, très proche de ce qui se passa dans la réalité. Nous partîmes dans des wagons chauffés, en commençant par traverser l'Allemagne, et à l'arrivée nous nous retrouvâmes dans des camps de filtration.

Le rapatriement suppose ce que John Le Carré désignait comme un « changement de loyauté », et l'écrivain francophone né dans une famille émigrée Vladimir Volkoff comme un « retournement ». Le titre d'un des livres de la princesse Zinaïda Chakhovskaïa, *Ma Russie habillée en URSS* (1958), permet de comprendre la « culbute » psychologique et même idéologique du rapatriement. Le déguisement de l'URSS en Russie, commencé en 1940 et qui s'acheva en 1943, fut l'un des instruments les plus efficaces de tromperie et d'attraction des Russes blancs, surtout après la victoire de 1945. L'axiome de départ du rapatriement s'exprime dans la maxime anglaise suivante, « My country, right or wrong », c'est-à-dire « Mon pays, qu'il ait tort ou pas ». Tel était le point de vue d'Anton Dénikine sur le problème en 1942 : quand les nazis lui proposèrent de coopérer, il décida que « même soviétique, ma patrie, c'est la Russie, et nous refusons de combattre contre elle ». Dans l'image déformée par le miroir, ces mêmes élans de loyauté nostalgiques envers la Russie (à condition qu'elle fût débarrassée des bolcheviques) caractérisent aussi le mouvement des partisans du général Andreï Vlassov.

Très peu nombreux, les rapatriés volontaires les plus raisonnables comprenaient qu'ils revenaient dans le régime illégitime des Soviétiques. Malgré cela, ils aspiraient à retrouver leur terre natale et à se mettre à son service. Oui, Staline était devenu une sorte de restaurateur de la Russie « une et indivisible ». Il avait restauré les galons des militaires, rouvert les églises, honoré Alexandre Souvorov, etc. Peu s'en souviennent, mais pendant la guerre, la *Pravda* avait cessé d'inscrire son en-tête « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », le remplaçant par « Pour notre patrie soviétique ! ». Le Komintern avait été dissous, l'hymne national proclamait l'« union indestructible ». L'émigration était en liesse : à *L'Internationale* se substituait un nouvel hymne national, « véritable ». Tout ce mélange, tout cet ensemble de symboles aura joué un rôle bien précis dans le mouvement des candidats au retour, sans parler des quelques célébrités qui venaient d'URSS persuader les émigrés de rentrer, telles que I. Ehrenbourg ou Konstantin Simonov. Comme on dit, « ils ne portaient pas de croix », ils savaient où ils attiraient les naïfs ! Un évêque, que Dieu lui pardonne, venu d'URSS, avançait des arguments et promettait l'immunité, alors qu'au même moment le métropolite Nicolas de Kroutitsky et de Kolomna chuchotait dans des conversations privées : « N'y allez pas... »

Il y a également le principe régnant et toujours en vigueur : on a le droit de ne pas se soumettre à un ordre amoral. Ce principe est entériné dans la « doctrine sociale » de l'Église orthodoxe russe. L'attitude de la personne envers le système totalitaire, le pays et le lieu du méfait est une question tragique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de réponse univoque et satisfaisante. Les grands mouvements politiques se fixaient comme objectif un retour collectif. La ROVS le résolvait à sa façon : en comptant sur une défaite militaire des Soviétiques. Quant aux « Eurasiens », ils devinrent patriotes soviétiques : Sviatopolk Mirsky revint en URSS, purgea sa peine au Goulag et mourut

dans la Kolyma. D'ailleurs, de nos jours, l'« Eurasianisme » a su se rapatrier idéologiquement, il renaît dans les milieux de l'intelligentsia russe actuelle. Les « Jeunes Russes » reconnurent le régime en scandant le slogan : « Le Tsar et les Soviets ! » Leur « guide », Mirza Kazem-Bek, s'avéra après la guerre être un agent des services spéciaux soviétiques et finit sa vie comme référent du Département des relations extérieures du Patriarcat de Moscou de l'Église orthodoxe de Russie. L'Union des solidaristes russes (NTS), qui s'était donné pour but de renverser le régime soviétique, effectua concrètement son rapatriement, seulement après 1991. Nombre de ses dirigeants revinrent à Saint-Petersbourg et à Moscou. Ils continuent à publier leur revue *Grani (Les facettes)*, et leur maison d'édition Possev poursuit son activité.

Je noterai que certains rapatriés ne voulurent même pas ouvrir les yeux. J'en veux pour exemple le livre d'Alexandre Ougrimov, *De Moscou à Moscou via Paris et Vorkouta*. L'auteur y décrit la manière dont il « attendit » pendant six mois son arrestation à Saratov : « Voici trois jeunes hommes venus m'arrêter, de bons visages russes affables ». On retrouve le même état d'esprit étrange chez l'un des personnages du remarquable film de Michel Démourov et Victor Epstein sur l'émigration et le rapatriement, *Ne maudissons pas l'exil*, dans lequel Danzas, « revenant » volontaire et « détenu », le cœur simple et les larmes aux yeux, se dit prêt, en échange de fumer un bon tabac et de voir confectionner une cigarette roulée en papier journal, à faire un séjour dans les mines d'Oukhta. Difficile à croire, cela heurte le bon sens...

Le pic des retours correspondit aux années d'après-guerre, après la publication du décret du présidium du Conseil suprême du 14 juin 1946. Les souvenirs les plus marquants de Piotr Kovalevsky sont consacrés à cette période¹. Je me souviens

1. *Journal 1920-1922*, publié en Russie (Saint-Petersbourg, 2001). *Journal 1937-1948* (Lumière de Pâques rue Daru, Nijni Novgorod, Éditions

bien des hallucinations auxquelles était sujette l'émigration en 1946. Je me réfère ici à mon expérience personnelle. Chez mes parents, au-dessus de mon lit d'enfant était suspendue une gravure en couleur du tsar Nicolas II. Revenu de Dachau, mon père la décrocha et la remplaça par une photo de Staline en noir et blanc. P. Kovalevsky raconte que le métropolite Euloge avait rêvé pendant toute son émigration de se réinstaller en Union soviétique. Des offices et des prières « pour Joseph, enfant de Dieu » étaient dits... Reste également un épisode célèbre au cours duquel l'amiral Dimitri Verderevsky, Vassili Maklakov, Alexei Révizov et d'autres furent invités à déjeuner avec Alexandre Bogomolov, l'ambassadeur soviétique en France, et Viatcheslav Molotov. Ce dernier les invita à rentrer : « Vous savez, la famille n'est pas dépourvue de monstres. Certains, peut-être, ne vous comprendront pas. Mais si vous avez des difficultés, écrivez-moi personnellement. » Les femmes des rapatriés arrêtés lui écrivirent... Le degré d'aveuglement était grand.

Les humeurs patriotiques correspondirent à un autre phénomène du moment : les dizaines, les centaines de milliers de soldats de Vlassov, de personnes déplacées, de Cosaques et d'Ostarbeiters firent tout leur possible pour ne pas revenir en URSS. Est-il nécessaire de mentionner les remises de prisonniers aux Soviétiques à Lienz : de jeunes femmes tuaient leur bébé avant de se tuer elles-mêmes ; certaines personnes préféreraient se pendre plutôt que d'être embarquées par les Alliés dans les camions du SMERSH¹... Ceux qui avaient heureusement réussi à échapper au rapatriement de force se cachaient, on ne croyait pas leurs récits, ils étaient considérés comme des traîtres.

Khristianskaïa Biblioteka, 2014). Sur Piotr Kovalevsky, voir, dans l'article, « Mgr Vassili ».

1. Terme qui désigne les services de contre-espionnage de l'armée soviétique durant la Seconde guerre mondiale.

Si ce n'est pas une tragédie, alors que vaut Sophocle ? Je me souviens du prince Constantin Andronikof qui, le 9 mai 1945, alors que Paris était orné des drapeaux des cinq pays vainqueurs, confectionna avec un drap et de la teinture un drapeau aux trois couleurs de l'Empire russe et le fit flotter à sa fenêtre. Avant tout le monde il avait compris qui, en réalité, avait remporté la victoire. Avec son épouse ils cachaient et protégeaient des transfuges soviétiques, des futures « personnes déplacées », des mains des groupes du colonel Tabadzé, chef de la Mission militaire soviétique de rapatriement. Les Français, quant à eux, toléraient sur leur territoire les enlèvements d'émigrés blancs, les internements dans le camp de Beauregard et la détention des « personnes déplacées ». Cela dura jusqu'en novembre 1947, quand eut lieu le départ d'un groupe d'émigrés qui avaient choisi de prendre la citoyenneté soviétique, et quand le camp de Beauregard fut définitivement fermé, ce qui constitua l'un des événements marquant le début de la guerre froide.

Le rapatriement comme phénomène social s'est achevé et, nous l'espérons, pour toujours. Il s'est achevé avec le retour de A. Soljenitsyne dans la Russie libérée.

Postface de l'auteur

À TRAVERS ces différents récits, j'ai tenté de parler non pas tant de moi que de mon époque, c'est-à-dire des personnes lumineuses que le Seigneur m'a permis de rencontrer pendant mes années de camp : des prêtres, des poètes, des militants des droits de l'homme, des artistes, des personnes toutes simples, remarquables et honnêtes, comme le père Stanislav. Des personnes comme Vladimir Telnikov et Viktor Trofimov, son « complice » dans l'affaire de Léninegrad en 1957. Des personnes comme Marat Tchechkov et ses « complices » du groupe de Krasnopevtsev de Moscou. Des personnes comme ce jeune homme de 25 ans, d'Ukraine occidentale, à moitié analphabète, condamné pour ne pas avoir dénoncé son père, impliqué dans l'assassinat du secrétaire du comité du parti de son quartier.

Il m'est impossible de citer tout le monde. Une fois libérés, nous sommes restés amis, ce lien perdure avec ceux qui sont encore en vie.

Postface du traducteur

MA PREMIÈRE rencontre avec un ancien détenu des camps date de mon premier long séjour à Saint-Petersbourg en qualité d'étudiant, dans la première moitié des années 1990. Certes, ce Iouri n'était pas un *zek* au sens politique mais un simple *bytovik*, écopant donc d'une condamnation relevant du droit commun : une bagarre entre jeunes de 20 ans qui avait dégénéré lui avait valu trois ans de camp à abattre des arbres et à débiter des rondins près de Mourmansk. Iouri et ses camarades avaient ensuite si joyeusement fêté leur libération qu'ils avaient gagné trois ans de détention supplémentaires. Après avoir passé les meilleures années de sa jeunesse à couper du bois, de 20 à 26 ans, Iouri s'était marié, avait eu une petite fille, et menait une vie rangée qui s'acheva soudainement par une crise cardiaque à l'âge de 40 ans dans une cour d'immeuble au début des années 2000.

La deuxième rencontre avec l'un de ceux qui ont connu les camps fut celle de Nikita. Son épouse raffinée, Xénia, et lui, me subjuguèrent. Depuis lors, une bonne douzaine d'années a passé et le mentor qu'est Nikita n'a cessé de me faire découvrir sa riche personnalité, ainsi que de me prodiguer conseils et encouragements dans le beau métier de la traduction et de l'interprétation. La gratitude que j'éprouve envers Nikita Krivochéine, maître de nombreux interprètes et élèves, n'est pas seulement de m'avoir fait l'honneur de me confier la traduction de ses mémoires. Cet honneur m'a pourvu d'un double

privège. Celui de traduire un témoignage important et rare de ce que peut la volonté et la fidélité face à ce qu'a été le système soviétique. Et ensuite d'avoir la possibilité, également rare, de discuter avec l'auteur du texte que l'on traduit – le vœu de tout traducteur –, d'avoir la ressource de l'interroger sur ce qu'il a voulu dire, ce qu'il a tu, et aussi sur ce qu'il n'avait pas supposé mais que la traduction révèle.

Ce que Valery Larbaud avait souligné dans *Sous l'invocation de saint Jérôme* (1944), le grand traducteur Boris de Schloezer l'a exprimé avec concision dans sa préface à sa traduction de *Guerre et paix* : « On ne connaît bien une œuvre qu'en la traduisant. » Cet axiome s'est appliqué à l'ouvrage que vous tenez entre les mains. Ainsi, la correspondance qui s'est établie alors entre les Krivochéine et moi prépara, en quelque sorte, puis accompagna ce travail de traduction. La langue de N. Krivochéine est, comme c'est à la mode de le dire, incisive, insolite, ne serait-ce parce qu'elle est riche en ellipses : le lecteur doit deviner ce qui n'a pas été dit, c'est une sorte d'activité plaisante qui s'apparente à un jeu où l'on retrouve le caractère facétieux de l'auteur. D'où un grand plaisir à la lecture. C'est aussi une langue pleine de tournures propres aux *zeks*, la syntaxe est souvent poussée dans ses extrémités, parfois heurtée, voire incohérente pour l'esprit rationaliste français, ce qui permet de retrouver finalement un autre écrivain russe de taille, et qui figure de droit au premier rang des anciens déportés : Alexandre Soljenitsyne.

Peut-on tirer de cette similitude une règle qui serait applicable aux écrivains déportés ? Contrairement à Imre Kertész qui raconte en un souffle, sans reprendre haleine, dans *Être sans destin* (1975) la disparition de tout for intérieur et de toute aspiration, et donc de toute volonté personnelle face au malheur qui s'abat sur lui, N. Krivochéine ne perd jamais de vue qu'il doit être libre, que retrouver sa liberté est son objectif. C'est ainsi que dans les moments les plus propices au désespoir,

il y a chez lui une lueur moqueuse, et l'humour est finalement aussi présent dans ces scènes décrites par N. Krivochéine qui lève pour le lecteur le voile sur l'incroyable cruauté des camps mais aussi sur la fidélité en amitié qui naît de cette camaraderie forcée. Cette amitié s'accompagne aussi de tristesse puisque nombre de camarades de camp de N. Krivochéine sont partis finalement à un âge assez jeune et, Dieu merci, Nikita se trouve être aujourd'hui l'un des derniers survivants.

Annexes

ANNEXE I – EST-OUEST OU LES QUATRE TIERS D’UNE VIE

Interview accordée à Ekaterina Bogopolskaïa,

La Pensée russe, 1999.

Ekaterina Bogopolskaïa :

En septembre 1999, le film de Régis Wargnier, *Est-Ouest*, est sorti sur les écrans français. On peut dire que le réalisateur d’*Indochine* et d’*Une femme française* était et reste fidèle à lui-même. Il raconte une histoire d’amour romantique sur fond de bouleversements historiques, avec de nouveau une femme française pour héroïne, mais cette fois-ci l’action se déroule non pas dans les colonies de l’Asie du Sud-Est, non pas dans la France de l’après-guerre mais, de façon tout à fait inattendue, dans l’URSS de la fin des années 1940 et du début des années 1950.

À l’origine, l’idée de R. Wargnier était de tourner un western en Asie centrale, avec la nature sauvage des steppes aux horizons infinis et Catherine Deneuve dans le rôle d’une diplomate occidentale parcourant ces étendues immenses pour ramener à Paris un étalon offert par le Turkménistan au président de la République française. Réflexions faites, le projet s’avéra trop complexe et trop cher, mais au cours du voyage à travers trois républiques d’Asie centrale, le destin offrit à R. Wargnier un nouveau thème. Il rencontra là-bas, dans un coin reculé, des personnes qui parlaient parfaitement français. Elles étaient nées de mariages mixtes franco-russes, pour lesquels le Kazakhstan fut souvent une terre d’exil. Parmi eux figuraient les enfants

des rapatriés de l'émigration blanche, revenus en Russie après le décret de Staline de 1946. R. Wargnier fut bouleversé par les histoires qui lui ont été racontées. C'est ainsi que naquit l'idée d'un film honorant la mémoire de cette partie de l'histoire française oubliée.

Les scènes ont été tournées en Ukraine et en Bulgarie. Pour les premiers rôles, R. Wargnier réunit des stars : Sandrine Bonnaire, Catherine Deneuve et Oleg Menchikov. Ce dernier, « charmeur venu des steppes », comme l'avait surnommé un journaliste français, figure aujourd'hui dans les pays occidentaux parmi les plus grands noms du cinéma mondial.

Grâce à la participation de Sergueï Bodrov et de Rustam Ibraguimbekov à l'écriture du scénario, le film *Est-Ouest* a largement évité les points de vue simplistes, propres aux réalisateurs occidentaux quand ils réalisent des films sur la Russie. Pourtant, la distinction arbitraire entre bons et méchants, avec l'Ouest comme paradis imaginaire, et l'Est comme règne des ténèbres, demeure dans ce film de façon indéniable. Ce qui correspond, d'ailleurs, au genre du cinéma romantique qui ne connaît pas de demi-mesures et auquel le film de R. Wargnier appartient par son style.

En juin 1946, Staline met en place une gigantesque campagne de propagande : une amnistie est proposée à tous les anciens émigrés blancs de France, avec remise d'un passeport soviétique et la possibilité de retrouver leur patrie. Le médecin Alexei Golovine, l'un des nombreux émigrés russes ayant cru Staline, revint en Russie avec sa femme qui est française, et leur petit garçon. À peine descendus de la passerelle à Odessa, les Golovine se trouvent plongés dans le climat de terreur stalinienne et découvrent petit à petit tous les charmes de la vie soviétique que sont l'appartement communautaire, les délations, les arrestations, l'absence totale de liberté.

L'intrigue du film tourne autour de la tentative de franchir le mur dans l'autre sens, vers la liberté. Marie (Sandrine Bonnaire)

incarne une Française fière et romantique. Et, comme il convient à une héroïne romantique, elle a son chevalier servant, Sacha (dont le rôle est interprété par Sergueï Bodrov junior) qui, encouragé par Marie, se décide à rejoindre à la nage en pleine mer un navire turc se dirigeant vers l'Ouest. Alexeï (Oleg Menchikov) incarne le sens du sacrifice typiquement russe : pour sauver sa femme et son fils de cet enfer, il consentira à tout.

« L'idée principale du scénario, dit R. Wargnier, à laquelle je n'avais moi-même jamais pensé, m'a été inspirée par Sergueï et Roustam : à partir du moment où Alexeï prend conscience de la monstruosité du régime, il est obsédé par l'idée de sauver sa femme. Mais même à elle il ne peut révéler son secret, le risque étant trop grand. Il est alors obligé de mentir, de se faire passer pour un autre, de jouer le rôle d'un apparatchik modèle dans l'attente du moment où il pourra enfin lui rendre sa liberté... »

Le film *Est-Ouest* est censé provoquer un choc, après une telle succession d'horreurs et de peurs. Quand on se retrouve ensuite dans une rue de Paris animée, en pleine lumière, on se sent soulagé. L'histoire que raconte le film maintient pourtant encore longtemps dans un état de tension et on se pose involontairement cette question : tout cela était-il bien vrai ? Les choses se sont-elles vraiment passées ainsi ? Et si ce n'est pas le cas, alors comment était-ce ? Quel destin ont connu les émigrés russes repartis chez eux après la guerre ? Poussée par ces questions, j'ai décidé de m'adresser à l'un des témoins de ces événements passés. Il vit aujourd'hui à Paris, il s'agit de Nikita Krivochéine.

Nikita Krivochéine :

Vous dites mal connaître cette période, mais c'est un problème général, tant en Union soviétique que dans les pays occidentaux : on ne sait presque rien. Nombre de livres et d'études sont sortis sur la remise des Cosaques aux Soviétiques

par les Alliés, des personnes déplacées ou des prisonniers de guerre. L'histoire n'est restée aveugle qu'envers les rapatriés de l'émigration blanche. Il n'y a eu que quelques publications de propagande à l'époque du « dégel ». La première, la plus connue, est celle de Lev Lioubimov dans *Novy Mir*. À Saratov est sorti un livre de Dmitry Meisner, *Mirages et réalité. Carnets d'un émigré* (1966). À Moscou, Nikolaï Rochtchine a été publié (*Journal de Paris. Rencontres avec le passé*, Moscou, 1954). Et c'est tout, me semble-t-il. Le livre de ma mère, Nina Alexeïevna Krivochéine, *Quatre tiers d'une vie*, est le seul ouvrage de mémoires sur cette période. Or, dans les pays occidentaux, jusqu'à la sortie du film de R. Wargnier, aucune publication.

Le rapatriement a commencé à la suite du décret de Staline de 1946, date à laquelle débute le film. Le décret concernait la France, l'Italie et la Belgique. Il ne faudrait pas croire que les émigrés voulaient revenir par convictions procommunistes, parce qu'ils avaient raté leur vie dans leur pays d'émigration ou qu'ils n'avaient pas réussi à s'intégrer dans la vie occidentale. Ce n'est pas du tout ça. Ceux qui se sont fait remettre un passeport soviétique – il n'existe pas de statistiques à ce sujet – furent au moins 5 000 ou 6 000. Berdiaïev a failli partir, le prince Sergueï Obolensky¹ et Serge Samarine avaient déjà obtenu leur passeport². Je sais de source sûre que mère Marie Skobtsov – canonisée en 2004 par le patriarcat de Constantinople – avait l'intention de rentrer en Union soviétique après la guerre et de pérégriner là-bas sur les routes. Vous comprenez qu'elle n'aurait pas été bien loin... Nombre de prêtres sont aussi revenus, et

1. Le prince Sergueï Sergueïevitch Obolensky (1908-1980) travaillait en France dans les assurances. En 1946, il obtint un passeport soviétique et collabora à diverses publications prosoviétiques, mais il rompit publiquement avec l'Union soviétique en 1949. En 1962, il prit la direction de la revue monarchiste parisienne *Vozrojdénie (Renaissance)*.

2. Sergueï Sergueïevitch Samarine (1924-1995), écrivain français, a quitté Moscou avec ses parents en 1931. Il est l'auteur du roman *L'abolition* (Paris, Gallimard, 1978). Voir le chapitre 7 du présent ouvrage « Le dernier rapatrié ».

il était difficile de les soupçonner de sympathie envers les communistes.

La seule explication à tout cela est l'alliance paradoxale conclue pendant la Seconde guerre mondiale avec Winston Churchill et les États-Unis. C'est-à-dire qu'en toute logique, Staline et Hitler, frères siamois, auraient dû rester ensemble mais, s'étant brouillés, il en a résulté que l'URSS et les pays occidentaux sont devenus alliés. En outre, au cours de la guerre, pour que le peuple le suive, Staline a dû réinstaurer les grades d'avant la révolution dans l'armée, rouvrir les églises, ou encore se référer à Dimitri I^{er} Donskoï. Sans parler du slogan de la patrie « unie et indivisible », pour laquelle l'Armée blanche s'était autrefois battue... Et là, non seulement l'Empire réintègre la Pologne, les Pays baltes, mais pire encore, on a failli conquérir les détroits. La *Pravda* sortait avec un nouveau slogan en exergue : « Pour notre patrie soviétique ! » à la place de « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Et la radio ne passait plus *L'Internationale* mais *Russie puissante*... Les Russes ont pensé que la débolchevisation était lancée, et c'est ce qui fut entériné, confirmé par Konstantin Simonov, Ilya Ehrenbourg et beaucoup d'acteurs de cinéma envoyés en France, avec la publication de journaux et l'ouverture de deux cinémas. Quand Viatcheslav Molotov s'est rendu à la conférence des Alliés de 1946, l'amiral Dimitri Verderevsky¹, le prince S. Obolensky, Alexei Rémizov et Nicolas Berdiaïev lui-même ont déjeuné avec lui. On était donc en présence d'un élan de patriotisme généralisé. Et peut-être aussi de naïveté, voire, pourquoi ne pas le dire, de bêtise. Faible consolation de voir qu'au sein de l'intelligentsia soviétique – et nous avons de nombreux témoignages littéraires, chez Alexandre Tverdovsky par exemple, dans la

1. Dimitri Nikolaïevitch Verderevsky (1973-1947), contre-amiral, ministre de la Mer dans le gouvernement provisoire, émigré à partir de 1918 à Londres, puis à partir du début des années 1920 à Paris.

dernière partie de son poème *Vassili Tiorkine*, ou dans des textes de Boris Pasternak – est né l'espoir que cette alliance avec les pays occidentaux, les souffrances de la guerre et du front mèneraient à une débolchevisation et à un retour à l'État national. Inutile de raconter la suite, tout le monde sait parfaitement ce qui s'est passé.

Il y a eu plusieurs départs, plusieurs paquebots, notamment d'ailleurs plusieurs bateaux d'Arméniens. Parmi ceux qui avaient obtenu un passeport soviétique, il y avait la vague de ceux qui avaient été expulsés de force par les autorités françaises, soucieuses d'éviter la diffusion de la « propagande communiste ». Cette première vague d'expulsions a concerné mon père. Par la suite, le gouvernement français reconnut que cette expulsion avait été une erreur et annula l'ordonnance de 1947. Mais très vite le pouvoir soviétique cessa de laisser rentrer les émigrés : les Russes sont restés en France avec leur passeport soviétique. Une partie d'entre eux a ostensiblement renoncé à cette citoyenneté, une autre a continué à vivre ainsi, s'en débarrassant petit à petit.

E. B. : Quel était l'objectif de Staline ?

N. K. : Son objectif était double : faire sortir de France et attirer la part la plus active et la plus impliquée politiquement de l'émigration afin de lui régler son compte à son arrivée. Pour mener à bien cette opération, des efforts considérables ont été entrepris. Il faut reconnaître que la machine de propagande a très bien fonctionné. Le film raconte le sort d'une famille qui a curieusement réussi à survivre. À un moment, Alexeï dit à sa femme : « Tu ne veux pas comprendre que je fais tout pour vous sauver ? Tu ne sais pas que tous ceux qui sont arrivés avec nous ont été fusillés ? » En réalité, personne n'a été fusillé.

E. B. : Et que s'est-il passé ?

N. K. : À leur arrivée, les émigrés ont été répartis dans des villes de province et presque tout de suite, dès l'été 1949, les

arrestations ont commencé. Il y a eu des arrestations en masse, très rapides, et une partie des détenus sont morts, évidemment, dans les camps. Après la mort de Staline, presque tous ceux qui avaient survécu ont été réhabilités.

E. B. : L'histoire de l'appartement communautaire et le fait que les Golovine ont été placés dans cet appartement correspond-il à la réalité ?

N. K. : Parfaitement. Pourtant, peu de rapatriés ont eu la chance d'obtenir une pièce dans un appartement communautaire dans la mesure où ceux-ci étaient attribués sur mandat. La plupart d'entre eux ont été obligés de louer soit un coin, soit une pièce. Ma famille a loué un appartement communautaire dans lequel était installé un informateur préparant l'arrestation de mon père. Exactement comme dans le film *Est-Ouest*.

D'ailleurs, je suis convaincu que les auteurs du scénario avaient pris connaissance du livre de ma mère *Quatre tiers d'une vie*. Certaines scènes viennent de là, par exemple le retour sur le paquebot *Russie*. C'est à son bord que nous avons fait le trajet depuis Marseille. Comme disait ma mère, le destin nous a alors fait un beau cadeau d'adieu. Pendant toute la traversée jusqu'à Odessa, la mer était d'huile. Nous avons longé les côtes italiennes, les îles grecques, tout était inondé de soleil, une splendeur, et l'eau était parfaitement calme. Nous avons fait une escale à Naples et pour une raison quelconque nous y sommes restés une journée et demie. Nous avons même été autorisés à descendre du bateau. Nous étions très bien nourris : toujours des fruits frais, des jus, des plats variés. Le matin, nous montions sur le pont, nous nous promenions, ou bien nous nous installions dans des chaises longues à écouter de la musique. Une croisière réussie... Comme pour les scènes tournées dans l'appartement communautaire, on a l'impression que ce sont des photos tirées du livre de ma mère.

E. B. : Ce qui correspond aussi à vos souvenirs personnels ?

N. K. : Tout à fait. Je suis sincèrement content de ce film qui est presque un sans-faute. C'est d'ailleurs le deuxième film occidental sur la réalité soviétique, après *Une journée d'Ivan Denissovitch*¹, à très peu s'écarter des faits ! Le seul écart par rapport à la vérité est la première scène de l'exécution dans le port d'Odessa. Celle-ci n'a pas eu lieu. Ceux qui descendaient des passerelles du paquebot *Rossia* (*Russie*, anciennement *Adolf Hitler*) n'ont pas été exécutés tout de suite. Au contraire, les premiers moments du scénario qui peuvent sembler tout à fait cinématographiques, inventés, correspondent complètement à la réalité. Par exemple, la fuite à la nage de Sacha. Certains ont fui ainsi. Certes non pour rejoindre des paquebots en pleine mer, mais la Turquie depuis Batoumi en Géorgie.

L'atmosphère générale ne contredit pas la vérité de la vie. Je peux parler de mon cas. Je me suis retrouvé en URSS en 1948 et ensuite pendant de longues années j'ai été obsédé par l'idée de m'enfuir. Si on m'avait alors proposé de m'amputer d'un bras ou d'une jambe sans anesthésie pour pouvoir revenir en France en échange, j'aurais dit « oui » sans hésiter un seul instant. Ou, par exemple, le thème de l'actrice française qui participe activement au sauvetage de Marie, et toute cette histoire autour de l'ambassade qui semble invraisemblable à première vue. Je peux témoigner qu'il y a eu plusieurs familles arméniennes et une famille russe que les ambassadeurs français ont gardées sur leurs territoires diplomatiques pendant cinq ou six ans chacune. Ils lavaient la vaisselle à l'ambassade, ils fatiguaient tout le monde mais ils n'ont jamais été mis dehors. Petit à petit, leur départ a été négocié avec les Soviétiques. Je ne citerai pas de nom mais je connaissais aussi une femme qui avait fait le chemin de Vinnitsa à Varsovie, et là-bas l'ambassadeur de France a eu pitié d'elle et

1. Film du réalisateur Caspar Wrede d'après un scénario de Ronald Harwood, filmé et diffusé en salles en Suède en 1970.

elle est retournée en Ukraine détentrice d'un passeport français. Les auteurs du scénario ont réussi à recomposer morceau par morceau la vie d'alors.

E. B. : D'ailleurs, le personnage de l'actrice interprété par Catherine Deneuve est une composition. Louis Gardel, coscénariste du film, fait référence à plusieurs personnes, dont l'actrice Simone Signoret, du Théâtre national populaire (TNP) de Jean Vilar (qui avait fait effectuer des tournées en Union soviétique), et qui recevait alors de nombreuses demandes en ce sens pendant ses déplacements.

N. K. : S'il y a quand même un grief sérieux à faire à ce film, au sujet d'un point totalement faux, je mentionnerais la tentative réussie d'Alexei Golovine de s'intégrer, de devenir un citoyen de l'Union soviétique à part entière pour survivre et sauver sa famille. Ce type de mimétisme « je serai comme vous, je renoncerai à mon passé, et vous m'épargnerez », autant que je sache, n'a jamais réussi. Je ne veux pas dire que certaines personnes n'aient pas eu ce genre de velléités, au contraire, c'est même la première réaction élémentaire de survie : disparaître, ne pas se faire remarquer, devenir comme les autres. Alexandre Paléologue (ou Alexandru Paléologue), imaginez-vous, avec un nom de famille aussi célèbre, eh bien cet homme, mû par le désir de se sauver, écrivit depuis Simféropol une lettre à mon père, qui se trouvait à Oulianovsk. Elle commençait par ces mots : « Mon cher Igor », suivis de textes recopiés de la *Pravda* et qui s'achevait par la signature « Ton Sacha ». C'était la même peur que celle que Evguénia Guinzbourg décrit dans *Le Vertige* (1967). Et là on ne va pas seulement réécrire la *Pravda* ! Je connaissais un rapatrié qui n'a pas été mis en prison mais après la mort de Staline et la fin des arrestations, il a été bon pour l'asile de fous. La peur l'avait mis dans cet état.

Parmi un grand nombre de personnes de mon âge, ce désir de se sauver et d'être comme tout le monde a mené au fait que,

par un effort poussé de volonté, ils se sont forcés à oublier le français ! Parmi les jeunes, le mimétisme allait jusqu'à tenter d'entrer dans le parti, jusqu'à un patriotisme forcené. Tout cela restait inutile. Le parti et les organes étaient trop méfiants et inébranlables dans leur propre foi pour accepter ces nouveaux convertis. Exactement comme Méphistophélès exigeant de Faust qu'il signe de son sang et qu'il ne fasse pas semblant. De telles fausses conversions ne suffisaient pas. De toute façon, ils étaient mis en prison, et si ce n'était pas le cas, ils ne pouvaient pas accéder aux postes dirigeants, ils ne pouvaient pas être reconnus comme faisant partie des leurs et, bien sûr, ils ne pouvaient pas voyager à l'étranger, même en Bulgarie. C'est-à-dire que tout ce qui arrive à Golovine dans le film n'aurait pas pu se produire. Certains ont pu, il est vrai, se faire éditer mais ils étaient maintenus à distance respectable et encore plus méprisés.

De même, au sujet des balles tirées sur l'un des rapatriés dès son arrivée au port, cela ne tient pas debout. Tout était plus réfléchi, plus raffiné, et ne se faisait pas au grand jour. Le célèbre essayiste français Éric Weil¹ disait que le communisme a une caractéristique frappante, c'est d'être un homme invisible, comme chez H. G. Wells. On était, comme dans un film d'horreur, progressivement entouré, enveloppé d'une toile d'araignée...

Notre bateau a amarré dans le port d'Odessa. Le lendemain, c'était le 1^{er} mai. Nous attendions. Un militaire en tenue du NKVD est entré dans notre cabine, il a demandé à ma mère d'ouvrir son sac à main et lui a confisqué trois journaux de mode : « C'est interdit ! » On nous a dit : vous allez à Lüstdorf (une ancienne colonie allemande près d'Odessa), pas très loin. Sur le débarcadère, des camions nous attendaient, conduits par

1. Éric Weil (1904-1977) était un philosophe français.

des soldats. On nous a emmenés dans un véritable camp, avec des miradors, des chiens, du fil de fer barbelé et des baraquements.

E. B. : Quelle attitude avaient les habitants vis-à-vis des Russes qui revenaient de France ?

N. K. : Un mélange de mépris et de compassion. Mais le plus souvent, comme on pouvait s'y attendre à l'époque, « avec une bonne dose d'hostilité de classe ». Ce qui débouchait sur une réaction bien connue : « Ce pour quoi vous avez voulu vous battre, c'est... Vous n'avez que ce que vous méritez. » Ce sont des choses entendues par les rapatriés de la bouche de leurs codétenus dans les camps : « Aucune pitié pour vous. Vous avez vous-mêmes décidé de revenir, alors pourquoi aurions-nous pitié ? »

E. B. : Et comment vous êtes-vous senti durant toutes ces années : Russe ? Français ? Dans le film *Est-Ouest*, le petit garçon d'Alexeï et de Marie devient peu à peu un petit garçon tout à fait soviétique, et si sa ma mère ne l'avait pas ramené à temps à Paris, on ne sait pas ce qu'il serait devenu.

N. K. : Je n'ai pas connu cette tentation. Comme je l'ai déjà dit, les dix premières années que j'ai « purgées » ou « vécues » en URSS, je n'avais qu'une idée en tête : partir par la mer. Sans même avoir conscience d'une nationalité quelconque, russe ou française. Pas forcément partir en France, pas forcément à l'Ouest, mais partir. Sur la lune s'il le fallait ! Et cette idée tenace est restée ancrée en moi jusqu'à mon arrestation en 1957. À partir de ma détention, ce fut une autre période, ce n'est qu'à ce moment-là que je suis revenu pour de vrai dans le pays...

E. B. : Vous avez été mis en prison parce que fils d'émigré blanc, né à Paris ?

N. K. : Non, j'ai été mis en prison pour un vrai motif. En 1957, on n'emprisonnait pas pour rien.

E. B. : Pourrait-on identifier, au moins en partie, votre mère, Nina Alexeïevna, à l'héroïne incarnée par Sandrine Bonnaire ?

N. K. : Non, ma mère n'avait aucune envie de retourner à l'Ouest coûte que coûte. Moi, si. Pourtant, il y avait une dose d'anticommunisme chez elle dès le trajet en bateau. Lisez ses mémoires, vous verrez. Mais l'héroïne jouée par Sandrine Bonnaire est une Française, tout lui est étranger dans ce pays. Or ma mère aimait profondément son pays et son peuple. Elle est pourtant revenue en France et elle était contente d'y être revenue. Mes parents m'ont suivi et sont revenus, mais la plupart des émigrés ont fini leur vie en Russie.

E. B. : Ils y sont restés parce qu'ils n'avaient nulle part où aller ?

N. K. : Ce n'est pas tout à fait pour cette raison. Après la déstalinisation, beaucoup d'entre eux ont trouvé, comme on dit maintenant, leur niche. Ceux qui sont le plus à plaindre, ce sont ceux qui sont morts en camp. Je voudrais évoquer ici Grigori Tovstoles, que je connaissais et que j'appréciais beaucoup. C'était quelqu'un ! Adeptes de l'Eurasie, il avait travaillé pendant la guerre comme typographe dans le journal de gauche clandestin *Les Lettres françaises*. Il était très orthodoxe. Il s'est retrouvé dans le deuxième ou le troisième groupe d'expulsés, mais Staline ne lui a même pas accordé la possibilité de profiter de Berlin. Il a été mis en prison là-bas. Pour sa seule participation à l'« eurasisme », sans entrer dans les détails, on l'a condamné, même pas aux dix ans réglementaires, mais à vingt-cinq ans. Il a été rapatrié directement à Taïchet¹. Puis il a été réhabilité, et un an plus tard il est mort de la tuberculose contractée en camp. Il n'avait pas d'enfants, pas de famille, il n'est rien resté de lui. Voilà un soldat inconnu de l'armée des émigrés. Et tout simplement un martyr. Vous savez, une femme âgée de la paroisse que

1. Ville de Sibérie, dans la région d'Irkoutsk [NDT].

nous fréquentons, ma femme et moi, m'a dit un jour : « Je n'irai pas voir ce film parce que je connaissais Grigori Tovstoles. Je me souviens de son départ, il était plein d'entrain... »

Jusqu'à notre départ en URSS (le 1^{er} mai 1948), je ne fréquentais pas une école française, mais une école pour les enfants des citoyens soviétiques. Je me souviens des articles publiés par le journal *Sovietsky Patriot* censés convaincre les émigrés que nous partions pour le paradis socialiste. Or, comme j'étais – pardonnez-moi mon manque de modestie – un adolescent engagé, j'avais lu avant le départ le livre datant de la fin de la guerre du célèbre transfuge soviétique Viktor Kravtchenko, *J'ai choisi la liberté*. Cette vision idyllique était donc pour moi déjà estompée avant même le départ.

Vers le 25 avril 1948, les clefs de notre appartement parisien furent remises à des amis, et comme convenu, nous n'avions qu'un bagage à main dans le coffre du taxi. Ma mère était assise à l'avant, j'étais seul derrière. Avant de partir, nous n'étions pas restés assis une minute et ne nous étions pas signés. Contrairement à l'habitude que nous avions dans la famille.

Entre chez nous et le Rond-point des Champs-Élysées, il n'y avait pas plus de trois ou quatre minutes de trajet. Je décidai de m'imprégner de la ville avant de partir. Et tout à coup, dans une sorte d'oubli, quand tous les sens se taisent, que disparaît la sensation de l'automobile, de son bruit, et qu'on ne remarque rien autour, je me suis trouvé plongé dans une obscurité aveuglante ! Aucune voix intérieure, aucune pensée. Une seule sensation claire avait saisi mon être : quelque chose d'inconnu, proche de la mort, m'attendait. C'était un état proche du vertige, comme quand on regarde depuis le balcon du huitième étage, comme l'effroi qui nous saisit quand le pilote vient de déclarer : « Nous allons faire un atterrissage forcé », ou quand on se voit communiquer un mauvais diagnostic. J'ai eu une idée foudroyante : je peux me sauver ! Me sauver, moi, avant tout, mais bien sûr ma mère aussi. Au prochain feu rouge, ouvrir la

portière et partir en courant. Le temps qu'on me retrouve, le train, le bateau partiront sans nous ! Mais je n'ai pas sauté de la voiture...

Le voyage vers l'URSS commençait à Marseille et, comme je vous l'ai dit, nous devions débarquer à Odessa du paquebot *Russie*. Et voici qu'après cinq jours de navigation nous approchons du but. J'ai toujours en mémoire ces vieilles femmes émigrées, épouses de généraux et de colonels blancs. À la vue de la côte d'Odessa, elles sont sorties sur le pont, ont tiré leurs mouchoirs blancs et se sont mises à essuyer leurs larmes en s'écriant « La Russie ! La Russie !... »

ANNEXE 2 – LE 3 AOÛT 2008, ALEXANDRE ISSAÏEVITCH
SOLJENITSYNE EST RAPPELÉ À DIEU

C'ÉTAIT à Moscou, à Izmaïlovo, une soirée entière à m'immerger dans la revue *Novy Mir* avec *Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne. Puis des nuits blanches à déchiffrer de médiocres copies du *Pavillon des cancéreux* et du *Premier cercle*. En 1970, lorsque je fus de retour à Paris, le choc provoqué par ma première lecture de *L'Archipel du Goulag*. Pour moi, ce sont là des événements d'ordre existentiel. Les communistes du monde entier avaient perçu dans les textes d'A. Soljenitsyne que le glas s'était mis à sonner pour eux. Tous ceux qui, comme moi, ont été détenus derrière les barbelés, les Russes et le monde entier, ont senti que la délivrance était proche.

En tandem avec mon défunt collègue Constantin Andronikof, nous avons commenté en direct l'émission « Apostrophes » au cours de laquelle Bernard Pivot reçut A. Soljenitsyne pour la première fois, en 1975. La portée de sa voix prophétique, le rayonnement qui émanait de sa personnalité, tout cela a donné des résultats tangibles : les communistes et les socialistes perdirent avec fracas les élections législatives qui suivirent de peu l'émission. L'agonie de ces formations politiques avait commencé. On peut débattre autant que l'on veut sur le « rôle de la personnalité dans l'histoire », il n'en reste pas moins que sans Alexandre Issaïevitch la « doctrine d'avant-garde » aurait continué à prospérer en Occident et que la Russie n'aurait pas connu son 21 août 1991. La statue de Félix Dzerjinsky se dresserait toujours dans le centre de Moscou. L'écrivain a vu sa prédiction de retour en Russie se réaliser, même si ce ne fut malheureusement qu'en 1994. Peu avant son

retour, A. Soljenitsyne était de nouveau présent sur le plateau d'« Apostrophes ». Un passage que nous avons de nouveau commenté en direct avec C. Andronikof. Pas une ombre d'amertume n'était manifestée par l'interviewé. Au contraire, il exprimait une liesse à peine contenue.

Ne pas croire en la sélectivité de la grâce qui touche les peuples et les personnes, c'est ne croire en rien. Et c'est ce qui est si bien montré dans le recueil *Des voix sous les décombres* (Paris, Seuil, 1975) : il est évident que le défunt Alexandre Issaïevitch avait été choisi par la Providence.

Peu avant de regagner sa géhenne, le camarade Staline disait à ses complices : « Sans moi, vous serez comme des chatons aveugles ! » Pardonnez-moi la comparaison : saurions-nous, sans Soljenitsyne, « Comment réaménager notre Russie ? » (titre de l'un de ses derniers textes). Question à laquelle la Russie n'a jusqu'à présent pas trouvé de réponse... Nous observons aujourd'hui un phénomène d'amnésie collective et un refus de reconnaître le passé stalinien.

Du vivant de l'écrivain, un Fonds Soljenitsyne a été créé à Moscou. Il est aujourd'hui devenu musée, lieu où se concentrent les archives collectées par l'émigration russe et le Centre des Russes à l'étranger, avec à sa tête la veuve de l'écrivain. Le Centre est installé dans deux grands immeubles situés dans le centre de Moscou. De nombreuses expositions et conférences y ont lieu. L'œuvre de Soljenitsyne fait l'objet de fréquentes rééditions.

Le destin a permis que notre famille rencontre Alexandre Issaïevitch. Mon père était parmi les détenus de la « charachka » de Marfino¹ qui servit de cadre au *Premier cercle*, où il s'est lié d'amitié avec Nerjine, Roubine et Sologdine. Alors que la Tcheka cherchait fébrilement à mettre la main sur le manuscrit de *L'Archipel du Goulag*, le défunt Alexandre Ougrimov

1. Nom donné aux instituts de recherche secrets où ont travaillé des chercheurs prisonniers entre 1934 et 1953.

(l'un des personnages des *Invisibles*) se présenta dans le deux-pièces de mes parents avec un épais tapuscrit : « Pouvez-vous le garder une dizaine de jours sous votre sommier... » Accepter ce texte en consigne représentait un danger de mort.

Il m'a été donné d'avoir connu trois « *Invisibles* » : Alexandre Ougrimov, Nathalie Stoliarova et Alexandre Sacha Andreïev, petit-fils du célèbre écrivain Léonid Andreïev. Ils sont tous les trois désignés par des pseudonymes. Nous nous sommes liés d'amitié avec Sacha Andreïev à partir des années 1950. Il venait souvent en URSS et était devenu un excellent interprète de conférence. C'est lui qui a fait sortir du pays pour les livrer à Paris les manuscrits d'A. Soljenitsyne, sous forme de pellicules photo et scellés dans une boîte de caviar. La très zélée douane soviétique n'avait pas eu l'idée de « fouiller » le caviar !

Dans *La Roue rouge*, A. Soljenitsyne évoque Alexandre Krivochéine, mon grand-père, ministre de l'Agriculture de Nicolas II, qu'il décrit comme le promoteur des réformes économiques. De nombreuses pages lui sont consacrées. L'écrivain dépeint le grand appartement de la famille, rue Sergueïevskaïa. Deux de ses fils, mon père Igor et mon oncle Vsevolod, sont cités dans plusieurs chapitres de *La Roue rouge*. A. Soljenitsyne s'est inspiré des souvenirs de Vsevolod pour décrire la révolution de février 1917. Il en avait informé à l'avance notre famille.

Dans l'une des lettres qu'il avait écrites à mon père, A. Soljenitsyne se souvient de leurs promenades en Crimée. Il dit qu'il espère revoir mon père et poursuivre ces conversations. Peu avant mon départ d'URSS, A. Soljenitsyne a accepté de me rencontrer pour des adieux. Je ne savais pas ce qui m'attendait en France, j'avais commencé à être conscient de ce que je n'étais pas inutile en URSS. L'écrivain m'a écouté avec attention et a conclu : « Les choses s'arrangeront très bien pour vous. Partez du pays. »

En février 1974, mon père fut convoqué au service des passeports pour y obtenir les papiers lui permettant d'émigrer

le lendemain de l'arrestation d'A. Soljenitsyne. Une fois à Paris, ma mère entendit l'appel lancé par A. Soljenitsyne aux Russes exilés d'écrire leurs mémoires et de les lui envoyer. Âgée de 77 ans, elle se mit à l'écriture pour éditer *Quatre tiers d'une vie* dans la collection « Bibliothèque de mémoires russes » en 1984. Alexandre Issaïevitch lui envoyait des lettres pour l'encourager à persévérer. L'un des derniers cadeaux qu'A. Soljenitsyne nous a laissés est la monographie *Deux siècles ensemble*, un recueil rédigé avec l'aide de l'un de mes meilleurs amis de camp, Vladimir Telnikov.

Il est difficile d'évoquer la mémoire de l'écrivain sans s'exposer d'une manière personnelle : mais chaque Russe conscient de l'être et chaque chrétien est concerné par A. Soljenitsyne au plus profond de son être. En tant qu'ancien détenu, comment ne remercierai-je pas le couple Soljenitsyne d'avoir institué un Fonds d'aide aux anciens déportés ? Ils sont encore fort nombreux en Russie à connaître de vieux jours plus que difficiles.

« PRIÈRE » D'ALEXANDRE SOLJENITSYNE

« Comme il m'est aisé de vivre avec Toi, Seigneur !
Comme il m'est aisé de croire en Toi !

Quand mon intelligence s'écarte stupéfiée
ou se décourage,
quand les plus intelligents
ne voient pas plus loin que ce soir
et ignorent ce qu'il faut faire demain.

Tu m'envoies la claire certitude
que Tu es et que tu prendras soin
que toutes les voies du bien ne restent pas bouchées.

Parvenu à la crête de la gloire humaine,
je me retourne avec étonnement sur le chemin parcouru
à travers la désespérance à ce point
d'où j'ai pu renvoyer à l'humanité
un reflet de Tes rayons.

Et tant qu'il sera nécessaire
que je les reflète encore
Tu me donneras de le faire.

Quant à ce que je n'aurais pas le temps d'accomplir –
C'est que tu l'auras imparti à d'autres. »

Traduction de Daniel Struve

*
* * *

Extrait d'une lettre adressée par Alexandre Soljenitsyne à mon père, Igor Krivochéine, en URSS, le 20 janvier 1968.

« Cher Igor Alexandrovitch,

C'est avec retard que je vous remercie, ainsi que Nina Alexeïevna, pour vos vœux de Nouvel An.

Je regrette sincèrement que l'éternel manque de temps ne m'a pas permis d'accepter votre amicale invitation et de venir chez vous. Je me souviens toujours de nos randonnées dans les montagnes de Crimée, depuis j'ai toujours la sensation que nous allons encore nous rencontrer de nombreuses fois.

Surtout soyez tous en bonne santé. Mes meilleurs vœux à vous tous, ma femme se joint à mes vœux et à ma gratitude. À vous,

Alexandre Soljenitsyne »